

CONTES ET RECITS DES BOIS-FRANCS



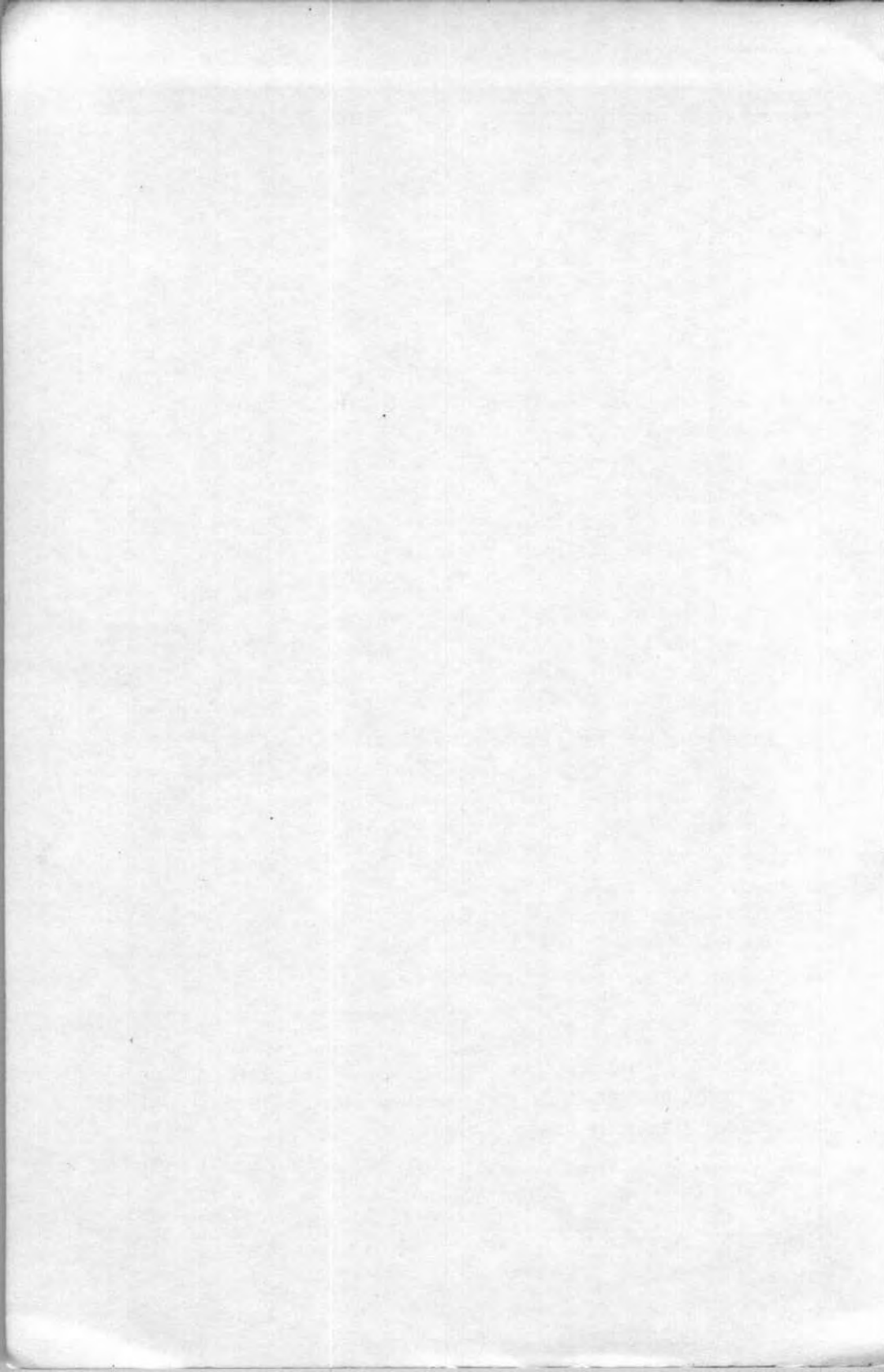
J. Arthur Morrissette

A monsieur ^{Lylian} Gilbert Crotescu,
Une femme onie qui est
tres genereux dans ses lectures

~~F. M. Fournisselle~~
Fournisselle, 30 septembre

1973

A
ma famille
et à mon vieil ami
G. B. (*Sergio Beanchone*)



Avant-propos

Ayant été obligé de quitter l'école du rang en l'an 1901, après quatre années de scolarité, il me fut possible, vingt ans après, de suivre un cours commercial. Il est donc évident que ce recueil de contes est présenté sans prétention.

Ces contes et récits, pour la plupart, ont été tirés d'anecdotes et faits vécus au tout début du siècle. Ils ont été écrits en de rares moments perdus d'une vie remplie de labeur, comme pourra en juger le lecteur qui voudra les lire. Il verra que ce petit ouvrage m'a coûté beaucoup de travail.

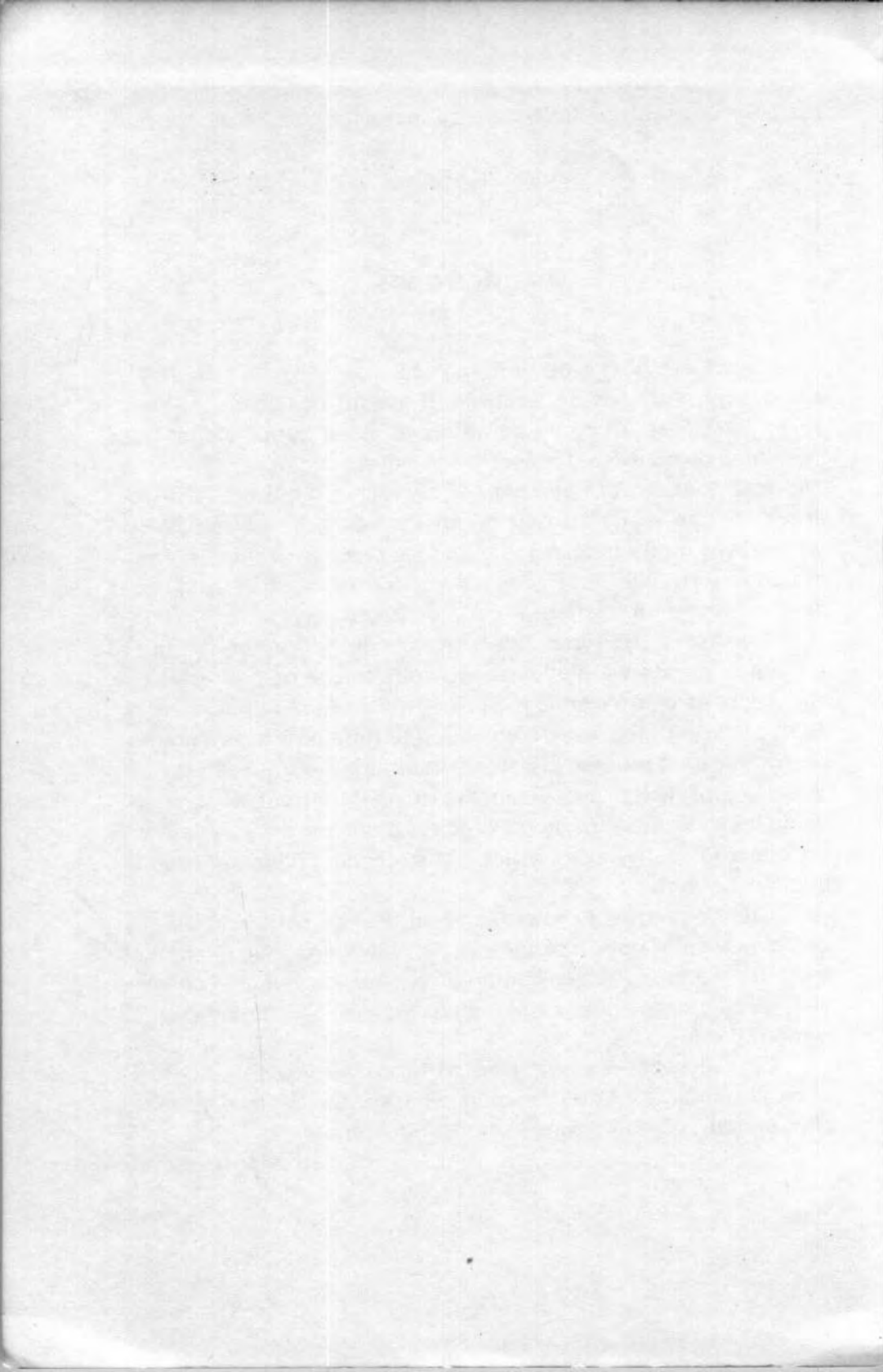
C'est vers 1955 que l'idée me vint de griffonner quelques souvenirs de ma vie d'adolescent, sous forme de contes et récits; certains de mes amis me prièrent d'en faire la publication. Je me laissai tenter et je n'eus aucune difficulté à les faire accepter par un quotidien et deux hebdomadaires du Québec.

Un jour, la Librairie Beauchemin, de Montréal, me demanda de lui soumettre un de mes récits. Je me rendis à sa demande, elle en fit la publication, et à la suite, elle m'en commanda quelques autres.

Cher lecteur, si tu veux bien feuilleter ce petit volume, n'y vois pas trop le côté littéraire, mais plutôt un désir personnel de fournir à la jeune génération l'occasion de voir que dans la vie de chacun de nous, il ne doit pas y avoir de moments entièrement perdus.

Considérant les moyens de fortune avec lesquels j'ai pu écrire certains souvenirs de mon adolescence, je te demande, cher lecteur, d'en faire une critique indulgente.

J.-Arthur Morrissette.



La peur

Septembre tirait à sa fin. La matinée était splendide! Les rayons plus obliques du soleil arrivaient moins chauds, juste assez pour rendre la température quasi parfaite. L'air tiède semblait promettre un été qui ne finirait jamais. Mais, comme un peu partout les champs avaient été dépouillés de la récolte, ils prenaient, ainsi dénudés, un aspect fatigué qui rendait mélancolique et ramenait au sens de la réalité.

La veille, nous avions engrangé notre dernière botte de grain. Mon père, heureux de voir la moisson sous toit et en bonne condition, nous avait donné congé pour la journée. J'obtins la permission de visiter un cousin du nom de Jules Latour qui demeurait à quelque trois milles de chez nous. Dès que le soleil fut levé, je partis à travers les champs, le coeur léger d'avoir congé par ce beau jour ensoleillé.

Que la vie est bonne à l'âge de l'adolescence! Elle est là, devant vous, pleine de promesses; elle semble n'avoir été faite que pour vous. Le soleil, la forêt, les champs, la verdure et les fleurs, oui, toute cette belle nature, vous croyez en être le seul possesseur. A cet âge, que d'illusions! Que la vie est belle à quinze ans!

D'un pas léger, je franchis la distance qui séparait la maison de mon père de chez mon cousin où je fus reçu avec joie. Pensez, j'étais le porteur des dernières nouvelles: la famille allait bien, la récolte était bonne, le fils du voisin se marierait sous peu... Et l'on continua à bavarder ainsi jusqu'à l'heure du midi pour enfin se mettre à table. La femme du cousin avait préparé un menu très appétissant auquel nous fîmes honneur. A la fin du repas, le cousin Latour s'excusa d'avoir à aider son voisin, Étienne Laverdure, à mettre en grange ses dernières charges d'avoine.

Comme le soleil pâlisait et que le ciel se ternissait à l'horizon, il me dit: "Il y aura de la pluie avant la fin du jour et nous devons nous hâter si nous voulons finir le travail." Je m'offris à leur donner un coup de main et, joyeux, nous partîmes en continuant notre bavardage. Mais cette journée commencée si joyeusement devait finir de façon tragique.

Lorsque nous arrivâmes chez le voisin, tout était prêt pour le départ aux champs. Les boeufs étaient à la charrette, La-

verdure et sa femme, assis près du timon, nous attendaient, fixant l'horizon d'un regard anxieux. Nous sautâmes dans la voiture et le conducteur, qui craignait la pluie avant la fin du jour, pressa ses boeufs. En cahotant, nous eûmes tôt fait de nous rendre à l'enclos pour y ramasser l'avoine. Armés de longues fourches, Latour et son voisin relevaient les andains et les jetaient dans la charrette. La femme de Laverdure les plaçait en les foulant de ses pieds afin d'en mettre le plus possible dans un même voyage. Travail pénible et harassant. Elle y allait pourtant de tout son courage. La face ruisselante de sueur elle accomplissait cette besogne avec une résignation mêlée de foi. "Pourvu, disait-elle que nous puissions tout entrer avant la pluie!" A titre d'aide bénévole, avec un râteau de bois, je ramassais ce qui restait de l'avoine qui n'avait pu enrichir la fourche.

La charge montait, montait, et Laverdure, après un coup d'oeil scrutateur, déclara qu'il allait conduire le voyage à la grange. Grim pant dans la charrette, il allait atteindre le sommet de la charge quand sa femme laissant échapper une plainte rauque tomba en bas de la voiture. Après quelques convulsions, elle se raidit et ne bougea plus.. Elle était morte!

Je n'essayerai pas de dépeindre notre stupeur et le désespoir de son mari. Sa douleur était navrante et il nous fallut user de violence pour l'arracher de ce pauvre corps sans vie. Comme il fallait agir, nous décidâmes, le cousin et moi, que je resterais auprès du cadavre tandis que lui et Laverdure iraient chercher le prêtre et le médecin. Nous savions vaguement qu'il faudrait peut-être subir une enquête avant de déplacer la morte.

Ils partirent, me laissant seul avec celle qui, quelques minutes plus tôt, montrait tellement d'entrain et de coeur à la tâche. Elle était effrayante à voir. Les yeux étaient sortis de leur orbite, striés de sang, la bouche entr'ouverte laissait voir les dents; les lèvres commençaient à bleuir. Comme fasciné, je n'arrivais pas à me détourner de ce visage dont le regard semblait me poursuivre dans la mort.

Il me serait impossible de décrire les heures qui s'écoulèrent entre le départ et le retour du cousin et de son malheureux compagnon. Accompagnés du curé, du médecin et de

quelques voisins, ils ne revinrent que vers la fin de l'après-midi. Il me semblait que ce jour ne finirait jamais. J'essayais bien de prier, mais ma prière était machinale; ma pensée était ailleurs. Un sentiment indéfinissable avait envahi tout mon être: la PEUR. Cette peur bête que l'on ne peut expliquer, mais qui vous prend tout entier, même en l'absence de tout danger, s'emparait de moi.

La longue tache grisâtre apparue à l'horizon sur l'heure du midi, s'était étendue et cachait complètement les rayons du soleil. Il faisait presque noir quand revinrent mes compagnons et leur suite. La peur avait pris les proportions de l'épouvante et, s'ils avaient tardé davantage, je crois que je me serais précipité du côté de la maison. Le prêtre et le médecin ne purent que constater le décès, et la morte fut transportée à sa demeure où le médecin déclara qu'elle avait succombé à une congestion cérébrale.

La nuit était complètement venue et il commençait à pleuvoir lorsque je raccompagnai mon cousin chez lui. Sa femme ayant appris la mort subite de sa voisine, n'avait pu se décider à faire le train.

— Tu vas rester avec ma femme tandis que je ferai le train, et après quoi nous mangerons, car nous en avons besoin, me dit Latour.

Je lui répondis être en retard et que l'on s'inquiétait probablement de ce qui pouvait m'être arrivé.

— Il fait noir comme chez le diable et il commence à pleuvoir. Il vaut mieux que tu passes la nuit ici. D'ailleurs, tu auras bien trop peur de la morte pour retourner chez toi ce soir.

Cette dernière réflexion, faite sur un ton railleur, eut pour effet de piquer mon amour-propre et je décidai de partir à l'instant.

— Comme tu voudras, me dit-il. Mais tu devrais passer la nuit avec nous.

J'étais entêté et je partis en l'invitant à me rendre ma visite.

Je dus suivre la route pour le retour car il ne pouvait être question de revenir par les champs dans cette obscurité. Oui, le cousin avait eu raison. Il faisait noir comme dans un

four et, à peine parti, je regrettais mon entêtement. Je continuai instinctivement à suivre le chemin car la visibilité était nulle. La pluie commençait à détremper la route, ce qui n'était pas de nature à rendre le trajet plus agréable...

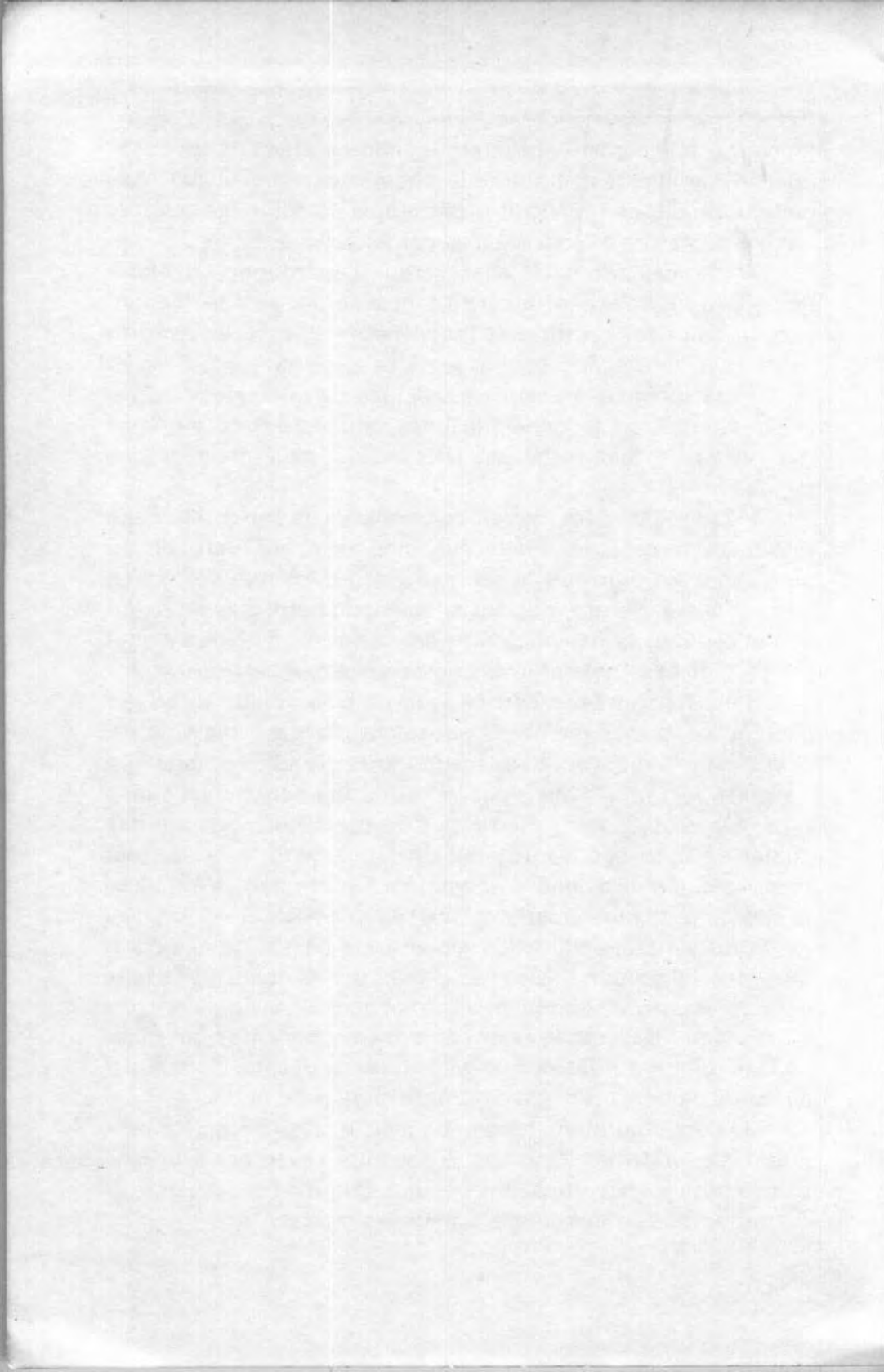
Toutes ces difficultés absorbèrent d'abord mon attention. Peu à peu, m'habituant à suivre tant bien que mal le chemin, j'arrivais au pont qui traverse la rivière appelée par les gens du canton "Rivière-à-Modeste". C'est à ce point-là que me revinrent soudainement à l'esprit les détails de la tragique après-midi. J'aurais bien donné quelques années de ma vie pour me retrouver chez le cousin Latour... La peur me reprenait de plus belle!

Maudissant le fol orgueil qui m'avait fait entreprendre ce retour en de telles circonstances, clopin-cloplant, j'arrivais au pont. Soudain, horreur! le sang se glaça dans mes veines! La morte était là, devant moi, sur le milieu du pont! Elle me regardait et ses yeux brillaient comme des tisons. La bouche s'agitait grimaçante et semblait me dire: "N'avance pas."

J'étais paralysé, médusé. J'aurais bien voulu rebrousser chemin, mais mes membres refusaient d'obéir à ma volonté. Je me sentais mourir... Soudain, la morte grandit, et lentement s'avança vers moi. J'allais perdre tout à fait conscience quand un faible meuglement me permit de me rendre compte que l'objet de mon épouvante était un jeune veau, presque tout blanc qui, d'abord couché et ruminant sur le pont, s'était levé et approché de moi lorsqu'il m'avait vu m'arrêter.

Une véritable transition s'opéra. Je passai de la peur à une rage folle pour saisir le m... veau par la queue et le faire passer par les tranches qu'il m'avait fait connaître. En deux sauts nous avons traversé le pont et en moins de temps qu'il faut pour le raconter nous avons galopé une couple de cents pieds à la suite de quoi il s'engagea dans le champ.

Je continuai mon chemin. La peur m'avait complètement quitté. Le lendemain, lorsque je racontai l'aventure à la maison, la famille s'en amusa beaucoup... Quant à moi, j'étais guéri, immunisé à jamais contre la peur des morts.



*Un mouvement
séparatiste
vers 1880*

Notre catholique population du Québec, sous les dévouées et souvent héroïques directives de son clergé, a su garder intacte la foi de ses pères. Il s'est cependant produit ici et là quelques schismes qui n'ont pas fait long feu. Il est à remarquer que ces divisions l'ont toujours été pour des raisons d'ordre plutôt matériel, de la part des fidèles de tel ou tel diocèse ou de paroisse et autres motifs semblables. Jamais il n'y eut de voix discordantes sérieuses sur tel ou tel dogme de foi défini à Rome et transmis aux fidèles catholiques du haut de la chaire québécoise. Non, ce fut toujours à la suite de coups de tête, de mouvements d'orgueil et de partis pris mal raisonnés que survinrent les difficultés. Il faut admettre que l'esprit d'indiscipline, voire même révolutionnaire est bien le caractère de la race française en général et que sur ce point, il faut l'admettre aussi, nous ressemblons beaucoup à nos ancêtres.

Un jour, et cela me reporte à une quarantaine d'années vers mil neuf cent vingt, je fis la connaissance d'un vieil habitué d'une boutique moitié forge moitié garage, alors que le chauffeur qui me conduisait dans une vieille bagnole Ford, avait fait une panne et s'était vu obligé de s'arrêter à la vieille boutique pour y faire réparer sa voiture.

L'habitué du lieu se nommait Eusèbe de son petit nom et si je ne donne pas son nom de famille, c'est que je veux garder l'anonymat aux personnages et à l'endroit dans le récit qui va suivre.

Comme les réparations à notre bagnole prirent une partie de la journée, j'eus donc l'occasion de causer longuement avec le vieux flâneur du lieu. Je savais que l'endroit où je me trouvais, avait donné naissance à une petite révolte de la part d'un certain nombre de paroissiens de la localité, révolte due à la décision prise par l'Ordinaire au diocèse, sur une demande de la forte majorité des habitants de la paroisse, demande à l'effet du changement du site de l'église paroissiale. Cette demande venait à propos puisque l'église, petite chapelle qui avait été construite au tout début de l'érection canonique de la paroisse, était devenue insuffisante pour l'assistance des fidèles aux offices religieux. De plus, cette chapelle avait été construite presque aux confins de la paroisse et il n'était que juste et

raisonnable qu'elle fut reconstruite à peu près, au centre communal.

Si la majorité des paroissiens voyaient et jugeaient la situation avec bon sens et justice, il n'en était pas ainsi de ceux-là qui demeuraient près de la vieille chapelle bâtie par leurs pères et qui se refusèrent à tout compromis.

Ces événements survinrent vers mil huit cent soixante-treize, alors que l'église presbytérienne déployait une grande activité pour évangéliser, à sa manière, les catholiques du Québec. Ses missionnaires, croyant tirer avantage de l'apostasie de Chiniquy, le défroqué, multipliaient leurs efforts auprès de certains catholiques mécontents, leur offrant avantages matériels afin de s'en faire des adeptes. Ces faits m'étaient connus et me furent confirmés par le vieil Eusèbe assez loquace et qui me raconta, avec force détails, que lui-même avait participé à la révolte occasionnée par le changement du site de l'église que je viens de mentionner.

—Alors, lui dis-je, vous aviez décidé d'abandonner votre foi parce que l'on vous éloignait quelque peu de votre église? Saviez-vous qu'en quittant ainsi la religion de vos pères, vous vous en éloigniez davantage?

—Bien, je crois que nous n'avions pas bien réfléchi, qu'il me répondit, et si vous voulez bien m'écouter, je peux vous raconter en détail comment c'est arrivé.

—Mais oui, allez-y, répondis-je.

Et dans son langage rustique et pittoresque, voici ce qu'il me raconta:

«Nous étions une vingtaine de familles qui demeurions autour de la vieille chapelle. Un dimanche, au prône, monsieur le curé nous annonça que la population de la paroisse avait grossi au point qu'il fallait bâtir une nouvelle église, et que de nouveaux habitants s'étant établis à l'autre bout de la paroisse, il faudrait changer le site de l'église.

J'ai pas besoin de vous dire si ça nous a donné un coup. Après la messe, à la sortie de l'église, ç'a fait le sujet de conversation; ceux qui demeuraient loin de la chapelle étaient en faveur du changement, comme de bonne, mais vous comprendrez que ceux qui demeuraient près de la vieille chapel-

le ne l'entendaient pas de la même oreille et c'est là qu'a commencé le tiraillement.

Le lendemain, notre groupe a rencontré monsieur le curé mais on a eu beau lui faire nos représentations; que nous ne pouvions pas accepter que l'église fut changée de place, il est resté inébranlable. Il nous a expliqué que ce serait une injustice pour ceux-là qui demeuraient à l'extrémité de la paroisse, qu'il fallait se conformer à la majorité des paroissiens. Notre groupe n'a rien voulu entendre et quelqu'un a crié:

—Si vous laissez partir l'église, monsieur le curé, moi, pour un, je n'irai plus à la messe.

Un autre ajouta:

—Moi, je vais me mettre protestant.

—Nous autres itou, ont hurlé les autres.

Nous avons pris nos chapeaux et nous sommes tous partis du presbytère. Après notre départ, il paraît que notre pauvre curé en a pleuré. Nous étions entêtés, nous ne voulions rien entendre et il fut décidé que nous continuerions la guerre.

Je dois vous dire que, justement cette année-là, l'église presbytérienne déployait beaucoup d'efforts pour nous attirer à sa croyance. Elle avait un ministre attiré et quelquefois deux. Quand je dis un ministre, je crois qu'ils étaient plutôt des cabaleurs que des théologiens; leur travail consistait surtout à nous offrir des boîtes de linge usagé et des grosses bibles. Le linge nous intéressait mais les bibles, comme nous ne savions pas lire, alors vous comprenez... Nous étions méfiants, nous sentions que l'on nous tendait un piège. Ces ministres nous parlaient du père Chiniquy qui venait de changer son capot de bord. Quand je pense à tout le mal que nous nous sommes donnés, pour causer à notre brave curé tant de peine et à nous mêmes un si sale tour. Je me demande si Chiniquy n'a pas lui aussi agi bien plus par orgueil que pour le salut de son âme... Nous étions arrivés à quelque deux semaines avant Noël quand Monsieur le curé nous annonça que la décision de Monseigneur l'évêque était bien prise et que l'église serait construite au centre de la paroisse. Ce fut comme un coup de massue et avant que le bon curé eut fini ses explications, ceux de notre groupe sont tous sortis de l'église.

Il fut immédiatement décidé de s'assembler chez un nommé Caro qui demeurerait aux limites du village. J'ai pas besoin de vous dire si l'assemblée fut bruyante... Oui, ça manquait de décorum. Certains voulaient voir le ministre, mais la majorité s'y opposait. Finalement, il fut décidé que nous irions consulter un avocat. Dès le lendemain matin nous étions une vingtaine de voitures en route pour le chef-lieu du comté.

A titre de conseiller de la paroisse, je fus chargé des pourparlers chez l'avocat. Comme nous étions au nombre de vingt-cinq, je crois inutile de vous dire que notre entrée chez l'homme de la loi a été un coup de théâtre. Il parut stupéfié. Ce qui ne l'empêcha de nous crier : "Otez vos bottes!"

Comme vous voyez, ça commençait mal. Sa voix nous impressionna tellement qu'en criant lapin, nous étions tous en chaussons. Comme chef de groupe, je vous avouerai que je ne valais pas cher; d'autant plus que le damné avocat, avec son regard en vrille, me gênait au point que je ne pouvais ouvrir la bouche. Il nous regarda longuement sans parler, puis nous tournant le dos, après avoir feuilleté un gros livre, marmotta quelques mots de latin puis levant la main, il écartilla deux doigts. J'ai bien compris que ça voulait dire deux piastres et comme nous étions vingt-cinq j'en conclus que le graissage était raisonnable.

—Alors, ça va nous coûter deux piastres? lui dis-je.

—Oui, c'est bien ça, deux piastres chacun.

—Mais, monsieur l'avocat, deux piastres chacun ça fait cinquante piastres.

—C'est bien ça, qu'il me répondit, et il ajouta: c'est à prendre ou à laisser.

J'ai consulté les autres du regard et vous avouerai que s'il ne semblait y avoir d'objection, il n'y avait certainement pas d'enthousiasme. Je crois pouvoir vous affirmer que si nous avions pas eu honte, nous aurions chaussé nos bottes et bougré de camp, comme l'on dit.

Toujours est-il qu'après avoir remis les cinquante piastres à l'avocat, ce dernier, sans ambages, nous demanda:

—Qu'est-ce qui vous amène? Que voulez-vous savoir? Parlez!

J'étais comme paralysé et ne savait trop par où commencer. Enfin, je pris mon courage à brassée et je lui répondis:

—Nous sommes venus vous voir pour nous mettre protestant, monsieur l'avocat.

Ce fut à son tour de sursauter; ma réponse avait produit de l'effet, ie vous l'assure

—Ha! Ha! vous mettre protestant? Y avez-vous bien pensé?

—Oui, Monsieur l'avocat, et nous sommes venus vous consulter pour ça.

—Vous mettre protestant..., vous mettre protestant... Mais pourquoi? Vous êtes nés et avez toujours été catholiques... Sachez qu'un jour, il vous faudra paraître devant Dieu, et alors?

—Bien, je vais vous dire monsieur l'avocat, nous voulons nous mettre protestant mais pas pour toujours, c'est pour forcer notre évêque et notre curé à ne pas changer notre chapelle de place. Nous sommes venus vous voir pour ça, nous sommes bien décidés, mais avant, nous voulons savoir ce que ça peut nous coûter?

Cette fois, l'homme de loi fixa son bureau du regard, se caressa le menton de la main tout en gardant un silence qui sembla vouloir s'éterniser. Finalement, il releva la tête pour nous dire, d'une voix métallique:

—Ca ne peut pas vous coûter moins de cent cinquante piastres chacun et peut-être plus.

Cette fois, je ne pris même pas la précaution de consulter les autres pour lui répondre:

—Mais, monsieur l'avocat, cent cinquante piastres chacun...mais tout ensemble nous n'avons pas ce montant.

—C'est bien malheureux pour vous ou plutôt c'est peut-être mieux ainsi. Tenez, si vous voulez suivre un bon conseil, restez catholiques, ça vous coûtera rien et ça vous vaudra beaucoup mieux.

Je me retins pour ne pas répondre que j'acceptais, car il me fallait consulter, une fois de plus, mes compagnons. Ce ne fut pas long, cent cinquante piastres chacun...ce qui faisait un total de trois mille sept cent cinquante piastres, on nous demandait l'impossible. Par acquis de conscience, je me retournai du côté de mes acolytes et je restai saisi de leur hébêtement.

Je compris que la réponse serait unanime et je pris sur moi de répondre pour eux :

—Je ne sais pas si votre conseil est bon, monsieur l'avocat, mais je sais qu'il nous est impossible de payer cette somme et que bon gré mal gré, il nous faut le suivre, votre conseil.

—Bien, bien, c'est là ce que vous avez de mieux à faire et comme j'ai du travail qui presse, je vous dis bonjour messieurs.

Comme invitation à chausser nos bottes, ça ne pouvait pas être plus direct, n'est-ce pas ? Nous sommes donc sortis et une fois dehors, nous n'osions pas nous regarder tant nous sentions que nous avions l'air bête. Il ne nous restait qu'une chose à faire évidemment, celle de retourner chacun chez-soi.

Ca nous avait coûté chacun deux piastres pour nous faire dire que ça nous en coûterait au moins cent cinquante pour devenir protestant. Oui, c'est le cas de le dire, nous nous regardions l'air hébété, sans oser commenter ce qui venait de se passer chez l'avocat. Comme nous nous trouvions face à l'hôtel de l'autre côté de la rue, et que nous sentions le besoin de nous éclairer les idées, nous sommes tous traversés afin de nous procurer chacun une bouteille de petit blanc pour le retour, et je puis vous assurer qu'à notre arrivée au village nous avons oublié et l'avocat et le moyen de nous faire protestant''.

—Et, à la suite, qu'advint-il de votre odyssee chez l'avocat ? lui demandai-je.

—Bien, pour la plupart, il advint qu'il n'arriva rien. Ou plutôt, il arriva que les conseils de l'avocat furent salutaires ; car après avoir mûrement réfléchis, nous comprîmes que nous allions commettre une grande bêtise, une grave erreur, que l'orgueil est mauvais conseiller et c'est avec foi même que nous avons décidé de nous soumettre à l'autorité ecclésiastique du diocèse. Je dois vous avouer, monsieur, que, moi, pour un, je ne me suis jamais senti aussi heureux qu'après avoir pris cette décision, et que la messe de minuit à laquelle j'assistai quelques jours plus tard, fut la plus belle de toute ma vie.

—Mais, ajoutai-je, si je comprends bien, les gens de votre groupe ne prirent pas tous la même décision ?

—Hélas non ! il en resta quatre qui persistèrent dans leur hérésie. Ce n'était pourtant pas du mauvais monde, mais

l'orgueil, l'entêtement, c'est bien à mon avis ce qui les perdit.

—Et aujourd'hui, sont-ils bien nombreux?

—Ah! non monsieur, ils sont tous dispersés, il n'en reste plus.

Voilà ce que m'a raconté le vieil Eusèbe qui avait pris part à ce mouvement séparatiste qui ne fit pas long feu.



**Noël dans
la tempête**

Il y de cela plus d'un demi-siècle... c'était la veille de Noël! Depuis le matin la tempête faisait rage. La neige tombait en flocons serrés. Poussée par le vent du nord-est, elle s'amoncelait dans les courbes, le long des clôtures, en bancs durs qui rendaient les chemins quasi impraticables. Sous le vent déchaîné et le froid, les arbres gelés résistaient en craquant de façon sinistre. Les branches tordues semblaient exhiler des plaintes de souffrance indicible. Bien qu'en plein midi, en cette fin de décembre, il faisait presque nuit. Jamais de mémoire d'homme on n'avait vu dans le canton pareille tempête en la veille de Noël.

Agé d'à peine quatorze ans, j'étais déjà l'aîné d'une famille de douze enfants. Nous demeurions dans le rang le plus éloigné du village, à une distance de huit milles de l'église paroissiale. Depuis le premier dimanche de l'Avent, nous ne parlions que des fêtes de Noël et du Premier de l'An. Le soir, après le repas pris en famille, assis près du poêle, nous répétions les cantiques de circonstance. Nos commentaires et réflexions ne manquaient pas de réjouir et d'attendrir nos parents.

Mon père avait un don tout personnel d'aiguillonner notre impatience et de stimuler notre enthousiasme. La messe de minuit, prélude de ces grandes réjouissances, était donc fébrilement attendue. Ce qu'il savait, ce cher papa, nous peindre de façon mirobolante les festivités traditionnelles. Le temps s'écoulait donc avec une lenteur désespérante.

Imaginez un peu notre consternation lorsque notre père nous déclara qu'à cause de la tempête il nous était impossible de nous rendre à l'église pour entendre la messe de minuit. Notre désappointement était tel qu'on aurait dit que la mort était passée. Puis avec l'insouciance propre au jeune âge nous acceptâmes le sacrifice de rester à la maison sur la promesse de nos parents que le réveillon aurait quand même lieu.

Il était cinq heures de l'après-midi. La neige tombait sans arrêt. Poussée par le vent déchaîné "la poudrerie" s'incrustait aux maisons et aux choses semblant vouloir nous ensevelir pour toujours.

Nous allions nous approcher de table pour le souper quand soudain on frappa à la porte. Nous nous regardâmes avec une

surprise mêlée de crainte. Qui pouvait bien nous arriver par un temps pareil? Après un moment d'hésitation, mon père s'avança et ouvrit. Un cri de frayeur général salua l'entrée d'un être de haute taille, tout blanc de neige, comme un bonhomme de sucre, et dont la barbe était dentelée de glaçons. Il ressemblait beaucoup plus à un spectre qu'à un être vivant.

Il enleva ses mitaines de cuir raidies par le froid et se passa la main dans la figure pour en faire tomber la neige, révélant enfin les traits de son visage.

"Mais, c'est le père David!" s'écria ma mère.

La joie générale succéda à la peur. Les questions plurent dru.

"D'où venez-vous?"

"D'où sortez-vous par un temps pareil?"

"On peut donc se rendre au village?"

Mais mon père qui était un homme placide mit un terme aux questions.

"Vite, Père David, ôtez-moi ce froc et approchez-vous du feu."

Mon père l'aida à quitter son manteau, son froc, comme il disait, et ses bottes gelées dur comme fer. Il le fit ensuite asseoir dans la grande chaise face au poêle dans lequel flambait un bon feu de bois d'érable. Le pauvre vieux se laissait faire. Assis devant le feu, sa figure s'extasiait de bien-être à mesure que la bonne chaleur parfumée ranimait ses membres engourdis.

Depuis quelque trente ans, le père David, ou plutôt notre quêteux David, vivait de la charité publique. Il passait régulièrement deux fois l'an, parcourant un territoire très étendu. Il lui arrivait parfois de ne pouvoir visiter dans une journée que deux ou trois foyers tellement la campagne était vaste et les maisons d'habitation disséminées.

Mais "Noblesse oblige" et notre quêteux se serait cru deshonorer de passer dans son royaume en ne visitant pas tous ses sujets. D'une politesse exquise, il savait se présenter. Levant légèrement sa coiffure, il s'inclinait en nous saluant de sa phrase rituelle, une phrase bien à lui: "Mes tout petits parents, avez-vous ce qu'il faut pour l'amour du Bon Dieu?"

Curieux être que ce père David...Il avait eu, à ce qu'il racon-

tait, une jeunesse assez orageuse. Dès l'âge de seize ans, il s'était embauché avec d'autres jeunes gens de sa paroisse pour faire la coupe du bois dans les chantiers. C'était alors le seul, l'unique moyen pendant l'hiver, saison morte pour la ferme, de se faire un salaire, de se mettre quelques piastres dans le gousset afin de se préparer un avenir, prendre femme et fonder un foyer.

Le malheur c'est que plusieurs, comme le père David, après un long hiver de labeur ardu, revenaient au village ou dans le rang, avides de jouissances et de plaisir et ne perdaient pas de temps à dilapider cet argent gagné de façon si pénible.

Conseils, remontrances des parents, larmes des mères et des fiancées, rien n'y faisait. C'était une orgie jusqu'au bout de la dernière piastre. Chaque fin de semaine donnait l'occasion d'une soulerie et, le dimanche, jour du Seigneur, devenait jour de débauche. Cela dura pendant des années, puis, David qui avait déjà passé la quarantaine se transforma tout-à-coup. De brutal, sacreur, batailleur, ivrogne, il devint humble, courtois. On cessa de le craindre, on se mit à l'aimer. Comment expliquer ce changement subit? Le diable devenu vieux voulut-il se faire ermite? Usé et cassé par le travail et la débauche n'eut-il d'autre alternative que de se faire quêteux? Pourtant ses courses à travers la campagne, malgré les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, témoignaient de la vitalité du père David. Est-ce donc qu'un événement extraordinaire était à l'origine de cette véritable conversion? Car cela était une conversion. Jamais on ne l'avait entendu sacrer depuis ce jour. Il assistait à la messe tous les dimanches et souvent sur semaine. On le trouvait parfois au détour du chemin, agenouillé sous un arbre devant un crucifix que lui avait donné un missionnaire, récitant son chapelet. M. le Curé lui-même, l'invitait à sa table. Que de jeunes gars ou de jeunes filles, sur le point de faire des bêtises, il avait retenu sur la pente des folies! Non seulement on l'aimait mais on le respectait maintenant jusqu'à lui demander conseil. Disons toutefois que sa foi revenue n'était pas exempte des superstitions propres à nos campagnes de ce temps-là: chasse-galerie, loups-garous, feux follets.

Rappelons en quelques mots, pour le bénéfice des plus

jeunes générations, ce qu'étaient ces croyances populaires. La chasse-galerie était le voyage en canot dans les airs sous les auspices du diable à qui on vendait son âme pour la durée du trajet.

Le feu follet était l'âme d'un chrétien vivant qui n'ayant pas fait ses Pâques depuis quatorze ans est forcée par Satan à quitter son corps pour aller vagabonder la nuit sous la forme d'un feu bleuâtre de la grosseur d'une noix.

Courir le loup-garou était beaucoup plus craint. Courait le loup-garou celui qui n'ayant pas reçu l'absolution depuis sept ans battait la campagne sur l'ordre de l'Esprit malin sous la forme d'une bête noire et gigantesque. Le misérable ne pouvait revenir à son état naturel que s'il était blessé et n'être délivré que si "on lui faisait sortir du sang". Répétons que ces superstitions étaient courantes.

Mais quel était donc cet événement qui avait amené le changement radical de vie du père David? C'est en cette mémorable nuit de Noël que nous allions apprendre ce terrible secret. Mais n'anticipons pas trop.

Après un repas frugal comme il sied de faire en vigile de Noël, les enfants furent priés de monter se coucher. C'est à regret que nous laissâmes notre "quêteux" au coin du feu où, maintenant dégourdi, il racontait à nos parents les nouvelles récoltées depuis son dernier "passage". Mais le regret était atténué par la promesse du réveillon. Nous étions bien décidés à ne pas dormir, mais le murmure des voix assourdies et l'habitude de nous coucher tôt eurent raison de notre impatiente jeunesse.

Nous fûmes réveillés à minuit par mon père et le "quêteux" qui faisaient le tour des chambres en chantant les merveilleux cantiques de Noël. En un rien de temps nous étions habillés et descendus. Jugez de notre émerveillement! Dans un coin, une crèche avait été préparée. Elle était simple, mais comme elle nous parut belle. Sur un fond de sapin, une poupée avec laquelle mes soeurs n'avaient qu'occasionnellement le droit de jouer remplaçait l'Enfant-Jésus, deux cierges, ceux que l'on conservait pour les Grands Sacrements, remplaçaient l'âne et le boeuf. Ca sentait bon le sapin.

"Mes enfants, dit mon père, c'est vrai que nous ne pouvons aller à la messe de minuit. Nous allons quand même réveillonner. Mais à tout seigneur, tout honneur. Dieu premier servi. Nous allons d'abord réciter le chapelet." Et devant la crèche, la famille rassemblée, avec notre quêteux, paya son tribut au Divin Enfant. Chaque dizaine était suivie d'un chant de Noël. Je dois confesser que la dernière dizaine fut peut-être dite avec un peu moins de ferveur que la première. L'appétissante odeur des cretons et des tourtières voisines y était peut-être pour quelque chose.

Nous nous approchâmes bientôt de table, mais non sans que mon père et que le quêteux eussent salué d'un petit verre de "caribou". Dame! il faut ce qu'il faut.

Le père David avait la place d'honneur. C'est lui qui récita le bénédicité. Sur la table décorée pour la circonstance, trônait, entourée de victuailles, la vénérable bouteille de vin de cassis, signe de grandes circonstances.

Cinquante ans se sont écoulés depuis ce réveillon et jamais, depuis, je n'ai vu manger quelqu'un avec autant d'appétit que notre "quêteux" ce soir-là. Depuis quand s'était-il mis quelque chose sous la dent? Il avait dû faire le grand jeûne durant tout le temps de l'Avent. Toujours est-il qu'il ne mangeait pas, il dévorait. Évidemment, nous lui aidâmes à faire honneur à la cuisine de maman. De le voir engouffrer assiettée après assiettée avait piqué notre émulation. Nous fîmes si bien que la table, terre promise d'avant le souper, ne présentait plus que ruine de dévastation.

Repus, nous nous retirâmes de table pour nous approcher du poêle. Papa et le père David prirent place dans leur chaise et allumèrent leur pipe. Les yeux mi-clos, notre "quêteux" lançait vers le plafond des bouffées majestueuses. Nous n'osâmes pas d'abord le tirer de sa douce torpeur mais notre impatience prit le dessus.

"Père David, racontez-nous quelque chose."

Il avait en effet le don de raconter des histoires merveilleuses qui nous enchantaient.

Le bonhomme promena sur nous un oeil attendri, toussotta, tassa le tabac de sa pipe et dans son langage rustique et

imagé nous raconta l'histoire qui suit.

"Mes bons petits parents, ce n'est pas un conte que j'vas vous raconter. C'est ben plutôt une triste et vilaine aventure qui m'est arrivée. Il y a de cela trente ans à soir et j'espère que vous pourrez en faire votre profit en ne manquant jamais la messe de minuit à Noël par exprès.

"Oui, c'était la veille de Noël, tout comme aujourd'hui, avec la différence que la journée avait été ben belle et que la veillée l'était encore plus. La lune à son plein éclairait comme en plein jour. Il était tombé juste assez de neige pour blanchir la terre qui sous les regards de la lune miroitait comme des étincelles. Un soir qui ne donnait aucune excuse de ne pas se rendre à l'église pour la messe de minuit.

"Avec d'autres gars du chantier où j'étions allé en hivernement, j'avions décidé de quitter le bois et de passer le temps des fêtes au village de la paroisse.

"Nous avions en poche chacun une cinquantaine de piastres que nous étions bien décidés à ne pas y laisser moisir. Si au moins j'avions fait un bon usage de cet argent! Ha! mais non, en malvat, ne craignant ni Dieu ni diable, j'étions revenu avec l'idée ben arrêtée d'une robotte de tout le temps des fêtes.

"Notre premier bonjour avait été pour la mère Richard qui, avec son fils Poléon, tenait un magasinnet au bout du village. La vieille et son gars n'étaient pas de la Croix de Saint Louis. Au contraire, on ne voyait jamais ces deux êtres à l'église. Et ce qui n'était pas mieux, la mère Richard et son pendar de Poléon buvaient comme deux trous sans fond qu'ils étaient. Oui, la vieille ivrognesse pouvait, le verre à la main, tenir tête à n'importe quel soulaud de notre temps. Et qui plus est, elle nous vendait son whisky à la condition de nous aider à le boire. Ce qu'elle s'en est passé dans la dalle au cours de sa vie!

"Je prends ça pour me réchauffer", qu'elle disait.

"Elle n'est pourtant pas morte brûlée. Un bon matin de janvier, on l'a trouvée dans sa boutique, gelée raide comme un glaçon. Après qu'on l'ait enterrée en arrière du cimequère, car elle n'avait pas fait des Pâques depuis plusieurs années, les mauvaises langues disaient:

"Elle pourra dégeler dans l'autre monde".

"Mais je suppose que vous vous d'mandez c'qui avait ben pu m'arriver de si extraordinaire dans cette nuit de Noël, mes bons p'tits parents? Patience, j'y arrive.

"Avec de mes compagnons de chantier et d'autres sacripants du village, j'avions rendez-vous, la veille de Noël, chez la mère Richard, Vers quatre heures de l'après-midi, la bande y était au complet.

"Pas besoin de vous dire que ça buvait sur l'temps des pommes. Ca prenait tout le temps de la vieille et de son fils Poléon pour réduire le whisky, emplir les verres et empocher l'argent. J'avions dans la gang un grand escogiffe du nom d'Adamasse Lavertue qui jouait de la musique à bouche que ça semblait jamais le fatiguer. Donc, imaginez qu'à prendre un coup comme ça et avec un joueur de musique comme Adamasse si ça a pas pris goût de tinette avant que les gars se fassent aller les patins dans le milieu de la place: gigue simple, cling-dance, saut du balai... Ca dansait, mes bons p'tits parents, que le diable n'aurait pas pu nous suivre. Ca sacrait aussi, à scandaliser la face d'un chien. Ca chantait des chansons à salir un pavé d'étable! Un vrai carnaval d'enfer. Une orgie de malvats que j'étions.

"La mère Richard et Poléon continuaient à servir le whisky et des tranches de pain avec des cortons que je dévorions comme si ç'avait été du poulet.

"Pas besoin de vous dire si le temps passait vite. Comme toute chose a une fin, même les plus scandaleuses, voici que sur le coup de onze heures Adamasse met sa musique dans sa poche en disant:

"Y reste plus rien qu'un heure pour la messe, les gars! J'cré qu'il vaut mieux arrêter le charivari et se rendre à l'église car il peut nous arriver du malheur si on manque la messe.

"Il y eut ben un moment d'hésitation mais la plupart de la gang encore tout ébarouis se prépara à partir.

"La mère Richard, avec un ricanement satanique, déclara: "On sait ben, la peur, on n'est pas maître de ça. Allez à la messe, mes petits agneaux. Tant qu'à moi, je vas m'coucher."

"J'étais ben sus l'point de faire comme les autres, de pren-

dre le bord de l'église quand Poléon, une bouteille à la main, se plante devant moi et en sacrant me dit:

"David! j'pensais pas que t'étais une poule mouillée. J'm'aperçois que t'as la tremblette. Tiens, prends un bon coup, ça va te remonter. T'iras à la messe après si t'as peur."

—Moi, une poule mouillée? Moi, avoir la tremblette? Moi, aller à la messe parce que j'ai peur? Ben t'apprendras, mon Poléon, que je ne suis pas allé à la messe de mênuit depuis quinze ans et que je n'irai pas plus à soir! Tu sauras en plus que je peux boire encore longtemps après que tu seras ben saoul. Apporte ta bouteille que je la scalpe!

"Les autres gars étaient partis. La mère Richard, étendue sur son grabat, ronflait déjà comme une orgue. Poléon ouvrit une bouteille, remplit deux grands verres et me dit; "Quen! David, c'est ça note messe de mênuit. Envale."

"En entendant ce blasphème, j'eus comme un frisson dans le bas des reins. Mais comme il était trop tard pour reculer, car j'étions déjà ben dur dans les griffes de Satan, je pris mon verre plein jusqu'au bord et d'un seul coup je me le passai dans la dalle.

"Bon sang de mon âme! mes tout-petits parents. Ce fut comme si j'avais envalé du feu. Je me sentais raidir les cheveux sus la tête comme des broches à tricoter. Imaginez-vous! Ce pendard de Poléon s'était trompé de bouteille et nous avait servi du whishy en esprit. J'étais comme crampé sus ma chaise, les bras et les jambes raides comme des manches de hache.

"Tout d'un coup, v'là le plafond qui part, la lumière qui s'éteint. Plus de Poléon, pus de mère Richard, rien que d'la noirceur. Pas besoin de vous dire se c'était épeurant. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Toujours est-il qu'un craquement et une plainte qui ressemblait au râle d'un mourant en état de péché mortel me firent ouvrir les yeux. Vous me croirez si vous voulez mais la lumière était revenue, le plafond ben à sa place et pas plus de Poléon que sus la main. La mère Richard était disparue, elle aussi.

"Pas besoin de vous dire que j'étais pas gros. Avec ça que j'avais encore la corporation tout paralysée et que je restais rivé à ma chaise.

"Poléon, que je crie, ousque t'es donc?" Motte, pas de réponse.

"Je regardais tout autour d'la boutique, les yeux tout ébaouris, quand ben lentement v'là la porte de cuisine qui s'ouvre et au lieu de Poléon j'aperçois une grande bête noire qui ressemblait à un chien, drette sus ses pattes arrière, avec de longues oreilles pointues, une gueule rouge grande ouverte garnie de dents blanches effilées comme des alènes et des yeux de feu qui me fixaient.

"Les dents me claquaient. Je tremblais comme un esquette et l'eau me coulait dans le dos. Le pire, c'était que je ne pouvais pas grouiller.

"Soudain, l'animal fit entendre un grognement qui ressemblait à un éclat de rire ou à un blasphème. Toujours debout sur ses pattes arrière, en chambranlant comme un homme en boisson, la bête s'avançait lentement drette sur moi. C'est ben simple, je me sentais fondre. Quand elle fut à trois ou quatre pas de ma chaise, je vis que la bête allait prendre son élan et se jeter sur moi. Dès lors je compris que le maudit chien n'était autre qu'un loup-garou. Sortant enfin de ma léthargie et levant les yeux au ciel, je lançai un cri: "Mon Dieu, pardonnez-moi!" Puis saisissant une paire de ciseaux laissés sur la table j'en frappai à la tête la bête infernale juste comme elle allait me saisir. Je perdis alors complètement connaissance.

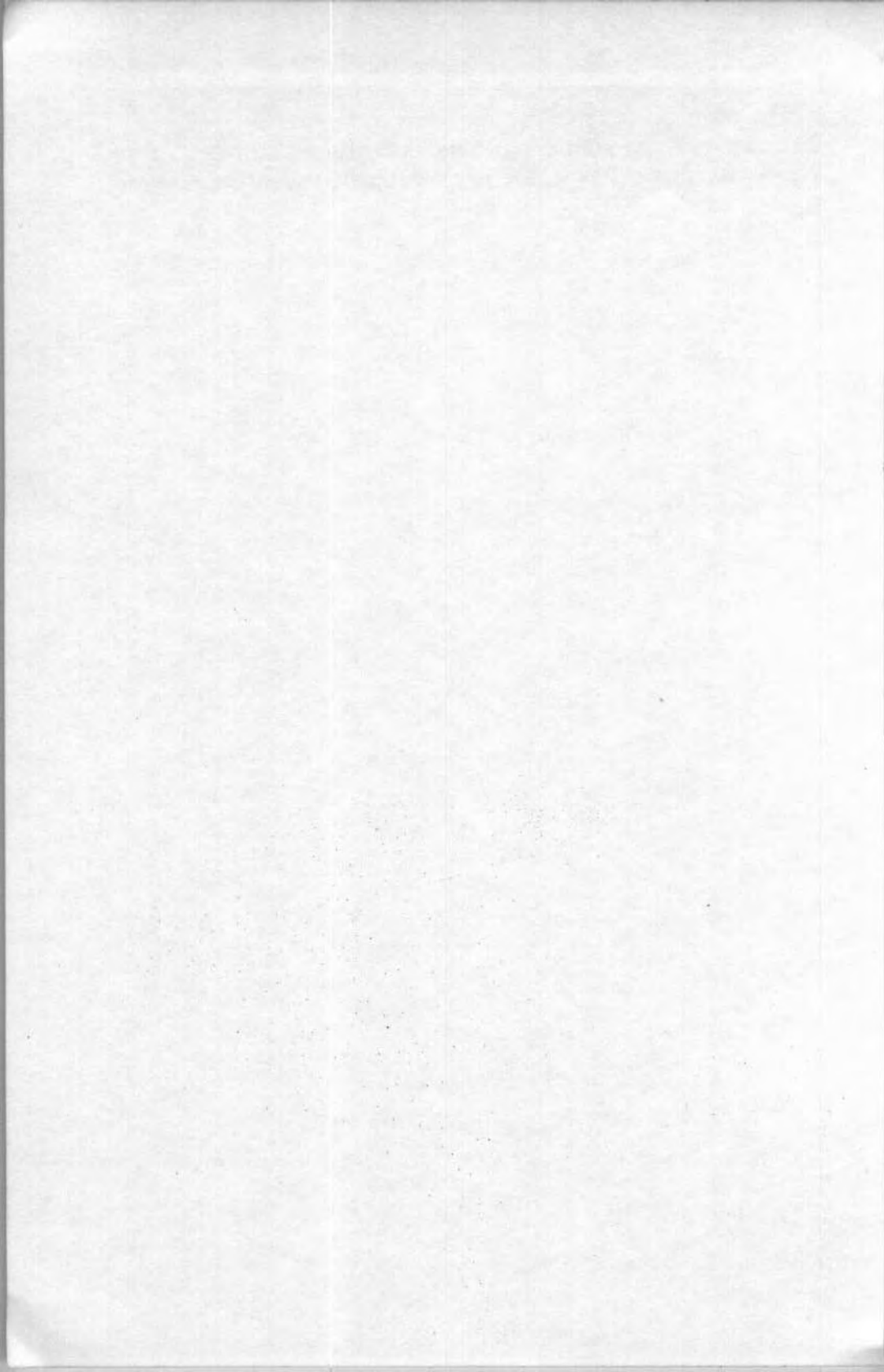
"Quand je revins à moi, j'étais étendu sur le grabat de la mère Richard qui me passait un linge trempé d'eau frette sur la figure. J'entendis aussi la voix de Poléon qui demandait: "Y vas-t-y crever?"

"Je me redressai sur les coudes et je compris ce qui s'était passé en voyant que Poléon avait du sang plein la figure. Je perdis à nouveau connaissance.

"Mes bons petits parents, je dois vous dire que depuis cette nuit de Noël, jamais je n'ai manqué d'assister à la messe de mênuit le saint jour de Noël. Ce sera la première fois ce soir et vous savez que ce n'est pas par exprès."

Le père David ralluma sa pipe tandis que mon père sortait sa bouteille de caribou. Dehors, la tempête faisait toujours rage.

Cinquante ans se sont écoulés depuis cette nuit, mais il ne se passe pas un Noël sans que je me rappelle l'aventure du Père David.



La canne de
M. le Juge

Ce matin-là l'huissier Antoine Proulx de la Cour d'un certain district judiciaire, s'était levé très à bonne heure. Bien qu'ayant atteint l'âge de soixante ans, jamais, lui semblait-il, il ne s'était senti aussi alerte et aussi jeune. Il y avait de quoi. D'abord, en ces premiers jours d'octobre, la matinée était splendide et c'était l'ouverture des assises criminelles à la Cour de justice de l'endroit.

Comme la servante du curé qui aux premiers jours de ses services au presbytère disait respectueusement, la vache de monsieur le curé, pour, après quelques semaines d'emploi, se risquer à dire notre vache et enfin pour finir par dire, avec assurance, ma vache, l'huissier Proulx qui depuis une vingtaine d'années occupait la fonction d'huissier, se croyait propriétaire du petit Palais de Justice de l'endroit et il était convaincu que la Cour n'aurait pas fonctionné s'il n'eut été là. Le palais, le prétoire, la cour, enfin la justice, c'était sa chose. Et avec le plus bel aplomb, comme la servante du curé, lui aussi, il avait fini par dire, ma Cour.

Depuis trois générations, le grand-père et le père d'Antoine Proulx avaient occupé le poste d'huissier. C'est dire que ce dernier avait le métier dans la peau et que surtout, il se croyait irremplaçable.

Si l'huissier, malgré ses prétentions, commandait le respect et l'admiration des habitants de la petite ville, sa personnalité s'effaçait totalement devant une autre personnalité de l'endroit. Cet autre personnage, c'était l'honorable juge Anatole Dubois qui, lui aussi depuis vingt ans, présidait aux assises judiciaires du district. Et pour qui l'huissier, d'ailleurs, avait une admiration sans borne.

Les deux hommes étaient du même âge, nés au même endroit, ils avaient grandi ensemble et dans l'intimité, ils se tutoyaient comme frère et soeur. La condition sociale entre eux n'avait pu altérer leur amitié. C'était surtout à la Cour où ils se sentaient liés. Le juge voyait mal un autre huissier qu'Antoine Proulx et ce dernier ne pouvait concevoir sur le banc, un autre juge que sa Seigneurie et son ami d'enfance, Anatole.

C'était donc l'ouverture officielle de la Cour et bien que la cérémonie ne dut commencer qu'à dix heures précises, dé-

jà, depuis plus d'une heure, l'huissier dans son habit chamarré et l'oeil attendri attendait avec impatience l'arrivée des officiels du tribunal.

Il guettait surtout l'arrivée de son supérieur Anatole, le juge. Enfin, il crut le voir venir mais, pourtant non, ce ne pouvait être lui...car l'homme qui venait avait l'allure d'un vieillard! Il marchait d'un pas hésitant comme s'il eut craint de trébucher. Preuve que ce ne pouvait être sa seigneurie, celui-là qui venait, venait sans canne; ce qui chez le juge était inadmissible. Et pourtant plus l'homme approchait, plus il devenait évident qu'il était bel et bien Anatole Dubois. Le juge. L'huissier était confondu.

Que s'était-il donc passé? et quelle importance avait donc la canne de Monsieur le juge?

C'est que lors de sa nomination comme magistrat, Anatole Dubois avait été banqueté et, à cette occasion, ses amis avaient voulu lui manifester leur amitié et leur admiration par une marque tangible, en lui offrant une canne de prix; canne en ébène et à pommeau d'or. C'est dire que dans la vie du juge, sa nomination et sa canne étaient nées presque le même jour. Et depuis cette date, jamais l'on avait vu Monsieur le Juge circuler sans sa canne. Comme il savait ce cher Monsieur Dubois manifester son contentement en manipulant sa fameuse canne de façon désinvolte. Oui, sa canne c'était presque un cinquième membre. Et sans elle, il lui semblait qu'il n'aurait pas été digne de siéger à la Cour.

Revenons à l'huissier qui restait comme figé de voir arriver le juge au palais sans son bâton de maréchal. Ne pouvant maîtriser sa surprise, il s'écria "Mais, Monsieur le juge, que vous arrive-t-il? Quelle mine! Seriez-vous malade? Et votre canne?"

Silence! répondit le juge. Ce serait trop long à t'expliquer et tu sauras, hélas! trop vite ce qui m'est arrivé. Puis, sans rien ajouter, il continua à la Cour.

Évidemment, il fallait une raison très grave pour expliquer l'arrivée de sa seigneurie à la Cour sans sa canne et cette raison était la suivante. Quelques jours avant l'ouverture des assises à la Cour, le magistrat eut à se rendre dans la vieille Capitale. Il prit le train avec son "walking Stick" comme il se plaisait

quelquefois à nommer cet objet de luxe. Il prit place dans le dernier wagon et comme la température était presque chaude, il ouvrit la fenêtre et y passa le bras au bout duquel pendait son inséparable canne et de la main, mollement il fit osciller cet objet en décrivant dans l'air et avec grâce de petites arabesques.

Jamais le bon magistrat ne s'était senti aussi heureux et dans l'ivresse du moment, il se laissa aller à rêvasser au point de ne pas réaliser que le train s'était ébranlé et que déjà il prenait de la vitesse. S'éveillant enfin de sa douce rêverie, il allait rentrer le bas, lorsqu'il sentit qu'on lui arrachait ce qui pendait au bout: sa canne. Une plainte ou plutôt un cri de désespoir s'échappa de sa poitrine: —Arrêtez le train! Arrêtez le train! s'écria-t-il, mais comme il se trouvait dans le dernier wagon et que le conducteur se trouvait dans le premier, le malheureux Anatole eut à se rendre à l'avant du train pour expliquer au préposé du service ce qui venait de lui arriver. Comme le train était déjà en pleine vitesse, ce dernier fit comprendre au juge qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait faire marche en arrière.

Le soir de ce jour, lorsque le juge vint à son foyer, il avait vieilli de dix ans. Il semblait cassé et il avait l'allure d'un vieillard.

Le lendemain aux petites heures, il était debout et sa première occupation fut d'organiser une enquête personnelle sur la disparition de cet objet qui lui était si cher, sa canne. Mais fatalement, il ne put découvrir quoi que ce fut et découragé le lendemain, il dut se rendre sans son fétiche à l'ouverture officielle de la Cour.

C'est donc d'un pas caduc qu'il put se rendre à son bureau; suivi de l'huissier qui lui aussi, tout ahuri, ne payait pas de mine et qui n'osa comme à son habitude suivre sa seigneurie jusqu'à son cabinet de travail.

L'heure de l'ouverture de la Cour avançait et déjà les officiels étaient à leur poste. L'enceinte du palais était remplie à craquer de curieux. L'huissier, lui, attendait que l'horloge du palais sonne l'heure officielle. En attendant, il semblait complètement perdu. Au premier son du bronze, il eut un sursaut

et il courut au bureau du juge pour y frapper les trois coups obligatoires et retourner à son poste pour y proclamer l'ouverture de la cour.

La porte réservée à l'entrée du magistrat s'ouvrit, le juge apparut et l'huissier d'une voix mal assurée annonça :

"La Cour est ouverte - Debout - Oyez Oyez - Et silence.

A l'appel de l'huissier, le juge qui jusque là, semblait absent, leva un regard morne sur l'assistance et demanda à l'huissier d'appeler la première cause. Le fonctionnaire appela: Marcel Thibault, plaignant Versus David Lavertue, accusé! Cette cause en était une de voies de fait et dès les préliminaires, le juge, sans plus de cérémonies et d'une voix terne jugea qu'elle devait être renvoyée à une séance ultérieure.

La seconde cause fut appelée et elle eut le même sort que la première. Enfin, l'huissier appela la troisième et dernière cause:

Thomas Bordeleau, demandeur - Versus - Paul Labrecque, défendeur.

Puis il continua en lisant l'acte d'accusation: — Dans cette cause, votre Honneur, le demandeur accuse le défendeur de lui avoir volé une canne de grande valeur, etc, etc.

Le juge eut comme une commotion électrique. Et reprenant son aplomb ordinaire, il jeta sur l'accusé Labrecque un regard que s'il eut été une mitrailleuse, ce dernier eut perdu à jamais l'idée de plaider. Son regard s'appesantissait sur l'accusé qui à ses yeux représentait tous les péchés d'Israël. Pensez donc! l'individu avait volé au plaignant une canne de grand prix! Ce qu'il fallait avoir l'âme noire pour accomplir pareil crime..Ah! le bandit, il ne perdait rien pour attendre. Et déjà le pauvre Labrecque "In limine litis" était condamné sans appel. C'est donc avec beaucoup de difficulté que son Honneur put maîtriser sa voix qui malgré lui, s'enflait et menaçait d'éclater de façon inquiétante, pour enfin articuler et dire à Labrecque: "Accusé, écoutez bien la lecture de la plainte portée contre vous par Thomas Bordeleau" - Le Greffier donna lecture de la plainte du plaignant puis le juge, d'une voix coléreuse, demanda à l'accusé:

"Accusé Labrecque, plaidez-vous coupable ou non coupable?"

L'accusé baissa les yeux et d'une voix tremblante répondit: Coupable, votre Honneur.

Le juge écrasa dans sa gorge une expression qui si elle en eut failli, elle eut été loin d'être convenable à la Cour. Ensuite, il porta sur le plaignant un regard de commisération. Ce qu'il lui devenait sympathique ce brave homme! Quelle belle tenue! et quelle franchise se reflétait sur son visage! Oui, aux yeux de sa seigneurie, le plaignant incarnait l'honnêteté dans toute la force du mot.

Enfin, comme l'accusé s'était déclaré coupable, les plaidoyers furent écourtés de part et d'autre. L'avocat de la défense, sentant qu'il plaidait pour une cause perdue à l'avance, fut très bref et sa plaidoirie manque de conviction de sorte que le procureur de la Couronne n'eut qu'à ajouter quelques phrases indispensables pour reprendre son siège et laisser la parole au juge, ce que ce dernier attendait avec impatience.

Enfin, redressant l'échine, sa Seigneurie dont les yeux lançaient des éclairs et d'une voix mal contrôlée, s'adressa à l'accusé:

"Accusé Labrecque, debout et écoutez bien ce que je vais vous dire: "Vous avez commis un délit qui n'est dépassé à l'échelle du crime que par le meurtre et le viol. Vous avez commis une grave et impardonnable faute. Votre savant défenseur, malgré sa science et sa sagesse, n'a pu vous recommander à la clémence de la Cour, tant votre forfait est évident. Donc, dans de telles conditions, la Cour a le triste devoir de vous condamner à six mois de réclusion. Vous serez reconduit à votre cellule pour y méditer sur votre crime et j'espère que cette méditation vous sera salutaire."

Le juge se leva.

"Oyez! Oyez! La Cour est levée, prononça l'huissier.

Le condamné Labrecque, escorté par un policier fut reconduit au cachot. Le Juge allait passer le seuil de la porte pour se rendre à son cabinet de travail, lorsqu'il fit un signe à l'huissier de la suivre. Celui-ci rejoignit sa seigneurie qui lui dit:

"Antoine, vite rejoint ce Monsieur Bordeleau et amène-le

à mon cabinet; cet homme m'est très sympathique et j'ai à lui parler".

"Très bien, et j'y cours," répondit l'huissier.

Le magistrat n'eut que le temps d'enlever sa toge que réapparut le greffier accompagné du sieur Bordeleau. Le juge, avec un large sourire l'invita à s'asseoir, puis, chaleureusement, le félicita:

—"Cher Monsieur, je veux vous féliciter d'avoir eu justice dans votre demande devant la Cour. Dès le début des procédures, j'ai vu, j'ai senti que vous étiez un honnête homme et déjà vous aviez toute ma sympathie et ma confiance. Puis il ajouta. Et cet effet précieux que l'on a voulu vous voler, est-ce qu'on vous l'a remis?"

—"Pas encore, mais je vais arrêter le prendre au greffe," répondit Bordeleau.

Toujours très aimable et souriant le juge demanda:

"Mon ami, si cela vous convient, je vous serais très reconnaissant de voir cette canne de prix que l'on vous a dérobée."

"Mais, votre honneur, la chose est facile et je reviens à l'instant".

A peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées que revint l'heureux monsieur Bordeleau tenant à la main l'objet du litige, qu'il tendit au juge.

En touchant la fameuse canne, le juge eut un sursaut et il devint affreusement pâle. Il leva la vue sur celui-là qu'il y avait à peine quelques minutes, lui était si sympathique et son regard avait complètement changé, de béat et confiant qu'il était, ce regard devenait dur et insoutenable. Le juge était comme pétrifié. Enfin, il put articuler d'une voix sourde pour dire à Bordeleau: "D'où tenez-vous cette canne?"

Bordeleau ne répondit pas et il semblait confondu.

—"Allons! Allons! répondez! clama le magistrat."

—"Votre Seigneurie, cette canne, je vous le jure, je l'ai cueillie à la fenêtre d'un train".

—"Ho! Ho! vous m'apportez bien là la preuve que cette canne m'appartient, qu'elle est bel et bien ma propriété."

—"Mais Monsieur le juge, si cette canne est à vous, je suis heureux de vous la rendre et de vous offrir mes excuses".

—“Vous me la rendez et vous m'offrez des excuses, mais le

—“Pardon, votre Honneur, mais lui, il me l'avait bel et bien volé *cette canne car vous le savez, la preuve en a été faite*”.

Le juge palpant sa canne répondit: “Bon! vous pouvez disposer bien que sachez-le, il pourrait y avoir matière à procès dans votre affaire.

Antoine Bordeleau, tout penaud, prit subitement congé, *tout heureux d'en être quitte à si bon compte.*

Après le départ de ce dernier, le juge prit place dans son fauteuil favori et longuement il se laissa aller à caresser son fétiche qui lui rappelait tant de souvenirs...Sa seigneurie était heureuse et elle se sentait rajeunir mais pourtant cette douce rêverie fut interrompue par des réflexions qui lui vinrent à l'esprit et qui l'amènèrent à méditer sur le jugement qu'il venait de rendre...N'avait-il pas été trop expéditif dans ce jugement? N'avait-il pas été trop dur? Plus il réfléchissait, plus il devenait perplexé! Enfin toutes ces réflexions lui firent prendre *deux résolutions: la première de ne plus rendre un jugement trop vite et la seconde de ne plus jamais passer sa canne dans une fenêtre ouverte d'un train en marche.*

***Le plus beau
des Noël***

C'était la veille de Noël.

Situés dans une localité de l'est de la province de Québec, sur une ferme qui autrefois avait été prospère et dans une maison construite il y avait plus de trois quarts de siècles, vivaient Jean Benoit et sa femme Marie. Du même âge, eux aussi avaient vécu soixante-quinze années.

Assis devant un poêle chauffé à blanc, le père Jean fumait tranquillement un tabac de sa récolte, dans une vieille pipe de plâtre culottée d'un noir d'ébène, tandis que sa compagne vaquait aux préparatifs du réveillon pour le retour de la messe de minuit.

Le vieux en fumant semblait tristement rêver.

Soudain, il dirigea son regard du côté de sa femme et il lui dit:

— "Sais-tu ma vieille que notre Jean aurait trente-sept ans aujourd'hui."

La vieille qui était à rouler de la pâte échappa son rouleau et de grosses larmes vinrent mouiller ses yeux. Le vieux n'ayant pas de réponse, releva la tête et voyant le visage éploré de son épouse, se leva de son siège et s'approchant d'elle, tendrement, l'enlaçant de ses bras, lui murmura:

— "Voyons, Marie, il ne faut pas se laisser aller de façon trop forte à ces tristes souvenirs; allons, allons, je n'ai pas voulu te faire de la peine et je te demande pardon d'avoir évoqué ce douloureux épisode de notre vie."

La vieille abandonna sa tête sur l'épaule de son compagnon et elle continua doucement de pleurer. A ce contact, le vieux se sentit faiblir et il mêla ses larmes à celles de son épouse. Longuement, ils se tinrent enlacés, sentant leurs coeurs battre à l'unisson dans la même peine.

Un peu plus d'un demi-siècle s'était écoulé avant cette veille de Noël, lorsque Jean Benoit épousa Marie Lavoie. Fils unique de Benoit, père, cultivateur à l'aise et qui deux ans plus tôt avait passé de vie à trépas en léguant à son fils tout son avoir. Le jeune Benoit rencontra la jeune Marie et ce fut le coup de foudre, le grand amour. La jeune fille n'avait pour dot que ses dix-huit printemps, sa grande beauté et sa bonne réputation. Qualités qui, aux yeux du jeune homme, valaient mieux que

la plus belle dot au monde.

Ce que furent, dès l'abord, les grandes joies de l'amour ardent du jeune couple serait difficile à raconter. Il faudrait une plume plus experte que la mienne pour en décrire le poème et la félicité. Je ne trouve qu'un mot pour qualifier la vie conjugale des jeunes épousés; ce fut le grand, le parfait bonheur.

Au premier anniversaire de leur mariage, la jeune femme fit part à son mari qu'elle allait être mère. En apprenant que son épouse allait lui donner un enfant bien à lui, Jean Benoit éprouva une joie bien facile à comprendre. Tendrement, il étreignit son épouse et déjà des projets vinrent à l'esprit de ces deux êtres pour l'enfant qui allait naître.

La vie qu'ils avaient vécue jusque-là en avait été une de délices et d'enchantement et il leur avait semblé qu'il fut impossible que cette vie puisse leur offrir davantage. Pourtant, à l'idée que leur foyer allait s'enrichir d'un enfant, d'un petit être bien de leur chair, ils se sentaient transportés d'allégresse. Hélas! l'être humain sait bien ce qu'il désire, mais souvent il est, par une main inconnue, frustré dans ce qui lui semble être de bien légitimes aspirations.

Arrivée au terme d'une heureuse grossesse, Marie donna le jour à un gros poupon qui déjà ressemblait à son père et qui fit le ravissement des parents.

On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. En effet, quatre années s'étaient écoulées depuis la naissance de leur enfant, quatre années sereines, faites de joie calme et sans heurt. On eut dit que le bonheur était le lot du jeune couple et que jamais rien ne viendrait en détruire l'essence. L'enfant était devenu un beau et grand bambin que le père et la mère laissaient errer et vagabonder à sa guise autour des bâtiments de la ferme. Cette ferme était, d'un côté éloignée par une assez forte distance du plus proche voisin et de l'autre côté, elle était bornée par la forêt, de sorte qu'elle était isolée des autres habitants de la localité. Le jeune Jean, bien que seul, s'en donnait à coeur joie au sein de cette belle et un peu sauvage nature. Ses gambades et son allure endiablée faisaient les délices des parents et la vie continuait d'être belle pour ces trois êtres unis par l'amour.

Un jour du mois d'août, alors que son mari était allé au village pour affaires, la jeune femme accompagné de son fils décida de se rendre à la lisière du bois pour la cueillette de framboises, ces fruits poussaient en abondance à cet endroit. Elle et le petit Jean eurent tôt fait de s'y rendre et le bambin à la vue du beau fruit rouge manifesta sa joie en s'en bourrant glou-tonnement, tandis que la maman se donnait avec ardeur à la cueillette afin de remplir son panier le plus vite possible. Son panier rempli, la mère leva la tête et appela son enfant. N'ayant pas de réponse, de nouveau elle cria:

— "Jean, où es-tu?"

Même silence...

Alors elle déposa son panier par terre pour s'avancer dans les broussailles en criant toujours:

— "Jean! Jean! Où donc es-tu? Reviens vers maman."

Peine perdue, l'enfant avait disparu.

Je n'essaierai pas de dépeindre l'anxiété dans laquelle la disparition de son enfant jeta la mère. Ses appels répétés à l'enfant, ses supplications à la Vierge et son désespoir, le tout était navrant.

Comme le soleil baissait à l'horizon, elle prit le parti de retourner à son logis afin d'aller donner l'alarme aux gens du rang. Tout d'une haleine, elle courut pour arriver à sa demeure en même temps que son mari qui revenait du village. Rendue à bout de souffle, elle s'affaissa devant son mari, se meurtrissant la figure, elle ne put que murmurer:

— "Jean est perdu..."

Mis au courant et après avoir essayé de reconforter son épouse, il tourna bride pour aller quérir du renfort. Ce ne fut pas long, de retour avec les gens du rang, une battue fut organisée et l'on chercha jusqu'à la nuit pour continuer jusqu'au matin, et sans rien découvrir. On chercha pendant les trois jours qui suivirent mais toujours en vain. Enfin, découragés, les chercheurs abandonnèrent la partie.

Parmi toutes les conjectures que firent les habitants de la localité sur la disparition de l'enfant, celle qui leur parut la plus probante, fut que le petit Jean avait dû être saisi, emporté et dévoré par un ours dans la forêt.

Inutile de dire le désespoir des parents à la suite de ce malheur.

Comme la providence ne voulut pas qu'ils eurent d'autres enfants, ils restèrent donc seuls et ne purent jamais se guérir de cette terrible épreuve. Eux aussi avaient leur histoire.

Voilà ce qui s'était passé et voilà pourquoi, en cette veille de Noël, Jean Benoît et son épouse Marie ne pouvaient oublier, après plus de trente ans, le souvenir de la perte de leur unique enfant.

Le père Jean desserra son étreinte en disant à sa vieille:

— "Marie, il faut se faire une raison; nous sommes déjà en retard et si nous voulons que le réveillon soit prêt pour le retour de l'église, il nous faut agir."

Joignant l'action à la parole, le vieux se coiffa en disant:

— "Je vais au "train" de l'étable tandis que tu pourras continuer à cuisiner."

La vieille sécha ses larmes et tristement se remit au travail.

La nuit était maintenant venue depuis déjà quelques heures et le vieux couple, bien emmitouflé dans la carriole traînée par une bonne bête se laissait aller au son des grelots vers l'église.

La nuit était superbe, la lune à son plein illuminait le ciel. Sous tous les cieux, à mon avis, rien n'est plus beau qu'un firmament étoilé avec une lune dans son plein. Mais dans aucun coin de la terre, cette beauté n'égale celle que l'on voit dans les Bois-Francs, par une froide nuit de fin de décembre. Quelle splendeur que ces rayons de lune qui brillent sur la blanche neige que l'on dirait changée en millions de cristaux!

Silencieux, les deux vieux semblaient insensibles au grand décor qui s'offrait à leurs yeux. Le père Jean fumant son brûle-gueule et la vieille murmurant une prière, arrivèrent à l'église juste en temps pour la messe.

Ils entrèrent dans le temple, au chant de "Ca Bergers assemblons-nous". Pieusement, ils s'agenouillèrent et, emportés par les accents du chant religieux, leurs visages s'illuminèrent et ils parurent plus sereins. Après la lecture de l'Évangile, le curé annonça que le sermon serait donné par un jeune Père Dominicain qui était de passage dans la paroisse.

Le religieux monta en chaire, et levant son regard, il fit, dès ce moment, une très forte impression sur les paroissiens, même avant de prendre la parole. Son regard à la fois doux et pénétrant lui conquiert immédiatement la sympathie des assistants. Il débuta d'une voix chaude et contenue pour développer son thème. Sans chercher à faire de l'éloquence, il émit des idées d'une logique naturelle et convaincante.

Religieusement, les fidèles écoutaient et ils se sentaient remués. Jamais le vieux Jean et la vieille Marie se souvenaient d'avoir éprouvé pareille émotion. Ils buvaient les paroles du prédicateur et ils auraient aimé que cette prédication dura encore longtemps, quand le prêtre termina en exhortant les assistants à s'aimer les uns les autres, afin d'obtenir la paix promise aux hommes de bonne volonté.

L'office terminé les vieux revinrent à leur foyer, réconfortés et se sentant même regaillardis. Le sermon du père prédicateur avait exercé sur eux une impression difficile à définir.

Ils se dévêtirent et la vieille se mit en devoir pour servir le réveillon auquel elle apporta un soin spécial. Le père Jean, surpris de la voir agir ainsi, allègrement, lui dit:

— "Mais Marie! On dirait que tu vas recevoir Monseigneur! Que d'apparât pour nous deux."

— "Ne t'en fais pas mon vieux Jean, c'est peut-être notre dernier réveillon, à notre âge, serons-nous encore là au prochain Noël?"

Le vieux secoua la tête et répondit:

— "Bien, bien, tu as peut-être raison et je vais de ce pas à la cave quérir une bonne bouteille de ton vieux et fameux vin de cerises."

Il revint avec la fameuse bouteille, tapissée de fils d'araignée et se préparait à l'ouvrir, quand soudain un son de grelots se fit entendre.

Les vieux relevèrent la tête et sur leurs visages se refléta la plus profonde surprise. Ils n'avaient invité personne, donc ils n'attendaient aucun visiteur.

Le bruit des grelots cessa et l'on frappa à la porte. Le père Jean se hâta d'aller ouvrir et resta tout ébahi en reconnaissant le curé de la paroisse accompagné du Père Dominicain qui avait

donné le sermon à la messe.

—“Entrez, leur dit-il et soyez les bienvenus.”

Puis regardant les visiteurs, il ajouta:

—“Veuillez pardonner la surprise que nous apporte votre visite.”

—“Nous allons d'abord, si tu le veux bien, mettre mon cheval à l'abri du froid, de dire le curé, et après je pourrai vous donner des explications au sujet de notre présence ici, à pareille heure.”

Le Père Dominicain resta seul avec la maîtresse de la maison, tandis que le vieux Jean et le Curé allèrent dételer le cheval. Pendant ce temps, le jeune Dominicain enleva son paletot et promena son regard sur la vieille femme et sur les objets qui l'entouraient. La vieille, elle, se sentait toute gênée, toute gauche devant ce bon et à la fois sympathique personnage. Elle se sentait envahie par une grande timidité qui l'empêchait de parler. Comme ce silence devenait gênant, le prêtre allait ouvrir la bouche, lorsque le maître du logis et le curé revinrent de l'étable. Le curé enleva son capot et prit place près du poêle. Il manifesta son contentement en se frottant les mains et en disant:

—“Après ce trajet au froid, que c'est bon cette chaleur parfumée que donne votre vieux poêle, père Jean!”

—“Oui, en effet, ça réconforte, répliqua ce dernier et il ajouta: j'allais justement ouvrir une bouteille du bon vieux vin de notre cru et je me demande si je devrais oser vous en offrir?”

—“Osez, osez, père Jean, ça ne peut que nous faire du bien et c'est bien de circonstance.”

Le vieux emplit quatre verres du fameux jus que l'on dégusta avec satisfaction et les deux prêtres déclarèrent n'avoir jamais bu rien de meilleur.

Le curé, après avoir déposé son verre sur la table, se recueillit quelques instants puis s'adressant aux vieux, il leur dit:

—“Mon révérend Père et moi entendons bien prendre le réveillon avec vous, mais mon brave Jean et vous chère madame, vous vous imaginez bien que si nous sommes ici à pareille heure, ce n'est pas spécialement pour le réveillon. Non! c'est

plus grave, c'est quelque chose de presque miraculeux. Enfin c'est une nouvelle, bien que bonne, j'ai peur à vous l'annoncer."

Les deux vieux étaient dans l'étonnement le plus complet et ils ne savaient quoi penser. Ils étaient comme paralysés. Enfin, le père Jean put dire:

— "Parlez, Monsieur le curé, nous vous écoutons et nous avons hâte de vous entendre."

Alors le vieux prêtre, d'une voix qui tremblait, répondit:

— "Soyez forts! Car une joie trop grande peut tuer! Prenez garde. En cette nuit de Noël, l'Enfant de la crèche vous apporte le plus beau des cadeaux, et ce cadeau, c'est votre fils perdu à l'âge de quatre ans."

En disant ces mots, doucement il poussa dans les bras des parents le Père Dominicain qui l'accompagnait.

Il y a des joies et des douleurs qui sont si vives qu'elles restent indescriptibles. Je me bornerai donc à dire qu'elle fut longue cette étreinte du père, de la mère et du fils, dans laquelle trois nobles coeurs battaient à l'unisson. Les deux vieux se sentaient bien près de défaillir sous le fardeau de cette grande joie. Le souvenir des années de peines et de regrets qu'ils avaient vécues au sujet de leur enfant perdu, disparaissaient comme un mauvais rêve. Certes, la joie de retrouver ses parents n'était pas moins vive chez le jeune prêtre, mais plus fort, il la supportait mieux.

Quand les premiers transports de cette triple effusion furent passés, le curé de sa bonne grosse voix commanda:

— "Mais on ne mange donc pas ici! Nous sommes tout de même venus un peu pour le réveillon! Quant à moi, je meurs de faim!"

A cet appel, la vieille Marie sursauta! Elle eut voulu faire tout à la fois, mais sous le coup de l'émotion qu'elle venait de subir, ses vieux membres tremblaient et si ce n'eut été de l'aide de son mari et de leur fils, le réveillon aurait retardé à être servi encore longtemps.

Enfin, on se mit à table. Le père Jean servit une nouvelle rasade de son vin mais sous le coup de l'émotion que l'on venait d'éprouver, le repas fut plutôt silencieux, bien que dans les

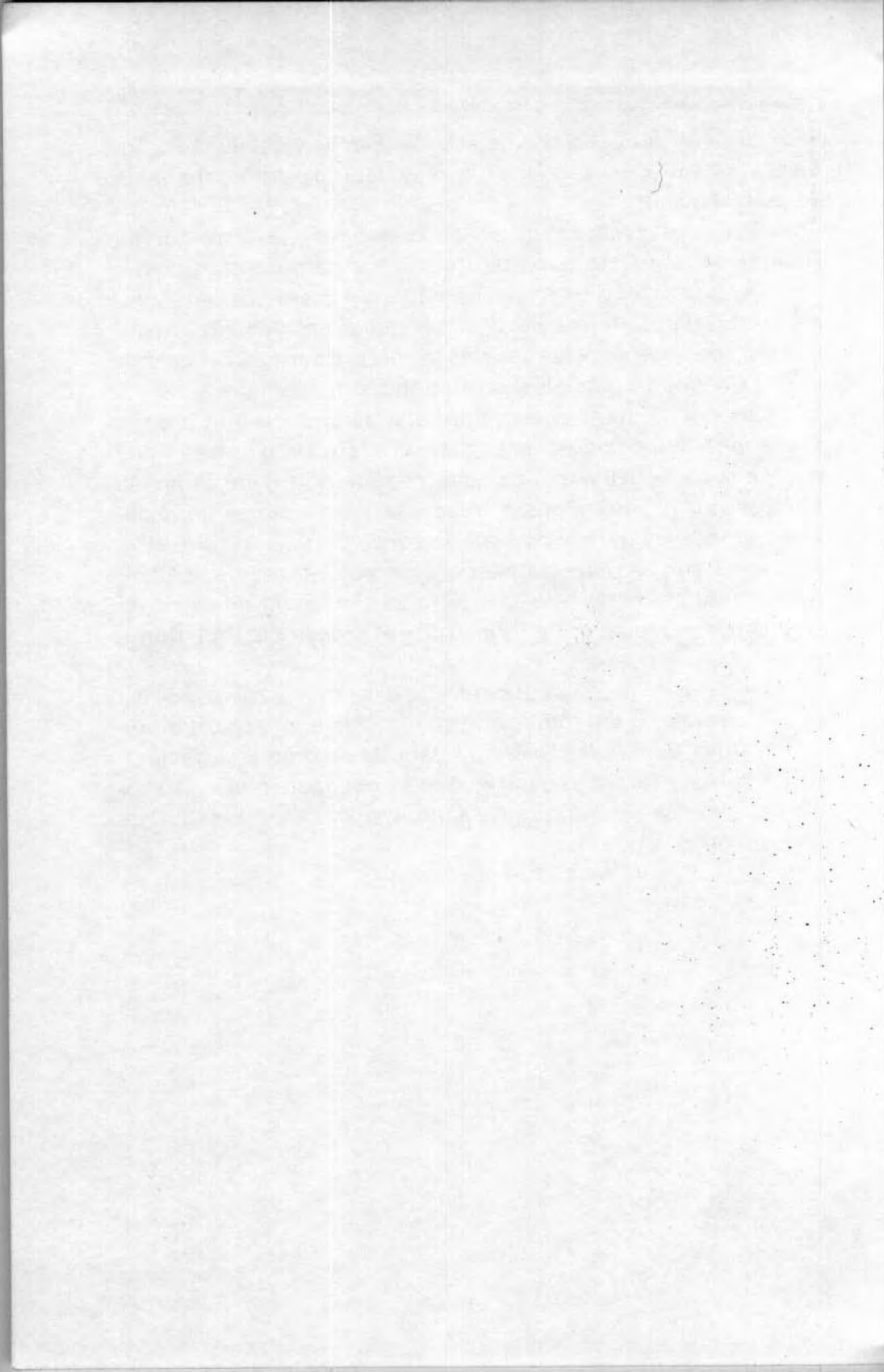
yeux des convives brillait une grande joie. Ce Noël de la reconnaissance fut le plus beau et le plus heureux de la famille de Jean Benoît.

Quelques explications sont nécessaires sur le retour du Dominicain chez ses parents. Voici donc ce qui s'était passé:

Des sauvages d'une tribu nomade, qui passaient dans la forêt qui bordait la ferme de Jean Benoît, virent l'enfant et l'enlevèrent presque sous les yeux de sa mère. Pourquoi cet enlèvement? Question à laquelle il serait difficile de répondre.

Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de sept ou huit ans, se souvenant, bien vaguement, d'avoir vécu en d'autres lieux que chez cette peuplade, par une chaude nuit d'été, il prit la fuite. Il courut longtemps à travers la forêt pour enfin, exténué, tomber presque sans vie à la sortie du bois. Il fut trouvé et recueilli par un riche cultivateur du nord de la province. Comme l'enfant était très intelligent et montrait de grandes dispositions pour l'étude, on le fit instruire et il devint le Père Dominicain que l'on connaît.

Un jour qu'il prêchait une retraite dans une paroisse de l'est de la province, il entendit parler de la tragique disparition de l'enfant des Benoît et comme la date de ce drame correspondait à son âge, il fut très intrigué et fit des recherches pour finir par avoir la preuve que cet enfant volé, c'était bien lui. Le lecteur sait le reste.



Un avertissement

C'était la veille de la Toussaint. Sur les fermes, dans le canton de Chester, la récolte avait été mise sous toit et les labours étaient finis presque partout. Il restait encore beaucoup à faire: battre le grain, éplucher le blé d'inde, écosser les pois, les fèves et autres menus travaux propres à la saison d'automne sur la ferme.

Il était de coutume alors dans le canton, de faire une bonne partie de ces travaux en petites corvées, lesquelles étaient pour les participants une occasion de plaisir.

Donc, en cette toute fin d'octobre, chez un vieux fermier de Saint-Paul de Chester, une vingtaine de jeunes gens du canton s'étaient réunis pour une "écossette" des fèves, après quoi, on devait réveillonner aux "beans".

Je devais avoir sept ou huit ans et je ne sais trop comment, malgré mon jeune âge, j'avais pu convaincre mon père à l'accompagner à cette "écossette" de fèves chez le voisin, Jos Mauricie, j'oubliais de vous dire son nom.

C'était ma première sortie à pareille veillée. Arrivé chez le père Mauricie, je fus émerveillé par la lumière des chandelles, allumées à profusion pour la circonstance, et l'animation qui déjà régnait chez le bonhomme. La joie était à son comble.

Les jeunes gars accompagnés de leurs "blondes" s'en donnaient à coeur joie. Les bons mots et quolibets fusaient de tous les côtés.

Soudain cette gaieté fut interrompue par un bruit. On frappait à la porte. Le père Mauricie alla ouvrir et ce fut un cri de joie à la ronde: Le père David! Le père David! En effet c'était bien lui, ou plutôt le quêteux David.

Je crois vous avoir déjà fait connaître, quelque part, cet important personnage? Comme on le sait, notre quêteux avait eu une jeunesse assez orageuse. Puis arrivé à l'âge d'une quarantaine d'années, il s'était transformé et était devenu un bon vivant. Arrivé à cet âge, sans le sou, ayant dissipé tout ce qu'il avait pu gagner, le père David se fit quêteux et comme tel, il se fit aimer de tout le monde.

Il faut le dire, notre quêteux avait un don bien à lui, celui de raconteur.

Ayant eu bien des aventures dans sa vie de voyageur, les sujets ne lui manquaient pas. Histoires de chantier de toutes sortes, sortilèges, chasse-galeries, feux-follets, loups-garous, avertissements. Il en avait pour tous les goûts et en toutes circonstances.

Tout heureux de l'accueil sympathique qu'on lui faisait, le père David enleva sa coiffure et de sa phrase rituelle salua :
— Bonsoir, bonsoir mes bons petits parents!

A peine avait-il pris un siège, qu'un loustic s'écria :

— Père David! vous allez nous raconter quelque chose, une histoire vraie, vous en savez?

— Une histoire vraie? Comme si j'en savais d'autres — tout ce que je raconte est toujours la vérité.

Ben, mes bons petits parents, si ça peut vous faire plaisir, je peux vous raconter quelque chose, mais quelque chose de pas trop gai... un avertissement que j'ai eu dans ma jeunesse et que je me rappelle comme si c'était hier.

— Oui! Oui! allez-y, nous vous écoutons, tout en écosant les fèves, de répondre la jeunesse.

— Attendez un peu, père David, que je vous offre quelques gouttes de rhum, ça donne de l'haleine de lui dire le maître du logis.

— Pas de refus, car ce que j'ai à vous raconter est assez long et épeurant.

Le quêteux s'humecta la langue, alluma sa pipe et dans son langage coloré, après avoir consciencieusement toussoté, il débuta en ces termes :

— Mes bons petits parents, c'est donc pour vous dire que si ce n'est pas de la religion, il ne faut pas trop prendre avec un grain de sel, des choses ben sérieuses qui peuvent nous arriver, par exemple comme les avertissements. Ce ne sont pas des histoires à rire et à se moquer. J'en sais quelque chose pour en avoir eu un fameux dans ma jeunesse et que je n'oublierai jamais, même si je devais vivre cent ans.

Je suis sûr que vous vous demandez d'abord qu'est-ce que c'est qu'un avertissement? Ben c'est bien simple, le mot le dit, c'est ni plus ni moins qu'un avertissement. Ça se produit toujours à l'occasion de la mort d'un parent, d'une connaissance,

surtout d'un quelqu'un qui ne vous aime pas. Aussitôt que la personne lâche le dernier soupir, vous avez la communication, c'est un peu comme le téléphone, avec cette différence que vous ne pouvez pas répondre.

Si vous avez la tentation de savoir comment ça se produit ben c'est pas difficile de vous satisfaire. Ca peut arriver de bien des façons. Par exemple: vous êtes assis ben tranquille, en fumant votre pipe et tout à coup vous entendez et sentez un grand soupir qui vous arrive en pleine face, c'est sûr que ce n'est pas normal. Vous venez de vous coucher et sur le coup de vous endormir, votre lit se met à trembler ou vos couvertes sont tirées brusquement au pied du lit? Impossible d'en douter, il se passe quelque chose d'étrange. Vous êtes assis à l'église et presque endormi pendant le sermon du curé, flan! une grande main froide vous passe dans le dos, à moins d'être "couillon", vous ne pouvez pas rester indifférent. Vous êtes à jaser avec votre femme, le miroir se décroche et va se fracasser sur l'autre côté de la cuisine, demandez-vous pas ce que ça veut dire, il y a sûrement quelqu'un de votre parenté qui vient de mourir, "exétéra, exétéra". Un avertissement ça peut vous arriver de mille et une façons.

—Toujours est-il que pour revenir au fameux avertissement dont je fus victime, voici comment ça m'est arrivé:

—C'était l'avant-veille de Noël, j'étais revenu du chantier dans mon village, pour y passer le temps des fêtes avec quelques piastres en poche et surtout avec un beau stock de provisions. Quand je dis des provisions, inutile de vous dire que c'était plutôt en liquide.

En arrivant au village, je me rendis à l'auberge de la mère Richard où je pris une chambre pour une quinzaine. L'auberge de la mère Richard, ce n'était pas le Château Frontenac, oh! non, car si elle avait pompeusement mis un écriteau sur la devanture de sa cambuse et sur lequel on pouvait lire: "Au Cabaret Royal", je peux vous assurer que c'était plutôt au cabaret de la crasse et du désordre. Mais, que voulez-vous, c'était le seul endroit où des "gabareaux" de mon espèce, qui se préparaient pour une brosse de quinze jours pouvaient trouver à se loger.

J'étais donc installé dans une chambre du fameux "Royal", et j'avais sorti mon stock de bouteilles que j'avais rangées sur une vieille table dans le coin de ma chambre et je me disposais à sortir pour rencontrer certaines connaissances et les convier à une bonne "ribotte" quand soudain on frappa à la porte de ma chambre. J'ouvris et je vis entrer un grand individu que je ne reconnus pas tout d'abord. Il s'avança sur moi et me tendant la main en s'écriant:

—Mais David! Tu ne reconnais plus les amis?

En entendant cette voix, j'eus comme un frisson dans le dos. J'avais devant moi la pire bête humaine connue depuis la création.

Il y a une dizaine d'années de ça, j'avais été embauché par la Compagnie Price pour la coupe du bois dans le haut Saint-Maurice où j'avais fait la connaissance de l'individu. Même que pendant tout l'hiver, j'avais été son compagnon à titre de "piqueur" pour l'écarrissage du bois. Ce que cet hiver m'a paru long...Je m'étais promis de ne plus remettre les pieds où se trouverait ce "hurlot" car j'en avais eu assez de passer tout un hiver avec le diable en personne.

Permettez-moi de vous faire son portrait.

Au physique, c'était un grand escogriffe mesurant au moins six pieds, maigre comme un clou et dur comme le fer. La tête, mes bons petits parents, une vraie tête de réprouvé; sous une chevelure d'un blond sale, la peau comme le ventre d'une truie sans poil, car mon "hurlot" n'avait pas un seul brin de barbe sur la figure. Les yeux grands comme des piastres étaient d'un gris pâle, presque blanc, les paupières rouges et sans cil clignotaient sans cesse, on les aurait crues mécaniques.

Et pour finir, le nez, un vrai museau surmontait non pas la bouche mais une vraie gueule d'animal. Lorsqu'il grimaçait, car il ne riait jamais, les lèvres minces comme du papier laissaient voir quelques dents jaunes et pointues comme des alènes. Une face à épeurer un miroir.

C'est surtout comme chrétien que l'individu ne valait pas cher. Le "malvat" avait l'âme plus noire qu'une tache d'encre dans un four à minuit. Jamais personne ne l'avait vu à l'église et s'il lui arrivait de rapiécer ses culottes, ce n'était sû-

rement pas sur les genoux car bien loin de faire un bout de prière quand les gars se mettaient à genoux pour leur offrande au Bon Dieu, mon possédé avait sur ses lèvres de papier un rictus de damné. Ha! l'enfant de sa mère, qu'il était donc possédé du démon au point d'en sentir le soufre.

Pour dire qu'il était "malvat" autrement que les autres, il avait sa manière à lui de sacrer. Vous savez peut-être ce que c'est dans les chantiers; les gars pour émoustiller la conversation, l'agrémentent de petits "torrieux" et autres sacres qu'ils pourraient se dispenser de préférer, mais c'est souvent plus par habitude que par méchanceté. Mon Jupiter, lui, avait toute kyrielle de blasphèmes raffinés qu'il disait avoir appris dans des livres, par exemple: -Je veux que le démon me possède de la couenne aux tripes, Belzébuth, mon maître, Que l'enfer me grille les entrailles, etc., etc. Son sacre favori, une espèce de rengaine qui lui revenait sur les lèvres à propos de tout et de rien et que je ne pouvais pas digérer, c'était comme un défi au Bon Dieu et au Ciel. Je le vois encore se lever de son "bed" le matin, jeter un coup d'oeil par la vitre du camp en s'écriant:

—Cadavre de sacristie, qu'il va faire "frette" aujourd'hui cadavre de sacristie par ici, cadavre de sacristie par là, et ça durait jusqu'au coucher.

Où avait-il bien pu apprendre pareil blasphème? Probablement dans le "Petit Albert", un livre que je ne vous conseille pas de laisser dans les mains des enfants, un livre qui pue le renégat rien qu'en l'ouvrant.

Notre païen portait un nom qui n'avait pas été choisi dans le calendrier des saints. Tenez-vous bien; il se faisait appeler "La chienne à Potvin". Comme vous voyez ce n'était pas un nom pour la canonisation. Il y avait des gens qui allaient presque à blâmer le clergé de l'avoir baptisé sous un pareil nom. D'autres prétendaient que c'était ni plus ni moins qu'un nom de chien.

Toujours est-il que pour revenir à sa présence au Royal de la mère Richard, je vous avouerai que c'était loin d'être une surprise qui me faisait jouir d'allégresse. Ah! non! je vous en persuade. Mais que voulez-vous, il était là... fallait bien faire face à la musique, n'est-ce pas?

Alors David, que je me dis, tâche de finasser pour te débarrasser de ce suppôt de satan le plus vite possible. Comme je le regardais, la face toute "égarouillée", lui avec sa grimace de païen, il ajouta:

—Ben oui! c'est bien moi ton vieux "chum" du haut du Saint-Maurice, — La Chienne à Potvin, — dis-moi pas que tu m'as oublié?

Fallait bien répondre n'est-ce pas, alors d'une voix "estropiée" je lui répondis:

—Ben sûr que je te reconnais, même que tu n'as pas changé et pour te prouver que ça me fait plaisir de te revoir, on va mouiller ça.

En-dedans de moi-même, je me disais, peut-être bien qu'en le faisant boire, je pourrai m'en débarrasser plus vite.

J'ouvris une bouteille, je remplis deux grands verres et je lui dis:

—A ta santé Potvin!

En prenant son verre empli à renverser, je lui vis passer une lueur dans les yeux qui m'annonçait pas son départ pour tout de suite.

Après avoir lampé son verre d'un seul coup, il s'essuya la gueule du revers de la main en s'exclamant:

—Cadavre de sacristie que c'est bon ce petit jus-là. Tu me permets d'en prendre un autre, qu'il ajouta avec son sourire de païen.

—Sers-toi, mon vieux, que je lui répondis.

Il remplit à nouveau son verre à renverser, puis clignotant des yeux, il me dit:

—Il faut m'accompagner mon David, il y a si longtemps que nous n'avons pas trinqué ensemble.

—Comme je ne pouvais pas reculer, dans les circonstances, je pris mon verre en disant:

—Buvons.

Après cette lampée, ce fut une autre, puis une autre et encore une autre.

J'avais pensé pouvoir lui tenir tête, mais allez-y voir...à chaque verre que nous prenions, mon ivrogne ne semblait boire que de l'eau, tandis que moi, je me sentais couler à pic.

Je m'étais laissé tomber sur un vieux fauteuil, ne sachant trop comment tout ça finirait, quand soudain Potvin me dit:

—Mon David! je crois que tu as ta charge. Je te quitte mais je reviendrai te voir demain matin et il ajouta: Cadavre de sacristie que t'as l'air empaillé... puis faisant claquer la porte, il disparut.

Soupirant de soulagement, je me levai de mon fauteuil et, à maille à corde, de peine et de misère, je puis me rendre à mon lit sur lequel, en trébuchant, je m'aplatis pour tomber dans les bras de "Murphy", un anglais, qui passait son temps à dormir, d'après ce qu'ils disent dans des gros livres.

Comment ça a duré?

Ce me serait difficile de vous le dire puisque je dormais à poings fermés, mais soudain, je fus tiré de mon sommeil et en m'éveillant je poussai un cri de désespoir en voyant devant moi "La chienne à Potvin" qui en grimaçant, m'enleva de sur mon lit pour me jeter dans le vieux fauteuil en s'écriant:

—David! tu m'as fait boire, je suis damné et tu paieras pour!
—Puis à nouveau, il disparut.

J'ai pas besoin de vous dire que j'étais pas gros..non!..je tremblais comme une feuille d'automne, les dents me claquaient dans la bouche et je me sentais la tête grosse comme une botte de paille et prête à éclater.

Il ne me restait qu'à retourner à mon lit et cette fois, je pus m'y rendre sans trop de misère, pour retrousser les couvertes, m'en couvrir par-dessus la tête, après m'être laissé tomber dans la couchette. Puis je perdis tout à fait conscience.

Je dormis jusqu'au "lever" du soleil et c'est la mère Richard qui m'éveilla en frappant à la porte de ma chambre.

—Mais dormez-vous encore! qu'elle me dit. Vite! vite! levez-vous! Vous savez, le grand escogriffe qui est venu vous voir hier soir? Ben, on vient de le trouver mort gelé raide sur la route.

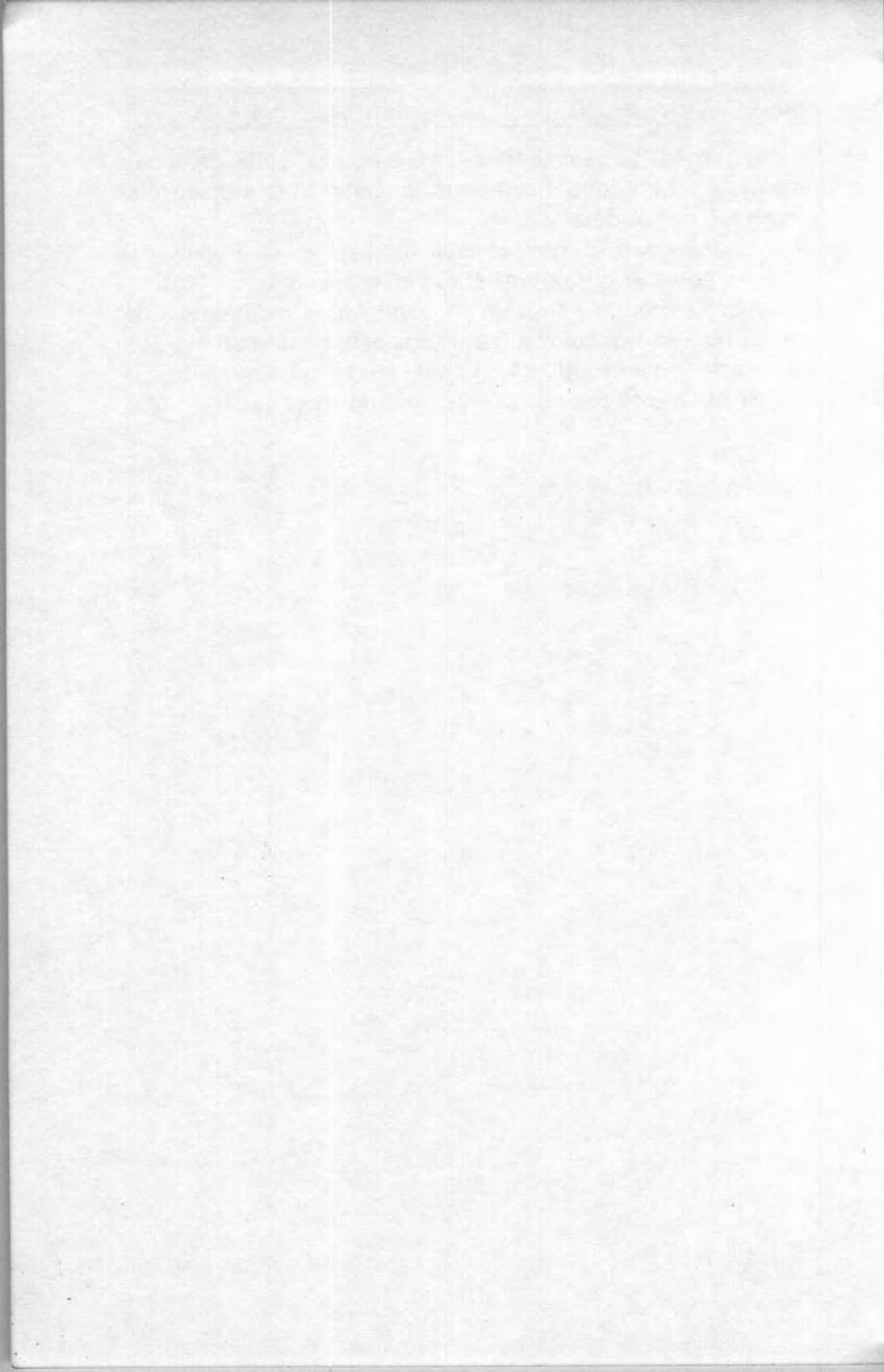
En apprenant la nouvelle, je restais comme figé. Je me frottai les yeux pour constater avec stupéfaction que j'étais, non pas dans mon lit mais bien dans le fauteuil où m'avait laissé "La chienne à Potvin" en partant la veille. Il y a du sorcier là-dedans que je me dis.

Comment ça peut se faire? j'étais pourtant bien dans mon lit où je jetai un coup d'oeil pour constater avec stupeur qu'il n'était même pas défait...

Tout à coup, je me rappelai les paroles de Potvin. "Tu m'as fait boire, je suis damné et tu t'en rappelleras".

Alors je compris tout en pensant: Ah! le malheureux des malheureux et moi qui n'ai même pas pensé à dire un Ave pour le repos de son âme... Pourtant il est bien venu m'avertir?

Si on ne croit pas aux avertissements après ça...!





**Le Noël de
Calumet**

C'était la veille de Noël. Par un froid sibérien et dans une banlieue de la grande ville, errait Calumet. Le pauvre ne payait pas de mine. Non, maigrichon et déguenillé, il avait tout pour inspirer la pitié. Il pouvait avoir une douzaine d'années d'âge mais son aspect miséreux rendait quasi impossible d'établir le nombre d'années qu'il pouvait avoir vécues. Le vent soufflait avec rage, semblait s'être donné pour mission de tout détruire. Calumet, lui, circulait tant bien que mal, se faufilant le long des bâtiments d'une vieille ruelle, en tâchant de se préserver des morsures du froid.

Il s'était attardé au centre de la ville à regarder les grandes vitrines des magasins et à en admirer le contenu. Non pas qu'il eut pu penser pouvoir obtenir, ne fut-il que le plus humble des jouets en montre, car Calumet s'était fait une philosophie que ces objets, enviés par tous les enfants de la terre, n'étaient pas pour lui; car on ne lui en avait jamais offerts, il n'en avait jamais eus et il lui semblait que ces beaux jouets, ces belles choses lui étaient défendus.

D'où venait Calumet? Pourquoi ce nom de Calumet? et quels étaient ses moyens de subsistance?

D'où il venait? Hélas! comme plusieurs autres, il venait de la rue où il y était né et y avait grandi; la rue, oui, c'était sa patrie, c'était son domaine. Calumet avait dû être baptisé et sous un autre nom mais son entourage ne lui connaissait que ce nom de Calumet. Après tout, comme il lui fallait un nom, autant valait celui-là qu'un autre. Ses moyens de subsistance? il chantait. Et lorsque tenaillé par la faim ou mordu par le froid, il ne pouvait plus avancer, il s'arrêtait et de préférence chez les déshérités de la vie; l'expérience lui avait appris que c'était plus chanceux que chez les riches. Alors, il s'offrait à chanter en échange d'un gîte pour la nuit. Les bonnes gens l'écoutaient et volontiers se rendaient à sa demande. Où et comment avait-il appris à chanter? Certains jours voyant la foule de gens se diriger vers l'église, il suivait à la queue et craintivement, il prenait place dans un banc à l'arrière. Là, dans la douce chaleur du temple, quelque fois il s'endormait pour se réveiller aux accents du chant religieux. C'était alors les grands, les bons moments de sa vie. Son être vibrait de contentement et d'allégres-

se. Les notes de la musique religieuse s'incrustaient dans son jeune cerveau et lorsque par un jour ensoleillé et l'estomac rempli d'un morceau de pain bis, il se sentait joyeux ces notes lui revenaient à l'esprit et alors il chantait tant bien que mal, mais il chantait. Et c'est ainsi que Calumet, à sa façon, apprit à chanter.

En cette veille de Noël, Calumet n'avait pas eu de chance. Lui qui pourtant avait apporté un grand soin à la pratique de son cantique préféré: "Les Anges dans nos Campagnes" tout en massacrant l'air et les paroles, il lui semblait que son chant lui ouvrirait bien des portes lui assurant logis et pitance pour la nuit.

S'étant attardé trop longtemps à admirer le contenu des vitrines des grands magasins et surpris par la tempête et l'obscurité il n'arrivait plus à reconnaître son quartier de prédilection. A moitié perdu et transi par le froid, il s'était présenté à la porte d'une maison de grande apparence. Il frappa à la porte plusieurs fois avant qu'un domestique vint enfin ouvrir. A la vue du petit misérable en haillons, le serviteur du logis ne daigna pas lui parler et brusquement lui ferma la porte au nez.

Calumet dut reprendre la rue et poussé par le vent, il continua à avancer sans savoir où il allait. Il rencontra des groupes de jeunes gens qui joyeusement allaient dans la tempête, passant à ses côtés sans même sembler l'apercevoir. Enfin, il rencontra un homme seul qui daigna lui adresser quelques mots: "Mais que fais-tu à cette heure, dans cette tourmente?" demanda l'homme. Calumet allait essayer de répondre quand l'homme, sans lui en laisser le temps ajouta: "tu devrais être chez toi à pareille heure! Allons, Houp, rentre à ton logis petit vagabond! Et l'homme, sans rien ajouter, continua son chemin.

La nuit était maintenant complètement venue et le vent soufflait toujours avec une violence inouïe, brisant les flocons de neige en une poudrière suffocante. Sans se reconnaître, Calumet avait atteint une ruelle de son quartier. Pauvre Calumet! il était complètement perdu et il se sentait mourir... Ses jambes refusaient d'aller plus loin. Enfin, une bourrasque plus violente que les autres le fit choir dans un banc de neige. Il fit de suprême-

mes efforts pour se relever, mais en vain. Anéanti et presque mourant, Calumet avait cependant encore assez de force pour penser. Dans sa pauvre tête, une idée fixe...son cantique: "Les Anges dans nos campagnes", chant auquel il avait apporté tant de soins à pratiquer et par lequel il croyait se faire ouvrir bien des portes et lui assurer un lieu de repos pour la nuit de Noël. Ses membres et tout son être s'engourdisaient sous la neige qui s'amoncélait sur lui et qui, maintenant le couvrait complètement. Cette neige qui petit à petit l'enveloppait, lui faisait l'effet d'une couverture, laquelle semblait lui apporter un bien-être indéfinissable.

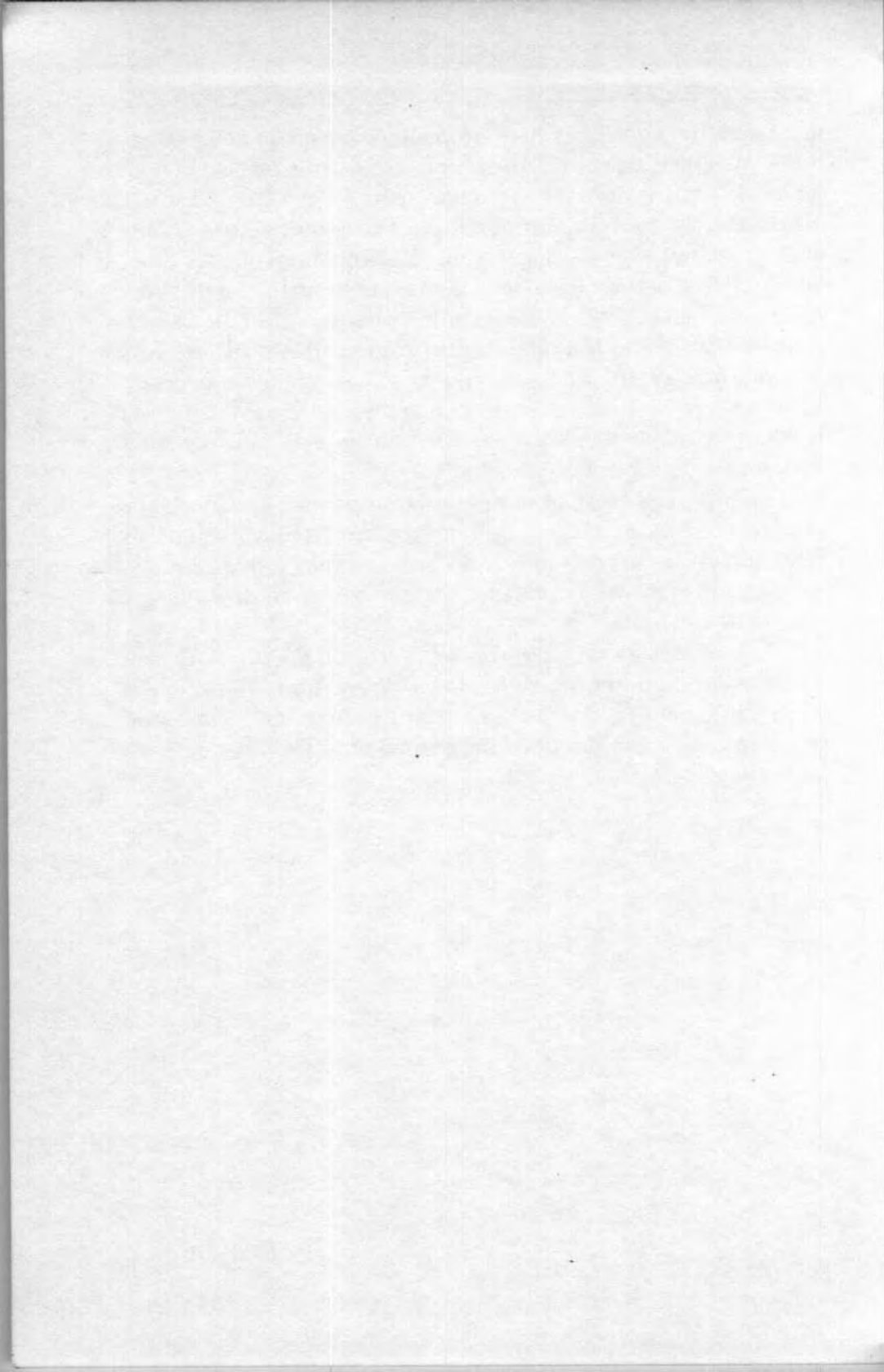
Dans cet état léthargique, il rêva qu'il se relevait et pouvait continuer sa route. Il avançait, maintenant allègrement dans son quartier en chantonnant son cantique. Il lui semblait que la tempête s'était calmée et que le ciel brillait de grandes, très grandes étoiles: comme il n'en avait jamais vues de semblables. Tout joyeux, il s'arrêta à la porte d'une maison qu'il crut reconnaître, comme celle où habituellement il s'arrêtait de préférence. Sans qu'il eut à frapper, la porte s'ouvrit d'elle-même et Calumet faillit tomber à la renverse, tant il fut ébloui. Les yeux agrandis et émerveillés, il vit ce qui lui sembla être des nuages d'une blancheur de neige sillonnés de couleur de pourpre et d'or, il vit une multitude d'êtres vêtus de blanc qui lui souriaient. Une musique, comme jamais il n'en avait entendue, jouait, mais oui, jouait son cantique "Les Anges dans nos Campagnes". Bien que transporté d'allégresse, Calumet ne savait quoi trop penser... Soudain l'un des hommes en blanc s'approcha de lui, lui prenant la main, il le conduisit près d'un nuage plus élevé que les autres et sur lequel il vit un groupe de plusieurs êtres en blanc. Au centre du groupe, il crut reconnaître quatre personnages qui brillaient d'un éclat, d'une splendeur qui éclipsait presque ceux-là qui les entouraient.

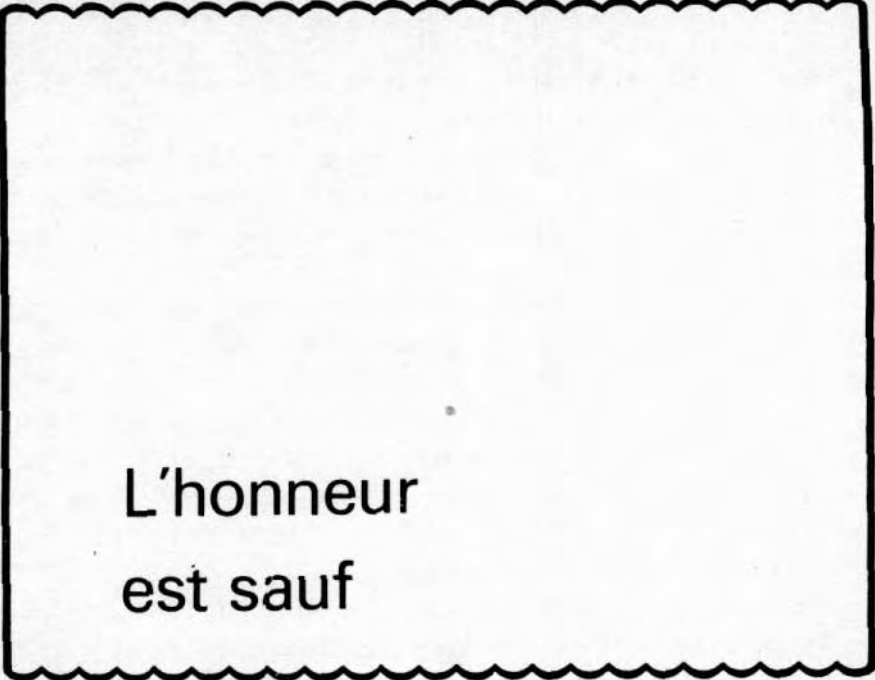
Où avait-il vu ces personnages? mais oui! c'était dans l'église où souvent il y était entré et où il avait appris à chanter. C'était le grand vieillard au regard doux et bienveillant qu'il avait vu dans un grand tableau au-dessus du grand autel, et qui avait à sa gauche cet autre personnage qui portait sur l'épaule une croix d'or sertie de diamants. Entre ces deux Etres,

une colombe d'une blancheur immaculée faisait un lien indissoluble. Aux pieds de cette Trinité, une Dame vêtue de bleu et dont les pieds étaient couverts de roses, tendrement souriait. Calumet s'aperçut tout à coup que lui aussi, il était vêtu de blanc et il se sentait léger, si léger qu'il lui semblait avoir des ailes. Soudain, le grand vieillard leva la main et le silence se fit. Alors il demanda à Calumet de bien vouloir chanter. Enfin, il pouvait chanter son cantique préféré; il fut tout surpris d'entendre sa voix qui prenait les modulations inconnues. Calumet se disait, sûrement, je rêve, mais on le rassura en lui disant: Calumet tu es bien éveillé et c'est éternellement que tu peux chanter "Les Anges dans nos Campagnes."

Le matin de Noël, la tempête s'était calmée et dans la rue préférée de Calumet, où il était tombé, on retrouva son corps gelé. Son visage avait la pâleur de cire. Les yeux grands ouverts semblaient regarder en extase; sur ses lèvres se dessinait un sourire de béatitude.

Les bonnes gens du quartier accoururent et voyant le corps inanimé de Calumet, se signant, lui dirent une prière. En se dispersant, pensifs, ils se disaient entre eux: "Qui sait, peut-être que c'est nous qui devrions demander à Camulet de prier pour nous".





L'honneur
est sauf

"T'entends-tu-vois" jura-t-il, la journée va être chaude et longue, mais ce soir au soleil couché, j'aurai gagné une belle piastre, dit Jean-Pierre Poirot à sa femme.

En cette *mi-juin*, il s'était engagé avec ses boeufs chez Narcisse Lagasse, un colon du septième rang de St-Paul dans les Bois-Francs, pour faire du tassage; mettre en tas le bois coupé et le faire brûler.

Il avait été convenu entre les deux hommes que Jean-Pierre devait commencer sa journée de travail avec le lever du soleil et finir au coucher pour le montant d'une piastre.

Je dois vous dire que la terre de Poirot, nichée au flanc de la montagne était la plus vilaine du rang. Il lui avait fallu trimmer dur et ménager pour élever une famille de treize enfants sur cette terre abrupte et rocailleuse. Aussi Jean-Pierre était-il bon travailleur et d'une avarice sordide.

Je n'en finirais plus de raconter les traits de sa rapacité et sa façon originale de trancher les questions d'honneur et de résoudre tous les problèmes. . . Avec votre permission, sur ce point, je voudrais vous égayer quelque peu:

J'avais alors une dizaine d'années et un jour mon père me chargea d'une commission au village. Comme il lui fallait faire un travail pressant avec notre seul cheval, je dus entreprendre le trajet à pied. J'avais à peine parcouru quelques centaines de verges que je fus rejoint par Jean-Pierre qui se rendait au village en voiture. Passant près de moi, il m'offrit de monter dans sa charrette pour la somme de cinq sous. Je n'avais même pas un centime, et je répondis que je ne pouvais me rendre à sa demande. Alors, d'une voix insinuante, il me dit: "T'entends-tu-vois, mon garçon, donne-moi quatre sous". Et il continua de descendre jusqu'à un centime pour finalement me laisser continuer à pied. Le "séraphin" de nos jours en eût été humilié. . .

Comme je vous l'ai dit, il avait une façon unique de trancher toute question. Un jour, il s'était rendu à un encan et il fit une offre pour l'achat d'un jeune veau, ayant comme enchérisseur un colosse du nom de David Patru. Ce dernier, connaissant l'avarice de Jean-Pierre, n'enchérissait que pour le plaisir de le faire enrager. Patru était un athlète et il eût été

heureux de se mesurer avec lui. Mais s'il avait la réputation d'être le "Bully" des environs, Jean-Pierre lui aussi était d'une force terrible. L'encanteur, un bossu du nom de Perras, avait de l'esprit à revendre et il s'ingéniait à encourager les enchérisseurs: "Voyons, disait-il, c'est péché! rien que soixante-quinze sous pour un pareil veau! Un veau qui est une génisse par-dessus le marché et qui vient de la meilleure vache du rang. . . Pensez-y mes amis! Je serais en conscience de l'adjuger à ce prix. . . Une fois! deux fois! dites-vous plus? Le veau s'en va?" Le bossu faisait une pose avant de prononcer l'adjudication jusqu'à ce que l'un ou l'autre des enchérisseurs ajouta quelques centimes.

Jean-Pierre tenait au veau et dès que l'encanteur ouvrait la bouche pour prononcer le mot fatidique, il y allait d'un autre centime avec un "han" significatif. Aussitôt, son antagoniste, d'une voix claironnante, criait deux sous de plus. Jean-Pierre blémissait et de grosses gouttes de sueur sillonnaient son visage. L'assistance jubilait et l'adjudication retardait.

Il arriva ce qui devait arriver: Jean-Pierre ne pouvant plus se contenir, cria à Patru qu'il n'enchérisait que pour le faire payer plus cher, qu'il était malhonnête et dans sa colère, il le traita de sale voyou! C'est ce qu'attendait notre "Bully"; il s'élança sur Jean-Pierre et allait le frapper de ses poings quand ce dernier l'arrêta d'un geste imposant. . . "T'entends-tu-vois, David, ne vas pas croire que j'ai peur! Je sais que tu es un bon homme. . . mais tu n'es pas de taille à te mesurer avec moi! En nous battant à coups de poings, nous pouvons nous faire bien mal; T'entends-tu-vois, il y a un moyen bien plus simple de prouver que je suis le meilleur des deux. Tu vois, il y a ici une roue en fer qui pèse au moins trois cents livres. Celui de nous deux qui la lèvera le plus haut, T'entends-tu-vois, sera certainement le meilleur et comme ça, nous nous ferons aucun mal?"

Inutile de dire que la proposition désarma Patru et que l'assistance s'en amusa fort.

Quelque chose d'analogue devait se passer au soin de la journée de tassage chez Narcisse Lagasse, mentionné au début

de cette histoire.

Ce matin-là, Jean-Pierre "enjougla" ses boeufs. Cadé et Buch, et hop! vers le sept, car il fallait arriver avant le soleil. Bien qu'il y eut une distance d'un mille et demi, Jean-Pierre et ses boeufs arrivèrent en temps pour le travail tel que convenu.

Lagasse était déjà rendu sur le terrain de l'abattis depuis plus d'une heure. Torse nu, il faisait aller sa hache avec l'habileté du colon déboiseur et chaque fois que le taillant frappait le bois, les copeaux partaient en sifflant comme des balles.

"Bien le bonjour, père Jean! Vous êtes à l'heure! Au moins quinze minutes avant le soleil! — "T'entends-tu-vois! c'était promis, me voilà! Et tu vas savoir ce que Jean-Pierre Poirot et ses boeufs peuvent donner de travail dans une journée!"

Nos hommes s'attelèrent donc à la tâche avec cette ardeur qui caractérise les colons des Bois-Francs. Lagasse choisissait l'endroit propice à l'empilement du bois; il roulait les bûches les unes sur les autres et quand il y en avait un tas, il y mettait le feu. Son travail devenait de plus en plus difficile; la fumée et les flammes lui léchaient le visage et après beaucoup d'effort, il allait rouler une nouvelle bûche sur le tas de bois en feu, il lui fallait lâcher prise et sauter en arrière pour ne pas être écrasé sous le morceau. Et tout était à recommencer. . . Jean-Pierre, lui, chaînait les bûches et les faisait traîner par ses boeufs. Souvent, elles étaient énormes. . . alors, il fallait le voir aiguillonner et l'entendre crier d'une voix terrible: "Cadé! Buch!" Les boeufs donnaient dans le joug et sous l'effort, la bûche était traînée vers le brasier. Aussitôt, Jean-Pierre faisait tourner ses boeufs et allait chercher un autre tronc d'arbre. . .

L'on travailla ferme jusqu'à l'heure du dîner. Après avoir mangé à la hâte, le trio retourna à l'abattis pour continuer le dur labeur: "Cadé! Buch!" commandait Jean-Pierre et les bûches étaient traînées pour rouler en tas.

Le soleil baissait à l'horizon, le terrain se nettoyait, mais il restait beaucoup à faire pour tasser le tout avant la fin du jour. Comme Lagasse était anxieux d'en finir, il ne disait mot et redoublait d'ardeur au travail.

Enfin, il ne restait qu'une seule bûche à traîner; elle était énorme et se trouvait en plein milieu de l'abattis, mais le soleil

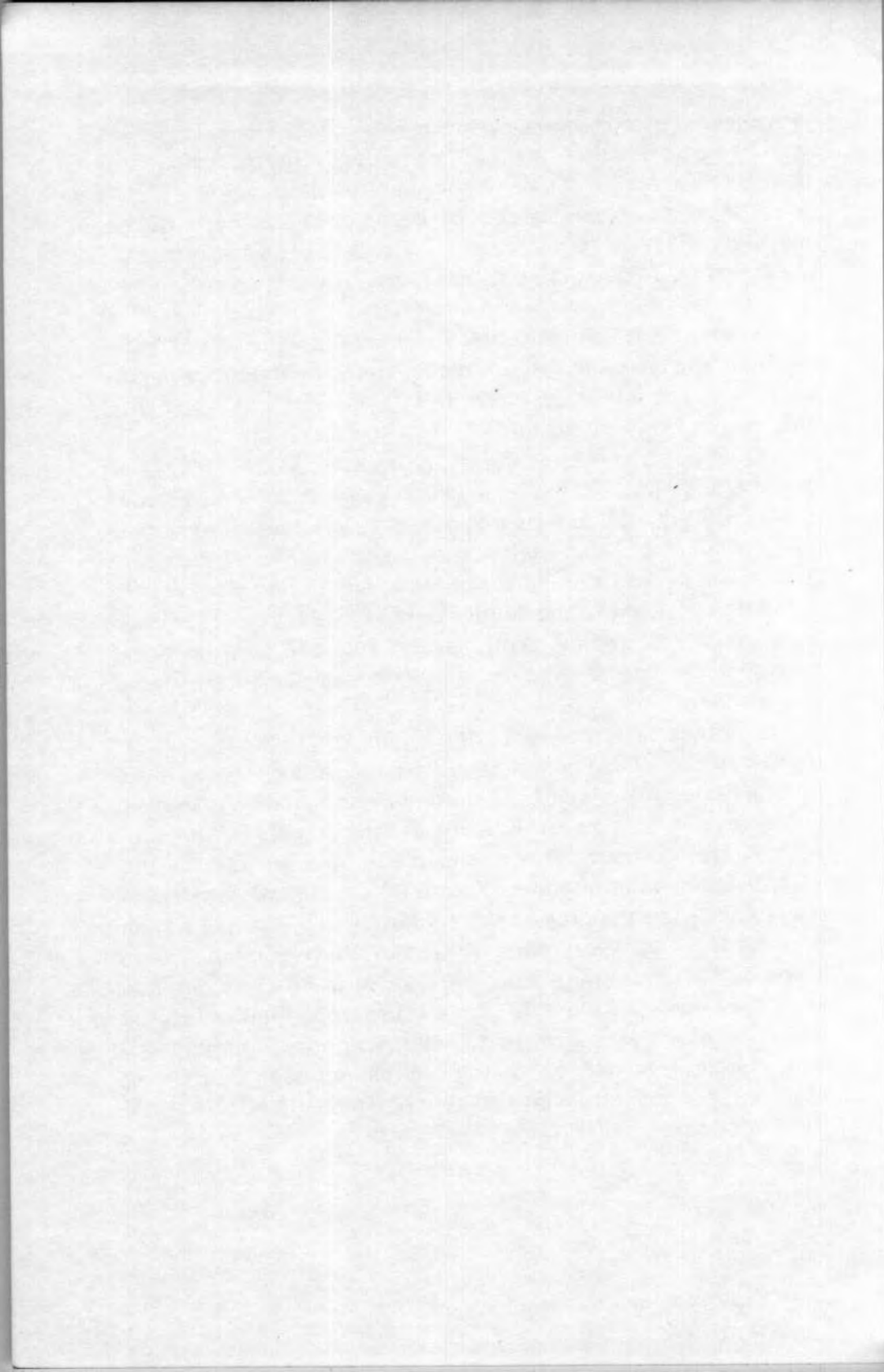
venait de disparaître au couchant. Jean-Pierre arrêta ses boeufs et il ramassa la chaîne pour l'enrouler au joug.

"Mais père Jean! allez-vous partir et laisser cette bûche où elle est?" lui cria Lagasse. — "T'entends-tu-vois, Narcisse, il a été convenu que je finirais ma journée avec le soleil couché; n'est-ce pas? Alors, donne-moi ma piastre et bonsoir . . .

Lagasse eut beau le supplier, rien n'y fit. Finalement, hors de lui, il le paya en le traitant d'avaricieux, de malpropre et de vaurien. Silencieux, Jean-Pierre fit faire demi-tour à ses boeufs et lentement revint chez-lui.

Il déjoula "Cadé et Buch", entra dans sa chaumière et, débotté, il se mit à table pour dévorer une fricassée bien méritée. Enfin, repu, il alluma une pipée d'un mauvais tabac qu'il savoura en lançant au plafond des jets de fumée majestueux. Soudain, il déposa sa pipe sur la table, blêmit de colère et cria à sa femme: "Julie! apporte mes bottes! je dois retourner chez Narcisse. . ." Sa moitié s'empessa de lui obéir sans poser de question, car elle savait que Jean-Pierre ne lui aurait même pas répondu.

A grandes enjambées, il prit le chemin du sept pour arriver tout essoufflé, chez Lagasse. Il dut frapper à la porte plusieurs fois car, exténué de fatigue, ce dernier dormait à poings fermés. Enfin, réveillé en sursaut, il ouvrit et tout stupéfait, il aperçut Jean-Pierre, qui sans préambule, d'une voix terrible, lui dit: "T'entends-tu-vois! quand je t'ai quitté ce soir, tu m'as traité d'avaricieux, de malpropre et de vaurien, crois-tu que j'ai eu peur de toi?" Lagasse, mal éveillé, tout ahuri et inquiet de la situation, bégaya: "Mais non, père Jean, je ne crois pas que vous ayez eu peur! Alors, un large sourire épanouit la face de Jean-Pierre; il s'excusa et partit, marmonnant: "T'entends-tu-vois! Narcisse! Si tu crois que je n'ai pas eu peur. . . tout est réglé. Va te reposer mon garçon et bonne nuit!" Puis, tout léger, il revint chez lui. L'HONNEUR ÉTAIT SAUF.



***Le pardon
devant la crèche***

C'était la veille de Noël... Assis devant le poêle, dans lequel se consumait une bûche d'érable, Anthime Picard semblait perdu. Les coudes sur les genoux, tenant dans une main sa pipe éteinte, le regard terne, ses yeux semblaient ne rien voir. Sa femme, tout en vaquant aux soins du ménage, du coin de l'oeil, tristement l'observait.

Pour la première fois depuis toujours, on avait oublié de faire la crèche. Il fallait sûrement une grave raison à cet oubli. Hélas! il y en avait plus d'une.

Ayant mis la dernière main à l'ouvrage de la cuisine, la femme de Picard vint s'asseoir près du poêle et ne pouvant plus y tenir, murmura à son époux:

—Anthime, il faut se faire une raison, cher homme, ça ne sert à rien de te laisser aller au découragement. Après tout, nous n'avons pas fait tant de mal et Dieu, si on le lui demande bien, finira par avoir pitié de nous. Nous avons vécu de beaux jours, nous avons passé d'heureux Noël's déjà et peut-être nous sera-t-il donné d'en vivre encore d'autres. Puis, hésitante, elle ajouta: Ha! si seulement tu avais voulu pardonner...

Aux derniers mots de sa femme, Picard tressaillit. Il releva la tête, dans ses yeux brilla une flamme terrible et d'une voix éclatante il répondit:

—Pardonner! Pardonner! Est-ce que ça se pardonne une telle faute? Est-ce que ton père t'aurait pardonné pareille action? Ne t'es-tu pas laissée aller à l'indignation en apprenant cette humiliante, cette action maudite?...

Pardonner? Ha! mais non, non jamais. Puis se plongeant la tête entre les mains, il murmura en sanglotant... Mon Dieu! Mon Dieu! qu'ai-je donc fait, pourquoi tant d'épreuves à la fois? Et la terre qui va être vendue...

Que s'était-il donc passé? Quelle faute avait donc été commise? et pourquoi la terre serait-elle vendue?

Les deux époux s'étaient tus, mais en communion de pensée, ils revivaient le passé...

Quelque vingt années s'étaient écoulées depuis le jour où devant l'autel, ils s'étaient jurés un éternel amour, par une radieuse journée de juin qui se prêtait royalement à la fête.

La noce finie, ce fut plusieurs années sans histoire, années

calmes et heureuses.

Anthime Picard et son épouse issus de famille de cultivateurs depuis des générations, ne connaissant que la vie à la campagne, ne pouvaient concevoir cette vie qu'au sein de la grande nature et en cultivant la terre. Anthime qui avait hérité du bien paternel, aimait cette bonne terre ou plutôt, il l'idolâtrait. Deux grandes passions partageaient sa vie: sa femme et son domaine. Une troisième allait naître...

Il y avait une année, jour pour jour, qu'Anthime avait uni sa destinée à celle de son épouse, que celle-ci donna naissance à une fille toute mignonne, au visage rose, éclairé par de beaux yeux qui ressemblaient à ceux de sa mère. Picard avait attendu ce moment avec une impatience facile à comprendre et en prenant dans ses bras cette fragile créature, il éprouva une joie qui lui chatouilla délicieusement le coeur. Inutile de dire que les sentiments de la mère à l'égard de l'enfant ne furent pas moindres et que le nouveau-né allait devenir un sujet d'adoration pour les époux.

Dès le lendemain de sa naissance, l'enfant fut portée sur les fonds baptismaux. Comme on était au temps des lilas, Picard décida que sa fille porterait le nom de cette fleur, au grand scandale des voisins, qui ne purent s'expliquer que les Picard, de bons chrétiens, au lieu de donner à l'enfant un nom de sainte lui donnaient le nom d'une fleur.

Avec les années l'enfant grandit et ayant atteint l'âge de dix-huit ans, elle devint une merveilleuse jeune fille que le père et la mère, dans leur grand amour et leur orgueil, gâtèrent à qui mieux, mieux. Comme la Providence ne voulut pas qu'ils eurent d'autres enfants, toute leur affection se reporta aveuglément sur la jeune Lilas qui heureusement demeura simple et naturelle, ajoutant ainsi beaucoup de charme à sa personne.

Les jeunes gars du pays n'avaient déjà les yeux que pour la ravissante Lilas. Mais le père et la mère rêvaient de faire de leur fille une grande demoiselle et déjà, ils la voyaient mariée, sinon à un beau prince du moins à quelqu'un de supérieur à leur entourage.

On était à la fin de juin. Le printemps avait semé à profusion ses fleurs, sa verdure, ses oiseaux et leur chant. De la terre montait de chaudes et parfumées émanations. Éclairée par un soleil radieux, la matinée était splendide et Lilas Picard, vêtue d'une légère robe de lin et coiffée d'un grand chapeau de paille, un panier au bras et une canne à pêche à la main, trottaient légèrement sur le chemin.

La jeune fille était délicieuse à voir: Plutôt grande que petite, elle était bien proportionnée. La tête, une merveille, était ornée de longs cheveux d'un blond doré, des mèches folles s'échappaient du chapeau et encadrait le visage d'un oval parfait; sous de longs sourcils, de grands yeux bleus expressifs et d'une douceur infinie, devenaient une caresse lorsqu'ils vous regardaient, le nez aux narines frémissantes surmontait la bouche dont les lèvres, un peu sensuelles, s'ouvraient sur des dents blanches et bien rangées; ajoutez un teint d'une fraîcheur de printemps et vous aurez le portrait de la belle Lilas qui était la dernière à voir ses appâts.

D'un pas léger, continuant sa route, Lilas arriva près de la rivière qui traversait le domaine familial. Elle eut tôt fait de jeter sa ligne à l'eau pour en tirer de belles truites frétilantes, qui sous les rayons du soleil, étaient autant d'arc-en-ciel en miniature. La pêche était abondante et la jeune fille s'en donnait à coeur joie. Son enthousiasme l'emporta à s'approcher d'un remous à eau profonde et l'élan qu'elle prit pour lancer sa ligne, la fit glisser et tomber dans la rivière. Un cri strident s'échappa de ses lèvres et elle disparut dans le remous. Son appel avait été entendu et au moment même où elle allait disparaître sous l'eau, de l'autre rive apparut un jeune homme qui sans hésiter, se jeta à son secours; plongeant dans l'eau tourbillonnante, il saisit celle qui allait se noyer et reparut à la surface pour atteindre le rivage et la déposer sur l'herbe.

Tout s'était passé si rapidement que la jeune Lilas n'avait couru aucun risque d'être asphyxiée mais la surprise et la peur l'avaient fait s'évanouir. Son sauveur se demandait ce qu'il devait faire quand soudain, Lilas revint à elle et ouvrit les yeux. L'homme eut comme un éblouissement! qu'elle lui parut belle celle qu'il venait de sauver... et comme il la dévora du regard.

Lilas, se rendant compte de ce qui venait de se passer, ramena instinctivement sur sa gorge, le corsage de sa robe qui s'était ouvert dans sa chute et elle enveloppa son sauveur d'un regard éloquent et lui demanda :

—C'est vous, monsieur, qui venez de me sauver de la mort? Oh! combien je vous remercie!... Le regard de la jeune fille ne pouvait se détacher de ce grand jeune homme, bien fait de sa personne et que les circonstances rendaient encore plus sympathique. L'aidant à se relever, son sauveur lui répondit :

—Mademoiselle, je n'ai fait que ce que tout autre aurait fait à ma place; je n'ai fait que mon devoir. Puis il ajouta mon nom est Louis Cloutier et vous, Mademoiselle, pourriez-vous me dire qui vous êtes?

—Je me nomme Lilas Picard et soyez assuré que pour toujours, je vous serai infiniment reconnaissante de m'avoir sauvé la vie. Je demeure tout près d'ici et mes parents seront très heureux de vous rencontrer et vous témoigner toute leur joie et leur admiration.

En entendant prononcer le nom de Picard, Louis Cloutier avait pâli et il demanda :

—Est-ce que vous seriez la fille d'Anthime Picard?

—Oui, c'est bien le nom de mon père. Est-ce que vous le connaissez?

Cloutier ne répondit pas tout de suite mais hésitant, il dit :

—Vous êtes heureuse Mademoiselle d'avoir vos parents, les miens sont morts depuis longtemps et il ajouta...je connais votre père de réputation. Je serais heureux de faire sa connaissance mais aujourd'hui, si vous vous sentez assez remise pour rentrer chez vous, je vous reconduirai au bord de la route, près de votre demeure et continuerai mon chemin car j'ai un rendez-vous lequel ne peut être retardé.

Lilas se laissa accompagner près de chez elle et ils se quittèrent à regret, elle, l'invitant à venir chez ses parents, lui, promettant de la revoir.

Lorsqu'elle entra à sa demeure, sa mère fut toute bouleversée de la voir la coiffure défaits et les vêtements tout trempés. Elle comprit ce qui venait de se produire et avant que sa fille eut le temps de lui donner des détails, elle lui dit :

—Je vois que tu es tombée dans la rivière, tu aurais pu te noyer! Vite passe à ta chambre, change tes vêtements et raconte-moi comment c'est arrivé... En un rien de temps, Lilas revint à la cuisine et, joyeusement raconta, par le menu détail, son aventure.

—Mais, chère petite, tu racontes ce qui aurait pu t'être fatal comme si tu étais heureuse... et ce jeune homme, est-ce que tu le connais?

—Il se nomme Louis Cloutier et si tu savais, Oh! Maman, comme il est brave et gentil!

Au moment où Lilas prononçait le nom de Louis Cloutier, son père entra et ayant entendu, le regard dur, il demanda:

—Que vient faire le nom de Louis Cloutier chez moi?

Sa femme, au lieu de répondre, pâlit et baissa les yeux comme si elle eut commis une faute.

Alors Lilas raconta les péripéties de son aventure. Picard écouta sa fille sans l'interrompre mais dès qu'elle eut fini son récit, il la regarda longuement et finalement lui dit:

—Ma fille, je te défends de revoir cet homme, cette famille est indigne de nous, tu entends bien? Ne le revois jamais! Lilas tremblante ne put rien répondre, tant la voix et l'attitude de son père l'impressionnèrent; elle resta muette et disparut dans sa chambre.

* * * * *

Depuis des générations, les Picard et les Cloutier s'étaient jurés une haine mortelle. Quelle en était la cause?...

L'on racontait qu'un jour, un Cloutier aurait provoqué un Picard et qu'à la suite de cette querelle, ce dernier aurait été battu à mort. A la suite, un Picard aurait usé de représailles et incendié les bâtiments d'un Cloutier et que bien d'autres actes de vengeance auraient suivi, entretenant une haine toujours plus vivante. La vérité, jamais personne ne la connut au juste, sinon que les Cloutier et les Picard continuèrent d'être des ennemis irréconciliables.

Les jours passèrent et la fille de Picard, entre le désir de revoir son sauveur et la crainte de désobéir à son père, se confinait volontairement à la maison. Cette claustration eut pour effet d'aviver les sentiments qu'éprouvait Lilas pour son beau

jeune homme et finalement, il arriva ce qui fatalement devait arriver, les jeunes gens se revirent et continuèrent de se revoir à l'insu des parents de la jeune fille.

Leur amour grandit et devint impérieux au point qu'un jour, Lilas toute éplorée apprit à son amoureux, qu'elle allait être mère... Consterné mais résolu, le jeune homme la consola, l'assurant de son amour:

—Chérie, il ne nous reste qu'une chose à faire: nous devons mettre ton père et ta mère au courant de la situation; ils comprendront et sois assurée qu'ils accepteront notre mariage.

Malheureusement, en apprenant que sa fille avait été séduite et que bientôt elle serait mère, Anthime Picard n'écoulant que sa haine et atteint dans son orgueil, il éclata dans une colère terrible, ne voulut rien entendre et devant sa femme, que la douleur rendait muette, il chassa de son foyer celle qui la veille encore, il adorait... sa chère Lilas.

Ce fut avec joie que Louis Cloutier tint parole et donna son nom à celle que son coeur avait choisie dès leur première rencontre.

* * * * *

Il y avait plus d'une année que Louis Cloutier et Lilas Picard avaient uni leur destinée... Ils leur semblaient que c'était hier. Un gros et joli poupon leur était né, apportant aux époux le complément du bonheur. Jamais les jeunes époux n'avaient été aussi heureux. Pourtant, il y avait des jours où la jeune femme se sentait triste et prise de remords à l'égard de ses parents qu'elle n'avait pas revus depuis que son père l'avait chassée de son foyer. Alors, elle prenait son enfant dans ses bras et lui murmurait:

Cher petit! toi qui es innocent de tout, peut-être qu'un jour tu seras le lien qui nous apportera le pardon. Oh! si mon père te voyait, comment pourrait-il ne pas pardonner...

* * * * *

C'était donc la veille de Noël chez Anthime Picard et les époux continuaient de s'observer en silence... Ils savaient que leur fille était devenue mère et la femme de Picard qui brûlait de désir de voir cet enfant, n'avait cependant rien ajouté aux

paroles violentes de son mari dans la crainte d'aviver sa colère. Picard aussi pensait à ce petit fils. Oh! s'il avait pu le voir sans être vu... mais son orgueil et sa haine étaient les plus forts et terrassaient ses sentiments qu'il chassait comme une pensée criminelle. Soudain, il se leva et d'une voix brisée, il dit à sa femme:

—Je dois me rendre chez le notaire, peut-être a-t-il trouvé un acheteur pour la terre... je ne serai de retour que tard dans la soirée. Ce domaine, c'était un peu de lui-même qu'il était forcé d'abandonner. Oui, depuis les dernières années, cette bonne terre, il l'avait négligée, de malheureuses affaires l'avaient forcé à hypothéquer la ferme, d'autres épreuves avaient suivi, empirant la situation, mais ce fut surtout après avoir chassé sa fille que les conditions financières de Picard devinrent désespérées. Frappé dans sa plus chère affection, le malheureux en resta désemparé. Vieilli et découragé, il abandonna la terre presque à elle-même et les créanciers exigeant le paiement de leurs dettes, il dut se résigner à vendre ce domaine que lui avait légué son père. Ce domaine qu'il aimait tant!

Dès que Picard eut quitté son logis, sa femme qui se contenait depuis trop longtemps, éclata en sanglots: longuement elle pleura... puis s'agenouillant, elle adressa au Ciel une fervente prière: "Mon Dieu!, faites que mon époux pardonne! Que votre volonté soit faite, O mon Dieu! mais je vous prie d'avoir pitié de nous".

Réconfortée, elle se releva. Une inspiration lui était venue et sans plus tarder, elle décida de faire la crèche de Noël. Elle eut tôt fait de sortir de leurs boîtes les statuettes et peu après, le jeu des chandelles éclairait l'Enfant-Jésus, sa mère, Saint Joseph et les autres personnages de l'humble crèche.

A peine venait-elle de finir ce travail qu'elle entendit du bruit venant de l'extérieur. Croyant le retour de son mari, toute heureuse de la surprise qu'elle allait lui faire, elle courut ouvrir la porte. Au lieu de celui qu'elle attendait, sous la pâle clarté de la lune, deux êtres qu'elle ne reconnut pas lui apparurent.

—Entrez leur dit-elle et soyez les bienvenus en cette veille de Noël, puis refermant la porte son regard se reporta sur ces

étrangers. violemment elle tressaillit; elle venait de reconnaître sa fille qui tenait son enfant dans ses bras et ce compagnon à ses côtés son mari sans doute?...

—Oh! grand Dieu! quel bonheur! Quelle joie! s'exclama-t-elle... Puis brusquement elle enleva l'enfant des bras de sa mère et écartant le châle de son visage, elle le couvrit de baisers. Finalement, elle se jeta dans les bras de sa fille. D'un oeil attendri, Louis Cloutier contemplait cette scène si touchante de la rencontre de la mère et la fille et combien il en était heureux.

Cette effusion aurait duré encore longtemps si Lilas, dont une question brûlait les lèvres, n'eut interrogé sa mère en lui demandant:

—Et papa... où est-il? que va-t-il dire? Crois-tu qu'il veuille nous recevoir?

—Ton père... Ah! oui c'est vrai, j'oubliais, il est sorti, mais il doit rentrer bientôt... Mon Dieu, qu'allons-nous faire? Mon Dieu inspirez-moi! Puis soudain elle commanda:

—A genoux mes enfants et invoquons le Dieu de la Crèche qu'il nous apporte le pardon et la paix.

Pieusement ils implorèrent... et lorsqu'ils eurent fini cette fervente prière, la femme de Picard comme transfigurée, dit à sa fille:

—Déposons l'enfant devant la crèche et attendons le retour de ton père, cette fois je sens que Dieu voudra bien avoir pitié de nous. Les yeux grands ouverts, souriant et sans le moindre mouvement, le poupon semblait se faire le complice de la grand'mère qui, bien doucement, le déposa devant la crèche. Puis avec sa fille et son mari, ils glissèrent dans l'ombre et attendirent.

Cette attente fut de courte durée. Des pas lourds sur le peron se firent entendre, la porte s'ouvrit et Anthime Picard apparut. Surpris par la lumière de la crèche, il hésita un moment puis il tomba à genoux et ses yeux se fixèrent sur l'Enfant-Jésus... De grosses larmes qu'il n'essayait même pas de retenir, glissaient sur ses joues ridées. Enfin, il se leva et s'avançant, il resta stupéfié en voyant le fils de Lilas qui lui souriait et semblait l'inviter à s'approcher davantage. Fasciné par le regard

de l'enfant, Picard se sentait remué au plus profond de son être. Il se baissa et prit le poupon dans ses bras et de ses lèvres gercées par le froid, il effleura les joues roses et satinées de l'enfant.

A ce moment, un léger bruit le tira de son extase, sa fille et son époux tombèrent à ses genoux et Lilas implora :

—Père! nous sommes venus en cette veille de la naissance de l'Enfant-Jésus, mon époux, ce cher petit que tu tiens sur ta poitrine et moi, nous sommes venus t'implorer de nous recevoir, père! nous ne pouvons rester plus longtemps éloignés de toi et de maman, père, pardonne et reçois-nous!

Le regard de Picard se porta sur sa fille pour s'arrêter sur Louis Cloutier. Ses yeux se durcirent, un violent combat se livrait en lui. Enfin, il reporta son regard sur le visage de l'enfant qui de nouveau lui souriait. Alors, relevant la tête, d'une voix brisée, il dit :

—Devant la crèche, je dois pardonner et je pardonne mais vous recevoir chez moi est impossible, la terre bientôt ne sera plus à moi et nous serons obligés de quitter cette maison.

Lilas et son mari s'étaient relevés. Alors, Cloutier d'une voix ferme déclara :

—Monsieur Picard ce domaine est toujours le vôtre car si vous le permettez, le nouveau créancier ce sera moi... ou plutôt, si vous le vouliez, nous pourrions être des associés? Vous, le jeune Anthime que vous tenez dans vos bras et moi, son père.

Le père Picard regardait la crèche et son petit-fils mais il hésitait à répondre. Il souffrait dans son orgueil d'avoir à partager ce patrimoine avec l'ennemi de toujours —un Cloutier. Il regarda de nouveau l'enfant de sa fille, qui lui souriait plus que jamais, alors, d'une voix tremblante, il commanda :

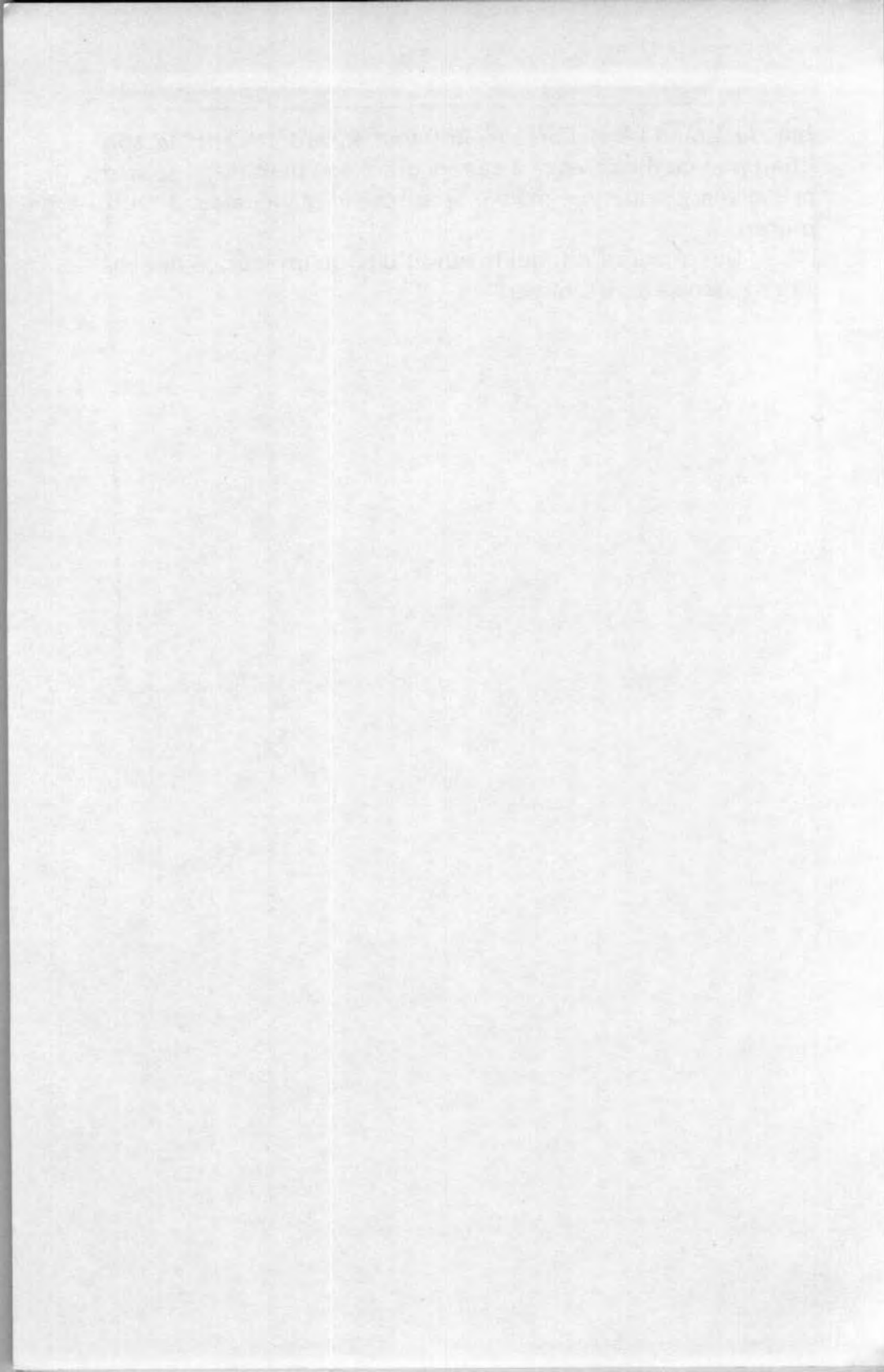
— A genoux, mes enfants, et remercions l'Enfant de la Crèche de nous apporter, en cette nuit de Noël de la famille Picard, ce Noël du Pardon.

* * * * *

Déjà quelques années ont passé depuis cette nuit de Noël. Les Picard ont vieilli mais ils sont encore verts pour leur âge. Le fils de Lilas a grandi et il est devenu le compagnon insépara-

ble du grand-père. Lorsque Anthime Picard revient de son champ et qu'il voit venir à sa rencontre son petit-fils, il se sent pris d'une grande joie mais il se surprend quelquefois à murmurer:

"Qui m'aurait dit, qui m'aurait dit.. qu'un jour, je deviendrais l'associé d'un Cloutier!"



Un péché mortel

La tempête faisait rage... Depuis la veille, la neige tombait à flocons serrés et poussée par le vent du nord, elle s'amoncelait dans les courbes et le long des clôtures en bancs durs et cristallisés pour rendre les chemins quasi impassables. Sous l'action du froid et de l'air en furie, les arbres gelés résistaient en craquant de façon sinistre... Les branches tordues par le vent rendaient un bruit lamentable qui semblait une plainte de souffrance. Bien qu'en plein midi, par cette mi-janvier, le ciel était obscurci par la neige qui tourbillonnait en rafale au point qu'il faisait presque noir.

Il semblait bien impossible, à qui que ce fut, de s'aventurer dans une telle tourmente... Les habitants du V11 rang de Saint-Paul de Chester n'auraient osé, moins que tout autre, sortir par un temps pareil. Si haut perchés, ils sont assaillis par le vent d'hiver qui souffle avec une violence inouïe, surtout quand il vient du Nord-Est. Ce jour-là, les gens se tenaient au coin du feu... Les hommes ne sortaient que pour le strict nécessaire: faire le train de l'étable, entrer le bois et autres petits travaux indispensables autour des bâtiments.

Pourtant, il y avait un voyageur sur la route; le père Dieudonné Cantin qui demeurait à l'extrémité du rang, après bien des hésitations, s'était décidé à s'embarquer sur son berlot tiré par sa bonne jument "la grise" pour se rendre au presbytère à quelque sept milles.

Il fallait évidemment une raison majeure pour entreprendre pareil trajet dans cette tempête! Aussi la situation était-elle extrêmement grave chez Dieudonné Cantin. Malade depuis près d'une année, son épouse s'était crue presque guérie à l'approche des fêtes de Noël et du Jour de l'An. Les enfants mariés étaient venus rendre visite aux vieux et la famille au complet s'était réjouie de voir la mère revenir à la santé. Voici que la vieille, ayant présumé de ses forces durant ces jours de joie et de fatigue, elle avait fait une rechute et s'était vue obligée de s'aliter. Maintenant, elle allait très mal et croyait sa dernière heure arrivée. Elle pleurait de ne pouvoir avoir le prêtre pour l'assister dans ses derniers moments. Le père Dieudonné et la dernière de ses filles qui restait avec les vieux, étaient tous navrés.. Le vieux allait d'une fenêtre à l'autre; il sortait voir s'il

se produisait une accalmie et découragé, il disait à sa vieille: "C'est impossible! la tempête fait toujours rage..." Que faire, mon Dieu? que faire? Et la vieille qui ne cessait de se lamenter...

Prenant tout-à-coup une résolution, le père dit à sa fille: Prépare les "couvertes" du berlot et à la grâce de Dieu... Je vais quérir Monsieur le Curé. Après un dernier encouragement à sa femme, il attela la grise au berlot et s'embarqua dans la tempête en demandant au ciel de lui venir en aide.

Sa prière fut exaucée. Après beaucoup de peine et de misère, il arriva au presbytère. Le bon et dévoué Monsieur le Curé, tout surpris de le voir arriver, couvert de neige et la barbe dentelée de glaçons s'exclama: "Mais, mon pauvre Dieudonné! qu'est-ce qui t'amène par ce temps terrible?" —"Je viens vous chercher, Monsieur le curé, ma vieille veut vous voir; elle dit qu'elle ne passera pas la nuit et elle ne veut pas partir sans recevoir le bon Dieu". —"Bien! bien! j'y vais.. Il fait un sale temps; mais si tu as pu te rendre ici seul, je ne vois pas pourquoi, accompagné du bon Dieu, nous ne pourrions retourner chez-toi!.. Ca ne sera pas long. Je me prépare et j'embarque". En un rien de temps, tout fut prêt pour le retour. Et hop! la grise... La bonne bête ne se fit pas prier. Crinière au vent, elle s'élança dans la tourmente.

Si l'aller avait été terrible, le retour n'allait pas être plus facile. La neige continuait de tomber et montait les bancs de sorte qu'il fallut, à plusieurs reprises, lâcher la route et continuer par les champs. Le vent était glacial et le courageux prêtre qui se sentait frémir, se demandait s'il aurait la force de se rendre jusqu'au bout du voyage? Il invoquait le Tout-Puissant qu'il portait sur sa poitrine et lentement le trajet avançait.

Il ne restait plus que la route du rang VII à monter et le voyage serait presque fini, puisque le père Dieudonné demeurerait à quelques arpents du coin de la route.

Cette aventure plutôt dramatique allait prendre une tournure drôle pour ne pas dire cocasse. A l'extrémité de la route, demeurait un des premiers colons du rang, nommé Luc Peltier. Ce dernier avait commencé à faire de l'abattis deux ou trois ans avant l'arrivée du père Cantin. Les deux colons s'étaient

connus dans les difficultés du déboisement. Ils avaient appris à s'estimer et à s'aimer comme deux frères. Entre eux, c'était l'intimité complète. Il n'aurait pas fait bon de dire du mal de l'un des deux à l'un ou à l'autre.

Lorsque, vers les cinq heures du soir, les voyageurs apparurent au coin de la route, le père Luc Pelletier sortait de sa maison pour le train de l'étable. Les "couvertes" avaient été jetées sur le curé, lui couvrant la tête et dans la demi-obscureté, l'on croyait voir une boîte pouvant servir au transport d'animaux. Tout ébahi, le Père Pelletier crut bel et bien que son vieil ami revenait avec un animal dans la boîte. Il lui cria: "Mon pauvre Dieudonné? Ca presse donc bien pour être sur le chemin par un temps pareil!... Tu n'aurais pas de chance avec ta truie, il fait trop froid! Sans lui répondre et pour cause, Cantin fit un grand signe de croix et continua son chemin en battant la grise.

Complètement estomaqué, le père Pelletier se demanda s'il avait la berlue? Il se dirigea du côté de l'étable et se faisant les réflexions les plus diverses: "Il faut qu'il ait perdu la tête, qu'il soit devenu fou, sortir dans cette tempête et se signer parce que je lui parle, comme si j'étais un mauvais esprit!" Le train de l'étable fini, tout songeur, il revint à la maison et raconta l'incident à sa femme. Celle-ci ne put trouver d'explication raisonnable et les deux vieux s'endormirent fort tard dans la nuit avec un grand point d'interrogation dans la tête.

Le lendemain soir, le père Luc put s'expliquer toute l'histoire car son voisin lui apprit la vérité: ce dernier avait passé la nuit chez la malade; Monsieur le Curé avait administré les derniers sacrements à la vieille et elle allait mieux.

En apprenant la nouvelle, le pauvre vieux se crut damné! Il en eut pour quelques jours à n'avoir le courage de prier. Ce ne fut que sur les instances de sa femme qu'il se décida enfin, à se rendre au presbytère. Tout honteux, il demanda pardon à Monsieur le Curé qui, avec un grand sérieux, le lui accorda, en l'assurant qu'il pouvait continuer à faire sa religion.

Le voleur devant la crèche

Ce fut par une veille de Noël froide et neigeuse que Pierre Labranche, âgé de douze ans à peine, demanda l'hospitalité chez Paul Latour, gros cultivateur des Bois-Francs dans les Cantons de l'Est de la Province de Québec.

Déguenillé, le visage tiré par les privations et les souffrances de toutes sortes, le pauvre faisait pitié à voir. Ce qu'il avait dû en endurer pour être en pareil état!

Il venait de quelque part du bord du fleuve, près de Sainte-Angèle de Laval. Son père, être ivrogne, brutal et sans coeur, était devenu veuf à la naissance de Pierre. Labranche père, qui avait martyrisé sa première femme, n'eut rien de plus pressé que de convoler en deuxièmes nocces, après le décès de sa première épouse. Mais comme il est plus difficile de se soustraire à la justice de Dieu qu'à la justice des hommes, l'infâme Labranche courut à la punition qu'il méritait en se remariant à une mégère qui lui ressemblait et qui lui fit la vie dure insupportable. Elle aussi buvait, elle aussi était brutale, elle aussi était sans coeur et rendait coup pour coup, injure pour injure à son aimable mari.

Vous pouvez croire si le jeune Pierre eut la vie belle, élevé dans un tel foyer. Ce fut miracle qu'il ne mourut pas des coups qu'il reçut et des privations qu'il eut à subir. La femme de Labranche qui n'avait pas toujours le dessus avec son mari, en vraie marâtre qu'elle était, prenait sa revanche sur le malheureux Pierre.

Les années passèrent, pires les unes que les autres et Pierre, de souffrance en souffrance, arriva comme par miracle à atteindre sa douzième année.

Aux premiers jours de ce mois de décembre, alors que les chemins sont au pire à la campagne, Labranche père, revenant de l'auberge du village, à moitié ivre, dévala au fond d'un ravin pour se fracasser la cervelle et rendre sa vilaine âme au diable comme il l'avait faite à son image.

Sa femme, sous l'influence du même dieu, apprit la nouvelle et toute hébétée, s'intercala une rasade du plus mauvais cru pour se réveiller après que l'on eut enterré son défunt dans le friche, quelque part sur le bord de la route et pour apprendre que Pierre était disparu.

Oui, le malheureux, ne comprenant qu'à demi ce qui s'était passé et tenaillé par la faim, avait pris le chemin à l'aventure, s'arrêtant ici et là pour mendier un morceau de pain et un gîte pour la nuit. Et c'est ainsi qu'après un trajet de quelque trois semaines il finit par arriver, la veille de Noël chez les Latour, dans le triste état mentionné au début de cette histoire.

Le lecteur voudra bien me permettre ici d'ouvrir une parenthèse pour essayer de lui décrire ce qu'était un foyer d'Habitant et ce qui s'y passait la veille de Noël, il y a soixante-dix ans, dans les Bois-Francs.

La maison se composait de trois pièces au rez-de-chaussée et du même nombre de chambres à l'étage supérieur sous le comble. Construite de pièces d'épinette avec toit en chaume, d'écorce d'arbre ou de bardeaux de cèdres fabriqués sur la ferme, cette maison était assise sur une base faite de pierres des champs, liées entre elles avec un mélange de sable et de chaux; ce mortier solidifiait les pierres en pans inébranlables.

Garnis de châssis à petits carreaux, les murs étaient lambrissés de planches brutes en sapin, lesquelles, avec le temps, prenaient une teinte grisâtre qui donnait l'illusion de la pierre.

Mais, ce que je voudrais surtout essayer de peindre, c'est l'intérieur de telles habitations vers mil huit cent quatre-vingt-cinq. Entrons donc et voyons ensemble cet intérieur et ce qui en composait l'ameublement.

La cuisine, pièce principale, était immense. Des planches de sapin mal rabotées et ajustées les unes aux autres formaient le plancher. Le plafond se composait de larges planches sur le joint desquelles était clouée une mince planchette. Les murailles blanchies à la chaux étaient ornées de quelques images représentant la Sainte-Famille, le Saint Patron de la paroisse et la croix en bois noir de la tempérance.

Face à la porte d'entrée, le poêle à deux ponts, l'âme du foyer, tantôt vanté pour sa bonne chaleur, tantôt honni pour sa pâle ardeur à répondre aux besoins de la ménagère, trônait bien en évidence, témoin muet de la vie familiale. S'il

avait pu parler, ce cher vieux poêle, que de choses il aurait racontées... Par exemple, ces longues et froides soirées d'hiver où groupés près de lui, les habitants de la maison se communiquaient leurs pensées, se faisant griller la face tout en sentant le froid leur courir dans le dos. Que de choses, que de choses il aurait pu dire...mais nous le ferons parler plus longuement une autre fois. Continuons à voir, si vous le voulez bien, l'intérieur de l'habitation. Toujours dans la cuisine, une longue table à manger, longée de deux bancs, témoignait d'une nombreuse famille. A côté de la porte d'entrée, un escabeau supportait deux grands seaux de bois remplis d'eau. Faisaient suite la huche à pétrir le pain et un grand buffet renfermant la vaisselle et le linge de table, buffet qui servait aussi de garde-manger. Dans un coin, près d'une fenêtre, se trouvait le meuble le plus important de l'ameublement, le "ber" dans lequel l'on voyait à l'année longue un et souvent deux bambins joufflus qui, sûrement, étaient nourris à bonne source. Près du "ber" le rouet qui, sous le pied de la grand-mère, ronronnait tous les jours de l'année, excepté les dimanches et jours de fêtes bien entendu. Des chaises droites et berçantes, foncées en lanières d'écorce d'arbre, complétaient l'ameublement de la cuisine. Les deux autres pièces comprenaient la grande salle et la chambre de la visite.

La grande salle communiquait avec la cuisine par des portes doubles, lesquelles ne s'ouvraient que dans les très grandes circonstances: jours de fêtes, tels la visite du curé de la paroisse, les mariages, le repas des fêtes de Noël et du Premier de l'An et à l'occasion des décès. Le plancher de la grande salle, fait de planches d'épinette, était fini avec plus de soins que celui de la cuisine. Il était presque entièrement recouvert de tapis crochetés ou tressés à la main. Un immense canapé d'osier prenait presque tout un pan du mur. Quelques grandes chaises berçantes, une table carrée et un coffre en bois de cèdre nuancé complétaient le mobilier. Les murs faits en planches de frêne naturel étaient ornés de quelques cadres rustiques représentant quelques ancêtres de la famille. Un album recouvert de velours brun, dans lequel étaient glissés des portraits de famille, était déposé sur la table au milieu de la salle.

Dans le couvert dudit album, il y avait un rouleau à musique qui jouait par un ressort.

La couverture de cet album était usée à plusieurs endroits et témoignait avoir passé par plusieurs mains. Que de services il avait rendus aux amoureux timides et de combien de liaisons il était responsable.

Passons dans la troisième et dernière pièce, chambre à coucher, réservée à la visite. Aux murs étaient accrochés quelques cadres représentant la Sainte Face, la Vierge, la mort du juste et celle du réprouvé. Un grand crucifix en bois noir orné d'un Christ en plâtre blanc complétait la garniture des murs.

Le plancher, fini comme celui de la cuisine, était recouvert de longues pièces de "catalogne" tissée à la maison. L'ameublement très simple consistait d'un grand lit fait en bois de pin blanc. Le sommier et le matelas d'aujourd'hui étaient remplacés par une paille remplie de paille d'orge ou d'avoine, le tout garni de quatre oreillers bourrés de plume. Le lit était recouvert de couvertures de laine et d'un couvre-pieds fabriqué à la main, couvre-pieds que l'on piquait à l'aiguille, en corvée, à laquelle étaient conviées les femmes du rang. Une grande commode et deux chaises en même bois que le lit complétaient l'ameublement. Les chambres de l'étage supérieur étaient semblables à la chambre de la visite, mais meublées et ornées avec moins de soin.

Tel était un foyer d'habitant il y a soixante-dix ans, dans les Bois-Francs.

* * * * *

C'était donc la veille de Noël chez Paul Latour, comme partout ailleurs du reste, et malgré la température qui ne se prêtait guère à la circonstance, un air de franche gaieté régnait au foyer. La femme de Latour, en bonne cuisinière, allait de la table au poêle, du poêle à l'armoire, préparant pâte pour tourtières, tartes et beignes, tout en surveillant à la fois le contenu d'une grande marmite dans laquelle bouillait toute une tête de cochon destinée au réveillon. Elle frottait les planches de sapin avec une vigueur toute masculine et le sourire qui remuait ses lèvres attestait du contentement qu'elle éprouvait à fai-

re ce travail. Il fallait se hâter pour le frugal souper de la famille en cette vigile de Noël, car les jeunes du rang avaient été invitées à venir passer la veillée chez Latour en attendant la messe de minuit.

Mais revenons au misérable Pierre Labranche. La surprise de son apparition passée, on l'avait questionné mais sans grand résultat. A moitié gelé, ses réponses n'avaient pu apporter beaucoup d'explications à sa présence.

L'on décida donc, sans hésitation et même avec joie à lui donner l'hospitalité. La femme de Latour lui fit remplacer ses habits, ou plutôt ses haillons trempés par la neige, par des vêtements propres et chauds. Puis on lui servit à manger, ce à quoi il se livra avec avidité.

Sous des vêtements chauds et rassasié du repas qu'il venait de prendre, ses yeux s'illuminaient et des couleurs lui venaient aux joues. Déjà il n'était plus le même Pierre, tant le bien-être qu'il éprouvait le rendait méconnaissable.

Toute ravie de le voir ravigoté, la mère Latour lui conseilla de se reposer et le conduisit dans une des chambres à coucher où un bon lit l'attendait.

—Repose-toi, mon gars, lui dit-elle, et lorsque les jeunes seront arrivées, je viendrai te réveiller, et beau rêve.

Pierre se laissa choir sur le lit et s'endormit à l'instant même.

On lui avait souhaité un beau rêve... Il rêva: Il était dans une forêt où il faisait presque noir. Le sol trempé et boueux lui rendait la marche quasi impossible. Des bruits étranges: hurlements de bêtes fauves accompagnés de plaintes lamentables le secouaient de terreur. Le vent soufflait en rafale, faisant craquer et plier les branches des arbres qui prenaient des formes fantastiques et horribles, tantôt semblables à des spectres, tantôt semblables à des bêtes monstrueuses.

Les pieds et les jambes emprisonnés dans le sol boueux, il faisait des efforts inouis pour se tirer de ce cauchemar mais tous ses efforts restaient inutiles. Il allait complètement périr... quand soudain la lumière se fit brillante, le sol devint sec et recouvert d'une belle mousse verte, les bruits infernaux se turent et les spectres et monstres disparurent. Sous les rayons

brillants du soleil, la forêt était toute enjolivée et sur la mousse sèche et verte, Pierre vit un bel enfant blond et vêtu de blanc qui lui souriait et lui tendait les bras. A côté de l'enfant, une belle dame habillée de bleu et de blanc le regardait avec compassion. Elle s'avança vers lui et lui tapant légèrement la joue, elle lui fit un signe l'invitant à la suivre. Pierre allait répondre à l'invitation lorsque brusquement il s'éveilla pour voir à côté du lit où il reposait la maîtresse du logis qui lui tapait la figure et lui demandait de s'éveiller, tel qu'elle le lui avait promis.

Lorsque Pierre apparut dans la cuisine, il fut ébloui par les lumières des lampes et des chandelles qui brûlaient pour la circonstance. Les jeunes du rang étaient arrivés et leur conversation mêlée de rires joyeux éclataient aux oreilles de Pierre comme une musique harmonieuse.

On expliqua sa présence et il sentit que les regards lui étaient sympathiques. Jamais, depuis sa naissance, il n'avait vécu pareilles heures. Quelque chose de confus et d'heureux l'agitait.

Tout était en branle chez Latour. Le violoneux avait sorti son violon qu'il caressait de l'archet, préludant un quadrille prometteur. La jeunesse, déjà en place pour la danse, attendait avec impatience comme si elle avait eu des frémilles aux pieds que le joueur de violon attaqua pour de bon. Enfin, après quelques derniers accords, notre violoneux se lança à fond de train dans un quadrille endiablé. Et hop! la cadence.

Qu'il faisait bon de voir cette belle jeunesse se trémousser ainsi... Après les danses, l'on chanta, raconta des histoires merveilleuses; l'on s'amusa ferme, en vrai luron que l'on était. Mais voici que vers les onze heures, la maîtresse de la maison donna l'ordre de cesser le charivari.

—Mes enfants, il ne reste qu'une heure avant la messe et il faut arriver en temps.

Allons, vite, il faut partir.

Pierre était émerveillé, ne comprenait qu'à demi ce qui lui arrivait. La bonne madame Latour lui offrit de se joindre à la famille pour assister à la messe de minuit. La messe de minuit? Il n'était jamais allé à la messe... mais docilement il suivait la famille.

La neige avait cessé. Le vent, soufflant du nord, chassait les nuages qui semblaient courir sur la lune, laquelle paraissait toute brillante dans le ciel pour disparaître et réapparaître à nouveau.

Du clocher de l'église du village se faisait entendre le son des cloches qui, à toute volée, appelaient les fidèles à la naissance de l'Enfant-Dieu.

Bien qu'il n'y eut peu de neige, la température, déjà plus froide que dans la journée, ramenait plus dans son cadre la fête de Noël sur ce coin de terre des Bois-Francs.

Les vigoureux petits chevaux canadiens sentant venir le froid, secouaient leurs crinières et allaient avec ardeur, entraînant carrioles et fidèles vers le Saint Lieu.

Et gling, gling, gling, sonnent les grelots.

Déjà l'on apercevait les pâles clartés des maisons du village et celles plus brillantes des fenêtres de l'église. Lorsque la famille Latour et le jeune Pierre entrèrent dans l'église toute illuminée pour la fête, des voix sonores qu'accompagnaient les accords d'un harmonium, chantaient le vieux et toujours beau cantique:

—Ca, Bergers, assemblons-nous!

Pierre agenouillé près de la balustrade se sentait enveloppé de sensations étranges et toutes nouvelles pour lui. Sous le charme du chant et des accords de l'harmonium, ses yeux s'embuaient de larmes heureuses.

Quand le prêtre parut à l'autel, Pierre releva la tête et son regard se porta sur la crèche. Il eut comme un éblouissement! L'Enfant, qui lui était apparu en rêve, était là couché sur la paille, entre l'âne et le boeuf, toujours souriant et lui tendant les bras. Étreint par l'émotion, ses regards ne quittèrent la crèche que lorsque l'office prit fin.

Revenu à la maison, le réveillon fut servi, l'on fit bombance au milieu des rires et des éclats de voix joyeux, pour ne penser à se reposer que sur les petites heures.

Le lendemain de Noël, la famille Latour tint conseil et il fut décidé à l'unanimité que Pierre Labranche serait adopté et qu'il ferait partie de la famille comme s'il eut été fils légitime.

Les années passèrent... et le jeune Labranche vécut heureux jusqu'à ce qu'il eut atteint sa dix-septième année. Mais un bon jour, ou plutôt un mauvais jour, dû peut-être à l'hérédité et mal conseillé, il décida de quitter ce foyer qui lui avait été si charitable. Alors, sans tambour ni trompette, il ramassa ses hardes pour fuir à la ville.

Dès son arrivée dans la grande ville, la chance le favorisa, il obtint un emploi qui lui permit de vivre tant bien que mal, plutôt mal. Hélas! après avoir passé une année à vivoter de la sorte, il perdit son emploi et c'est alors que les choses se gâtèrent pour tout de bon.

De malheur en malheur, le misérable arriva à ne plus savoir où se réfugier, à n'avoir rien à se mettre sous la dent. Alors comme dit le proverbe: "Ventre affamé n'a point d'oreilles", Pierre vécut d'expédients. Il passa des jours et des nuits le ventre vide et à ne savoir où il aurait un gîte pour la nuit. Finalement, en désespoir de cause, il en arriva à s'approprier ce qui lui tombait sous l'oeil, il devenait voleur, il était au bord de l'abîme.

Le calendrier marquait les premiers jours de décembre et la température plus rigoureuse rendait à Pierre l'existence plus difficile pour ne pas dire impossible. C'est alors qu'il se souvint des jours heureux passés chez Paul Latour, au sein de cette bonne famille où il était considéré et accepté comme l'un des leurs. Mais loin de lui inspirer des remords, l'idée lui vint de mordre la main qui l'avait nourri, qui lui avait fait la vie facile et heureuse.

Ventre vide, poche nette, Pierre entreprit donc, à pied, le trajet de Montréal aux Bois-Francs, un trajet d'au-delà de cent quinze milles.

C'est en des circonstances analogues, sept années plus tôt, que Pierre Labranche avait fait le trajet de Sainte-Angèle de Laval aux Bois-Francs pour arriver chez Paul Latour, le vingt-quatre décembre mil huit cent quatre-vingt-cinq.

Harassé presque exténué, avec une idée fixe en tête, Pierre cheminait donc de village en village pour atteindre la frontière des Bois-Francs encore une fois, la veille de Noël.

L'idée qui le tourmentait, qui le harcelait, comme l'on

s'en doute, était loin d'être louable. Il savait que la famille Latour irait à la messe de minuit, il savait où le maître de famille serrait son argent, dans un sac de cuir qu'il déposait dans le coffre de cèdre de la grande salle. Il savait aussi que la porte d'entrée ne serait pas à clef et il lui semblait que ce ne serait qu'un jeu d'enfant de mettre la main sur l'argent.

Il allait maintenant plus lentement, calculant le temps, afin d'arriver lorsque les habitants de la maison seraient partis pour la messe. Pour plus de sûreté, à quelques arpents de la maison, il se faufila parmi les jeunes sapins qui poussaient en bordure du chemin en face de la maison. Il arriva juste au moment où la famille Latour s'embarquait pour se rendre à l'église. Caché parmi les arbres, il attendit que la carriole eut disparu dans l'obscurité et alors sûr de la situation, il s'avança, ouvrit la porte et entra dans la cuisine. Rien n'avait été changé depuis qu'il avait quitté les lieux. C'était le même ameublement, les mêmes objets. Le poêle à deux ponts rempli du meilleur bois de la ferme répandait une bonne chaleur et le pétilllement des flammes murmurait un langage déjà entendu.

Quelque peu hésitant, Labranche se dirigea vers la grande salle. Par les portes laissées entr'ouvertes, des lueurs vacillantes apparaissaient et le rendaient perplexe... On avait donc laissé de la lumière dans la salle? Ce n'était pas coutumier... Après une dernière hésitation, il franchit le seuil des portes et son regard chercha l'objet de sa convoitise, le coffre de cèdre. Il resta comme pétrifié...là sur le coffre lui apparaissait, entre l'âne et le boeuf, le bel Enfant blond vêtu de blanc, qui lui était apparu pour la première fois dans cette maison même où il se trouvait, l'Enfant qui l'avait tant impressionné et ravi lors de sa première assistance à la messe de minuit. Cet Enfant qui, une fois de plus, lui tendait les bras et lui souriait, l'agitait de sentiments confus et contradictoires. Il sembla à Labranche que dans le sourire qui se dessinait sur les lèvres de l'Enfant, il y avait de la mélancolie, que le sourire était triste.

Debout devant la crèche, Pierre oubliait pourquoi il était venu là... Une transformation s'opérait en lui; un peu pêle-mêle, il revoyait en pensée les années qu'il avait vécues sous ce

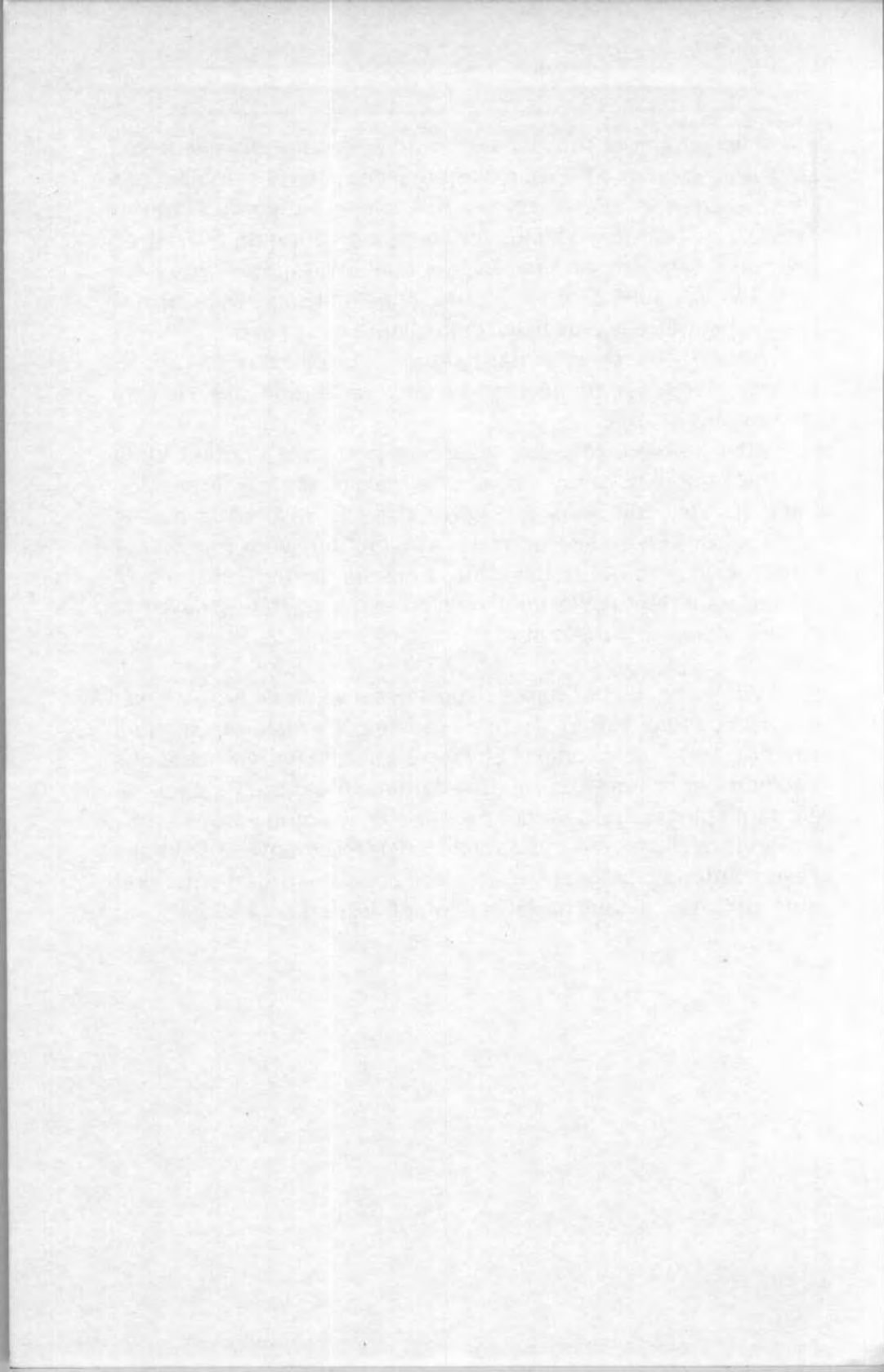
toit si hospitalier et sous lequel il avait passé des jours heureux. Le temps passait et Pierre toujours debout ne semblait pas s'en rendre compte. Le regard rivé sur le visage de l'Enfant-Jésus, il ne put résister plus longtemps à l'émotion qui l'étreignait et il tomba à genoux. Depuis qu'il avait quitté cette maison, il avait oublié comment prier, mais il pleura et ses larmes étaient peut-être la plus belle, la meilleure des prières...

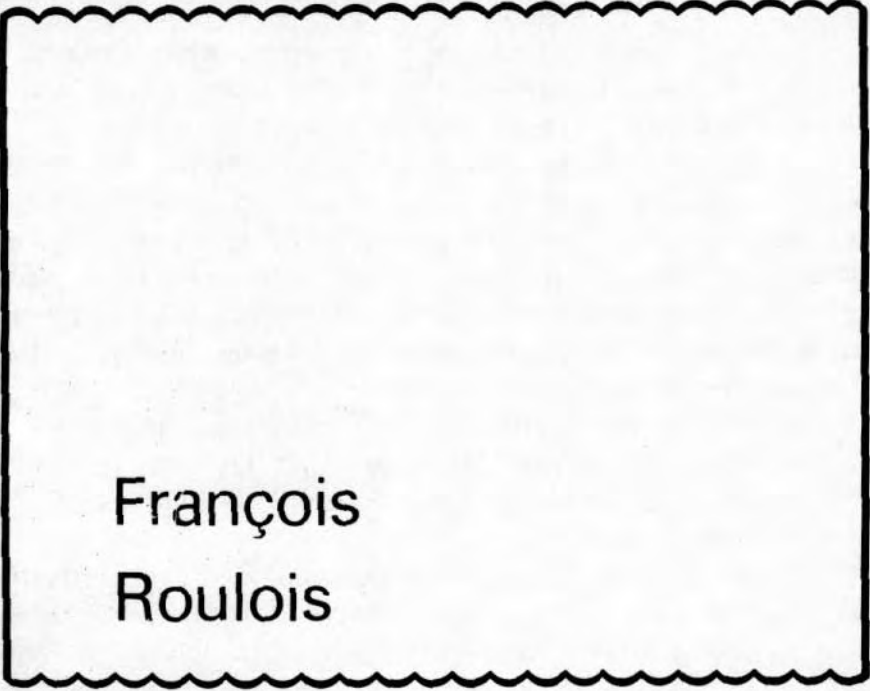
Enfin, il se releva et dans ses yeux brillait une flamme étrange. Pierre venait de prendre une résolution que rien ne saurait plus changer.

Une dernière fois son regard se porta sur l'Enfant de la Crèche à qui il murmura une courte mais fervente prière: "Mon Dieu, je sais que vous m'aidez dans la résolution que je prends. Vous en êtes responsable et il faut que vous m'aidiez.." Puis, les yeux toujours fixés sur la crèche, lentement il recula jusque dans la cuisine qu'il traversa sans s'arrêter, ouvrit la porte et disparut dans la nuit.

* * * * *

Vingt années ont passé depuis cette veille de Noël... C'est le voisin de Paul Latour qui m'a raconté cette histoire. Lorsqu'il eut fini, je lui demandai: "Et Pierre Labranche, en avez-vous entendu parler après sa fuite? —Jamais, me dit-il. Puis me regardant en-dessous, d'un ton mystérieux, il ajouta: "Nous avons eu la visite d'un père missionnaire dernièrement.. Ah! si vous l'aviez entendu prêcher... Que c'est donc beau de l'entendre! Surtout lorsqu'il nous parle de l'Enfant-Jésus à la Crèche!"





François

Roulois

Que de choses sont changées à la ferme, depuis cinquante ans... Le progrès a tout chambardé. Si les habitants de ce temps pouvaient revenir, ils ne s'y reconnaîtraient plus.

Il y a un demi-siècle, à Saint-Paul de Chester, les VIIe et VIIIe rangs comptaient quelque vingt-cinq familles. Vivant du produit de leur ferme, les propriétaires de ces terres les avaient déboisées, défrichées, mises en culture et le rendement leur permettait d'y vivre de façon confortable. C'était au temps où le travail se faisait à force de bras et à dos de boeuf et de cheval. Les premières récoltes se faisaient à la faucille, puis à la petite faux, et enfin, vers mil huit cent quatre-vingt-seize, à la faucheuse mécanique. Ce fut pour les habitants de Saint-Paul et des Bois-Francis, le commencement du progrès du vingtième siècle.

Ce qu'il y en aurait à dire sur l'évolution de la culture du début du siècle à nos jours... mais comme je n'entends pas faire une critique pour ou contre le progrès accompli, je laisserai à d'autres plus avertis le soin de ce travail, si fantaisie leur en prend, car ce que j'ai à vous raconter est une autre histoire... Cependant, qu'il me soit permis d'ajouter que si les disparus pouvaient revenir, il leur serait donné de constater que, des vingt-cinq familles qui vivaient de leur temps dans les VIIe et VIIIe rangs du haut de Saint-Paul, il n'en reste aujourd'hui que trois. Pour eux, le progrès n'aurait pas été "vargeux"... comme dirait le "Père Bougonneux" de Claude-Henri Grignon. Mais, comme je vous l'ai dit, c'est une autre histoire que j'ai à vous raconter.

Je voudrais vous parler du père François Roulois, organisateur libéral vers dix-huit cent quatre-vingt-quinze. C'était au temps où les élections étaient le grand divertissement des habitants des VIIe et VIIIe rangs de Saint-Paul, comme d'ailleurs un peu partout dans la province. François Roulois avait une réplique qui le faisait redouter de ses adversaires et toujours, dans la discussion, il avait le dernier mot. Oui, avec le père Roulois, que d'esprit, de bons mots et de boutades...quelquefois coustiques mais jamais méchantes. Même ses adversaires politiques l'estimaient et à l'occasion auraient été ses défenseurs. Il faudrait tout un livre pour raconter les

anecdotes de sa vie... Permettez-moi d'en rapporter quelques-unes:

Avec l'avènement de Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada en mil huit cent quatre-vingt-seize, les électeurs de la province de Québec, de conservateurs qu'ils avaient été pendant de longues années, devinrent des libéraux ardents et en grand nombre des partisans militants. Les habitants de Saint-Paul ne le cédaient en rien aux autres, ayant à leur tête le père François Roulois qu'ils considéraient comme leur chef. Roulois avait un voisin nommé Isäi Vérana, ancien employé civil au Parlement d'Ottawa. Ce dernier avait été nommé sous l'administration de Sir Charles Tupper. A l'arrivée des Rouges à l'administration du pays, Vérana fut congédié et dut s'expatrier dans les Cantons de l'Est. Les circonstances permirent qu'il s'établît près de Roulois. Ils devinrent de bons voisins malgré leurs divergences politiques, car Vérana gardait rancune aux Rouges de l'avoir congédié et demeurait un bleu convaincu.

Un jour de la mi-octobre, Roulois avait convié le voisinage pour l'aider à abattre un porc; faire boucherie, comme l'on disait dans le temps. Vérana qui se trouvait du nombre, était le seul bleu, et il eut à subir les attaques de ses compagnons sur la politique. Vers la fin de l'après-midi, il partit presque en colère et sans dire bonjour à Roulois et aux autres. Le travail fini, le cochon fut suspendu sur une échelle et séparé en deux pour le laisser refroidir.

Le lendemain matin, le père Roulois se prépara à débiter le porc. Il en avait rentré la moitié et sortait pour aller chercher l'autre partie quand son voisin Vérana passa en charrette. Roulois eut une tentation à laquelle il ne put résister: "Isäi ! criait-il, sais-tu que j'ai eu la moitié de mon cochon de volée cette nuit? — Pas vrai? et tu ne sais pas qui te l'a volée? — Mais oui, je le sais... c'est un rouge". —Ha! Ha! s'esclaffa Vérana, ça ne me surprend pas; ce sont tous des voleurs! — Mais c'est sûr que c'est un rouge, dit Roulois. Tu comprends, mon pauvre Isäi, si c'était un bleu, il l'aurait tout pris! Vérana eut un regard de fauve, il fouetta son cheval et continua sa route.

Une autre fois, c'était en dix-neuf cent dix, lors de la fameuse campagne des nationalistes menée dans Drummond-Artha-

baska, contre le candidat libéral, Joseph-Edouard Perreault, qui avait à défendre le projet d'une marine de guerre préconisé par le gouvernement de Sir Wilfrid Laurier. La lutte était des plus chaudes; les nationalistes attaquaient avec violence. L'on entendait parler que de chair à canon, combats navals dans les mers de Chine et autres épouvantails à faire dresser les cheveux sur la tête des plus braves. Aussi la population de Drummond-Arthabaska fut influencée au point que le soir du scrutin, le candidat nationaliste Arthur Gilbert fut élu par une faible majorité.

La veille du vote, Vérana, croyant les circonstances favorables, se risqua à voir Roulois afin de l'amener à voter nationaliste. Le père François semblait écouter avec attention les arguments de son voisin qui redoublait d'ardeur en toute confiance. "Donc disait-il, tu vois, mon cher François, si nous avons une guerre et que Laurier est au pouvoir, ça ne sera pas bien drôle; il pourrait arriver que nous marchions dans le sang jusqu'aux genoux..." Roulois hochait la tête et avait l'air d'hésiter... Finalement, avec un air narquois, il répondit: "Mon cher Isäi, je crois que je vais voter rouge... et s'il faut marcher dans le sang jusqu'aux genoux, comme tu le dis, bien, je m'habillerai pour.

La dernière fois qu'il me fut donné de le voir à une assemblée politique, ce fut à Saint-Paul, pendant la même campagne. C'était le dimanche après la grand'messe. L'assemblée était tenue par les nationalistes et Armand Lavergne, bras droit d'Henri Bourassa, était le principal orateur. Une foule nombreuse s'était rendue pour l'entendre. Les rouges, dirigés par François Roulois, s'étaient donnés le mot pour l'empêcher de parler. Lavergne venait à peine de prendre la parole que Roulois, d'une voix de Stentor, cria: "Hourra pour les rouges!" L'orateur dont la patience n'était pas la plus grande qualité fit une pause et reprit son discours. Mais aussitôt Roulois, de crier "Hourra pour les rouges!" A la troisième interruption, Lavergne s'arrêta et interpellant Roulois, il lui demanda: Hé! l'ami, là-bas! pourquoi criez-vous comme ça, hourra pour les rouges? — "Bien, c'est que mon grand-père était rouge, voyez-vous... mon père a toujours été rouge et moi aussi je suis

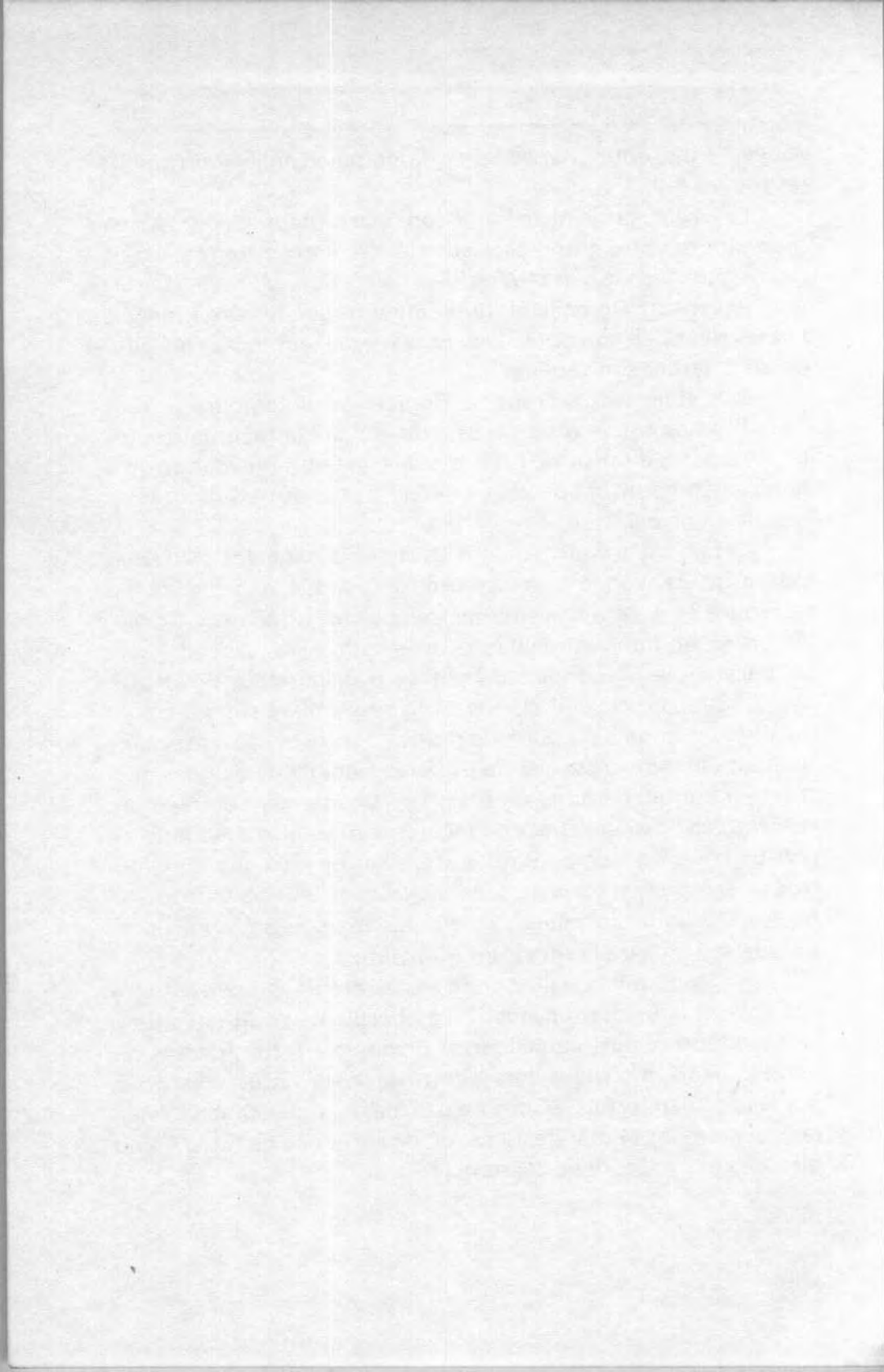
rouge." Puis, enflant la voix, il cria de nouveau: "Hourra pour les rouges."

Lavergne, croyant anéantir son interrupteur, lui dit: "Alors, mon ami, si votre grand-père eut été fou, votre père fou, est-ce à dire que vous, le seriez-vous?" — "Mais non, Monsieur Lavergne, je serais nationaliste! Inutile de dire que le père François eut les rieurs de son côté...Lavergne même eut toutes les difficultés à garder son sérieux.

Et c'était ainsi.. François Roulois avait toujours le mot de la fin. Comme je vous l'ai déjà dit, s'il fallait raconter toutes les anecdotes dont sa vie fut remplie, c'est tout un volume qu'il faudrait écrire. Avant de vous quitter, je me permets de vous en raconter une dernière.

C'était encore un temps d'élection; le candidat conservateur avait convoqué une assemblée, à laquelle il n'avait pu se rendre et il s'était fait remplacer par un orateur de troisième ordre. Au moment de l'assemblée, comme il pleuvait à verse, l'orateur et l'auditoire durent se transporter à l'intérieur de la salle du conseil, Roulois et ses amis politiques formaient au moins quatre-vingt-dix pour cent de l'assistance. Il fut entendu entre eux qu'ils feindraient de dormir dès que l'orateur aurait commencé à parler. Ce dernier, qui sentait l'assemblée hostile, débuta de façon craintive et ce ne fut qu'après deux ou trois phrases qu'il osa lever les yeux sur l'auditoire. Evidemment, surpris de constater que déjà la presque totalité des électeurs dormaient et piqué dans son amour-propre, il s'adressa au père François pour lui dire:

— "Mon ami, réveillez donc ces électeurs qui doivent être des rouges pour dormir ainsi?" La cheville ne se fit pas attendre; avec un regard gouailleur et d'une voix forte, Roulois répondit: "Mais, monsieur l'orateur, réveillez-les, vous; c'est vous qui les avez endormis!" Comme par magie, l'assistance s'éveilla bruyamment et manifesta sa foi, de sorte que ce fut la fin du discours et la clôture de l'assemblée.



***Un repas
de Pantagruel***

Le père Napoléon Musseau est une vieille connaissance. Comme il est un fin causeur et qu'il a le don sacré du raconteur, j'aime à le voir de temps à autre et à l'entendre me raconter certaines anecdotes qui ont émaillé sa vie. C'est dire qu'il en a plusieurs dans son sac, puisqu'il a atteint l'âge respectable de quatre-vingts ans.

Son excellent état de santé est certainement dû à sa grande philosophie, car c'est un philosophe né. Ce qu'il sait prendre la vie! Toujours souriant, sa bonne humeur est contagieuse.

A venir jusqu'à ces dernières années, il exploita un petit négoce. Par son travail opiniâtre et une économie raisonnée, sans être riche, il est à la tête d'un joli pécule qui le rend indépendant des nécessités de la vie. Bref, si le bonheur est un élixir de longue vie, le père Musseau devrait vivre encore de belles années.

Un jour de fin de décembre, par une température de plusieurs degrés en bas de zéro, je lui rendis visite. En me voyant, tout joyeux, il s'exclama:

"Mais c'est vous par ce froid! Ce que vous avez eu une bonne idée tout de même. Vite, vite, enlevez votre "bougrine" et prenez la berçante près du feu". Sans plus attendre, il courut à l'armoire pour en sortir une bouteille de "caribou". Il en remplit deux verres, puis il s'exclama de nouveau:

"Sortir par un temps pareil! ça prend du courage! Allons buvons, car vous devez être tout transi!

Comme je ne demeure qu'à quelques minutes de marche de chez lui, évidemment le bon vieux exagérait. Nous entamâmes la conversation. Tout de suite, je sentis que mon interlocuteur cherchait à faire dévier le discours afin de pouvoir me défilier l'une de ses histoires vécues. Ce à quoi je me prêtais de bonne grâce et même avec plaisir.

Laissez-moi, si vous le voulez bien, vous la rapporter. Je laisse ici le père Musseau s'exprimer directement.

Oui, c'était le jour de Noël après-midi, par une température encore plus froide qu'aujourd'hui, sous un soleil radieux. Toute la famille avait assisté à la messe de minuit, après quoi, nous avons pris le réveillon. Comme le commerce de l'année écoulée avait été bon, le Père Noël ne pouvait être

que très généreux. Aussi tout le monde, ma femme et les six enfants se montrèrent-ils joyeusement satisfaits. Nous avons été seuls pour le réveillon, mais nous attendions plusieurs parents pour le souper de Noël. Aussi, ma femme qui est une cuisinière dépareillée, comme vous le savez, avait-elle préparé et cuisiné, avec abondance, tout ce qu'il fallait pour le repas des fêtes: deux grosses volailles, ragoût de boulettes, rôti de porc frais, tourtières, gâteaux, tartes etc., sans oublier les liqueurs fortes et douces dont j'étais responsable. Comme je m'étais mis au lit que sur les petites heures du matin, je dormis tout d'une traite jusqu'au midi, pour me réveiller au son de l'Angélus. Lorsque je rentrai à la maison, ma femme mettait la dernière main aux préparatifs pour le repas du soir; et déjà un fumet délicieux se dégageait des viandes en cuisson. Sur la grande table, dressée dans la salle à manger, tout était déjà prêt à recevoir les victuailles. Dans le vivoir, les enfants mettaient ordre aux jouets et autres objets reçus en cadeaux.

—Les enfants et moi, nous avons pris le "lunch" me dit ma femme et comme je leur ai promis de les conduire chez tante Lucie pour leurs souhaits de Noël et surtout quérir les cadeaux qu'elle a à leur offrir avant notre départ, que veux-tu que je te serve pour le déjeuner?

—Ne t'occupe pas de moi, je me servirai.

—Bien, alors nous partons et nous serons de retour vers quatre heures.

Elle ajouta: "Ne t'occupe pas de ce qui est sur le feu, tout est cuit à point et le poêle est conditionné jusqu'à mon retour.

Dès qu'elle fut partie avec la marmaille, je pris place dans ma chaise favorite près de la grande fenêtre et tout en sirotant un verre de "caribou", je me laissai aller à rêvasser sur la joie de vivre. Au dehors, dans le ciel bleu, était apparu un soleil brillant dont l'éclat faisait étinceler la neige d'innombrables diamants. C'était invitant à sortir; presque un défi de rester à la maison.

Ayant réveillé jusqu'à trois heures du matin et ne ressentant pas la faim, je décidai de prendre une bonne marche, après quoi je serais plus en appétit, pensais-je. J'endossai mon capot de chat et bien emmitouflé je me dirigeai vers la porte

lorsque mon regard rencontra la bouteille de "caribou" sur le buffet. Bien que l'ayant visitée une couple de fois depuis ma sortie du lit, je me dis qu'une fois de plus par ce froid ne pourrait que me faire du bien, et sans hésiter, j'en enfilai un autre verre. Puis je sortis. Je fus surpris par le froid. Il devait faire quelque trente degrés en bas de zéro car le soleil qui brillait semblait perdre ses rayons et n'avoir aucun effet, tant l'air était vif et mordant. Habillé comme je l'étais, les piqûres de "caribou" aidant, je me moquai du froid tout en sentant les poils de la moustache raidir. D'un pas allègre, je pris la rue Saint-Louis, ce qui me permit d'avoir le vent du nord dans le dos. Jamais je ne m'étais senti aussi léger et heureux. Les réflexions les plus joyeuses me venaient à l'esprit et me remplissaient de reconnaissance envers le Créateur, qui en ce jour nous donnait un Sauveur et qui comblait tout le monde de tant de bonnes et belles choses. Dans mon esprit, il me semblait que de par le monde, chacun devait éprouver le même contentement et la même joie de vivre mais je devais désenchanter, en voyant venir à ma rencontre trois individus que je ne reconnus pas tout d'abord.

S'approchant, ils m'apparurent dans le dénuement le plus complet et je reconnus le "quêteux" attitré du village, "Ernest" de son petit nom, accompagné de ses confrères de la paroisse voisine, Anthime et Midas. Ces pauvres hères faisaient pitié à voir. Couverts de vêtements, pour ne pas dire de haillons, beaucoup trop légers par ce temps glacial, faisant face au vent, la barbe dentelée de glaçons et la tête courbée pour éviter la morsure du froid, ils m'apparurent sous l'aspect le plus misérable possible... Le bel enthousiasme qui m'avait animé jusque là faisait une chute verticale. Un sentiment de honte, presque de remords m'envahissait. Il me semblait que les chauds vêtements qui me couvraient, devenaient trop lourds et que je devais en faire le partage. Je réagis pour m'adresser au "quêteux" de chez nous et lui demander:

—Mais Ernest! Où allez-vous comme ça, par ce froid?

—Ben, monsieur Musseau, j'ai rencontré mes bons amis Anthime et Midas et comme ils n'ont pas mangé ce matin, je les emmène à mon camp pour le lunch.

—Et qu'as-tu à leur offrir?

—Ben, j'ai de la farine et nous allons nous faire des crêpes. Ah! ce ne sera pas des crêpes avec de la dentelle, car vous savez, des crêpes sans oeufs, ça croustille pas beaucoup.

—Bien, mes amis, j'ai une proposition à vous faire: je vous invite à venir chez moi et je vous offre le lunch. Qu'en dites-vous?

—Ce que nous en disons? Ce que nous en disons? je crois que nous acceptons. N'est-ce pas Midas, n'est-ce pas Anthime, que nous acceptons, de répondre Ernest. Ses deux acolytes qui tremblaient sous le froid, ne manifestaient que du regard et ce regard semblait dire: pourvu que nous mangions...

Suivi de mes trois miséreux et face au vent, cette fois, nous arrivâmes à la maison, le visage couperosé par le froid. Mes invités grelottaient tellement qu'ils ne pouvaient tenir en place.

"Allons, leur dis-je, enlevez vos bougrines et approchez-vous de la cheminée. Réchauffez-vous pendant que je vais vous préparer un bon petit "boire" qui va vous ravigoter, j'en suis sûr." Je préparai quatre "ponces", mélange de gros Gin avec citron, sucre et eau chaude. Pourquoi quatre portions? C'est qu'il me fallait bien accompagner mes invités, n'est-ce pas?

Après leur avoir servi chacun un gobelet, sans m'oublier, je pris place avec eux près de la cheminée et je pus, tout à mon aise, observer la réaction qui s'opérait sous l'effet de cette consommation bienfaisante. Sur leurs pauvres visages de mourant semblait déjà se dessiner un sourire de vie et de bien-être. Des viandes tenues au chaud sur le poêle, montait une appétissante odeur qui chatouillait agréablement l'odorat... aussi le regard de mes convives se tournait-il anxieusement de ce côté. Comme je sentais moi-même l'appétit me revenir brutalement, je proposai à mes trois mousquetaires de la misère et de la faim:

"Je crois qu'il serait temps de nous mettre quelque chose sous la dent, qu'en pensez-vous?" Le regard qui s'éleva vers moi était si éloquent que sans attendre qu'ils formulent une réponse, je dressai immédiatement la table de la cuisine, les fis approcher et leur servis d'abord une volaille que je dé-

peçai en leur disant de manger. Puis je me hâtai de faire chauffer deux tourtières et d'autres apprêts pour le repas, lorsqu'enfin, je crus que tout était à point, je vins pour prendre place à table, je constatai, avec stupeur, que de la volaille, il ne restait plus que les os et encore que les plus tendres avaient été dévorés.

"Attendez, leur dis-je, il y en a encore et cette fois, je déposai sur la table l'autre volaille et un rôti, me disant, avec les tourtières, il y en aura trop mais, comme dit l'autre, pour en avoir assez, il faut qu'il en reste.

Mais allez-y voir, au fur et à mesure que je faisais le service de la table au poêle, c'était alarmant de voir disparaître ce qui venait d'être servi. Une quarantaine d'années se sont écoulées depuis ce jour de Noël et jamais encore de ma vie, je n'ai vu dévorer avec un appétit aussi vorace.

"Mais lui dis-je, oubliez-vous la parenté pour le souper?

—Voici, j'y arrive, qu'il me répondit. Comme la deuxième volaille, le rôti et les tourtières furent mastiqués et annihilés avec une telle rapidité je commençais à me demander si je pourrais moi-même prendre part au festin... Mais j'éprouvais tellement de satisfaction à les voir s'empiffrer que j'en venais à oublier la faim qui pourtant commençait à me tourmenter. Il me semblait que je ne faisais que rendre à Dieu ce qui lui était dû. De voir ces pauvres hères jouir, pour quelques instants du moins, du réconfort dont ils avaient tant besoin me comblait de contentement. Enfin je constatai qu'ils apportaient moins de fiébrilité à la mangeaille et je commençais à espérer qu'ils étaient à peu près repus. Cependant, je leur servis tarte et gâteau pour le dessert. A ma grande surprise, l'offensive reprit de plus belle. Après avoir fait assiette nette de ces sucreries, il me fut facile de constater cette fois que je venais de donner le coup de grâce à leur appétit. Comme ils allaient sortir de vieilles pipes culottées, je leur dis: "Attendez! C'est le jour de Noël et aujourd'hui nous allons fumer le cigare. Je leur servis donc un bon Havane et après y avoir mis le feu, dans la fumée odorante qui s'échappait de leurs lèvres, je surpris un doux et béat regard, rempli de reconnaissance, s'élever vers moi. Celui qui a dit que l'on éprouve plus de plaisir à donner

qu'à recevoir, avait certainement raison car jamais je ne m'étais senti le coeur aussi à l'aise. Et pourtant, ce n'était qu'une charité passagère.

Franchement, dans les circonstances, je n'avais pas grand mérite... car le mérite commande le sacrifice et vous pouvez juger que celui que je faisais était relativement facile. Cependant, j'éprouvais de la joie à voir mes trois miséreux réconfortés et la figure empreinte de reconnaissance. Leur regard de "dur", et un peu sauvage qu'il était à leur arrivée, s'était adouci et reflétait la bonté. Ce doit être un peu ça que d'aimer l'homme, c'est de croire en lui, de lui donner confiance et ça le rend meilleur, ça le rend bon. Mais en réfléchissant davantage, je me rendais compte que pour arriver à rendre l'homme bon, il faut l'être un peu soi-même. Et constatant le peu d'effort que me coûtait cet acte de charité, je n'arrivai pas à m'attribuer tel mérite. Enfin, mes convives se levèrent et avec force remerciements se disposaient à partir.

Attendez-leur dis-je, Noël n'arrive qu'une fois l'an et vous avez droit à un cadeau comme tout le monde. Je leur remis à chacun un gros paquet de tabac, une bouteille de "caribou" et j'ajoutai quelques monnaies. Ils restèrent bouche-bée, les yeux agrandis de contentement et de gratitude. Puis, ils partirent.

A peine venaient-ils de me quitter que ma femme et les enfants revinrent avec tante Lucie. En les voyant entrer, je me souvins tout à coup que nous attendions la parenté pour le repas du soir et je réalisai que je venais de faire une brèche énorme aux victuailles préparées pour le souper.

Qu'allait dire ma femme? et comment allions-nous, à cette heure avancée, faire face à la situation?

En entrant, ma femme me dit: "Je viens de rencontrer le quêteux Ernest avec deux compagnons. Ils avaient l'air tout réjoui et ils m'ont fait une révérence comme l'on ferait à une reine."

C'était m'ouvrir la porte aux explications et j'en profitai pour la mettre au courant de la situation où nous plaçait peut-être, dans les circonstances, ma trop grande hospitalité.

"Ils partent justement d'ici", lui répondis-je. Son regard se tourna sur la table de la cuisine et elle me dit:

—Je vois que tu leur as servi le "lunch", puis elle ajouta: Ah! c'est donc ça la raison de leur profonde révérence en me rencontrant... Puis, elle s'occupa à enlever ses vêtements et ceux des enfants.

Je n'avais rien ajouté. Elle constaterait bientôt qu'il ne restait que le ragoût de boulettes et quelques tourtières de ce qu'elle avait préparés pour le festin du soir. L'occasion me serait alors amplement fournie de lui expliquer mon manque de jugement et de me faire pardonner. D'ailleurs, cela ne tarda pas. Aussitôt après avoir enroulé son tablier, elle se hâta vers le poêle pour s'écrier:

—*Pour l'amour du ciel! que sont devenus mes viandes! mes volailles! mes rôtis! et les tourtières?* Et tout de suite, elle jeta un nouveau regard sur la table pour le laisser retomber sur moi.

Sans attendre d'être directement interrogé, je pris mon courage à deux mains et je lui expliquai:

—Bien oui, ce sont les quêteux qui ont tout dévoré et je te jure que ce sont eux seuls, je n'ai même pas pu prendre une seule bouchée. J'ai eu tort, je le confesse, mais si tu savais comme ces pauvres diables faisaient pitié... Enfin, je lui racontai dans tous les détails ma rencontre avec les quêteux et toute la suite...

Mais tu as bien fait et j'aurais peut-être agi de la même façon, je ne te reproche rien mon homme, au contraire, tu as fait preuve d'un acte admirable et je t'en félicite. Elle ajouta: le hic, vois-tu, c'est que nos invités vont nous tomber dessus d'un moment à l'autre et je me demande ce que nous allons faire?

Heureux de m'en tirer à si bon compte, je la consolai de mon mieux et nous nous mîmes à la tâche. Il restait le ragoût et quelques tourtières et à l'aide de conserves, nous pûmes replâtrer le repas de façon présentable.

A peine avions-nous mis la dernière main à ces apprêts que la parenté nous arriva. Les poignées de mains et les Joyeux Noël fusèrent et aussitôt ces premières effusions passées, nous

nous mîmes à table. J'eus le soin, avant le repas, d'offrir aux convives double rasade de "caribou", ce qui aura pour effet de stimuler leur appétit et de mieux leur faire accepter le repas, pensai-je.

Les excuses et les explications de ma femme au sujet du festin offert aux quêteux eurent pour effet de plaire aux invités, le repas fut déclaré excellent et je reçus à nouveau des félicitations.

Vous voyez, de conclure le père Musseau, qu'il ne faut jamais trop s'en faire et que les situations qui nous semblent les plus désespérées prennent souvent une bonne tournure.

—En effet, je crois que vous avez raison, mais je serais curieux de savoir s'il vous fut donné de revoir vos invités quêteux? lui répondis-je.

—Si je les revis? Mais sûrement que je les revis, même que le quêteux de chez-nous, Ernest, est resté depuis ce jour notre invité à chaque réveillon de Noël. Et il ajouta: avec les années, évidemment, les enfants ont grandi et sont devenus des adultes. Pour eux comme pour ma femme et moi, un réveillon de Noël sans la présence de notre quêteux Ernest, serait un réveillon manqué.

Sans répondre, car je me sentais, je l'avoue, un peu ému par ce récit débité avec tant de candeur, je me levai pour partir.

Le père Musseau se leva à son tour et de nouveau remplit deux verres de "caribou" en disant: allons, buvez, et ajouta: sortir par un temps pareil, ça en prend du courage.

Je le quittai tout pensif en me demandant si moi aussi je ne devrais pas avoir mon quêteux au réveillon de Noël... En y réfléchissant davantage, je me demandai aussi: mais où et comment trouver un quêteux? C'est une marchandise tellement rare de nos jours...